
Étude du déterminisme sociologique dans l'œuvre de M pouvoir et loisir, la sexualité en question dans l'Extension du domaine de la lutte et Plateforme

Auteur : Vanden Bergh, Pierre

Promoteur(s) : Demoulin, Laurent

Faculté : Faculté de Philosophie et Lettres

Diplôme : Master en langues et lettres françaises et romanes, orientation générale, à finalité didactique

Année académique : 2022-2023

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/17182>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.



Faculté de Philosophie et Lettres
Département de langues et lettres françaises et romanes

**Etude du déterminisme sociologique dans l'œuvre de
M. Houellebecq**

**Entre pouvoir et loisir, la sexualité en question dans *l'Extension du
domaine de la lutte et Plateforme***

Travail de fin d'études réalisé par Pierre Vanden Bergh en vue de l'obtention du
diplôme de Master en langues et lettres françaises et romanes, orientation générale, à
finalité didactique

Sous la direction de Benoît Denis et de Laurent Demoulin
Membres du jury : Kristine Vanden Berghe et François Provenzano

Année académique 2022-2023

Remerciements

Qu'il me soit permis d'adresser d'abord toute ma gratitude à mon premier directeur de mémoire, Monsieur Benoît Denis, pour ses conseils avisés et sa plus importante leçon – celle de l'exigence, souvent cruelle, des choix à opérer dans un travail.

Je tiens également à rendre grâce à mon second directeur de mémoire, Monsieur Laurent Demoulin, pour son écoute attentive et son humanité.

Je souhaite aussi remercier mes lecteurs, Madame Kristine Vanden Berghe et Monsieur François Provenzano, pour l'intérêt qu'ils ont accordé à mon sujet d'étude.

Merci aux membres de ma famille, pour leur confiance. Merci à mes amis, Baptiste, Antoine, Valentin, Matthieu, Benjamin, Marine et Fabio, pour leur soutien et leur amitié.

Une pensée toute particulière à Pauline, pour ses encouragements et son réconfort.

Enfin, toute ma reconnaissance à Michel Houellebecq, ainsi qu'aux éminents auteurs auxquels j'ai été amené à me confronter, pour tous ces moments d'intense réflexion qui ont été pour moi des plus stimulants.

Table des matières

PARTIE 1 : INTRODUCTION	1
1. Présentation du mémoire	2
2. Présentation du corpus.....	4
3. Etat de l’art	5
4. Plan	10
PARTIE 2 : APPORTS THEORIQUES DE LA SOCIOLOGIE ET METHODOLOGIE	11
1. Apports théoriques de la sociologie.....	12
1. 1. Présentation des ouvrages référents.....	13
1. 2. Les pôles déterministe et (inter)actionniste	15
1.2.1. Les paradigmes et sous-paradigmes déterministes	16
1.2.2. Les paradigmes et sous-paradigmes (inter)actionnistes	19
1.2.3. Le point de vue transversal de M. de Coster	21
1. 3. L’action sociale sous toutes ses coutures	22
2. Méthodologie.....	24
PARTIE 3 : ANALYSE DE L’EXTENSION DU DOMAINE DE LA LUTTE ET DE PLATEFORME	27
CHAPITRE I: LE DETERMINISME DANS <i>E.D.L.</i> ET LA QUESTION DU POUVOIR AU NIVEAU MACROSOCIOLOGIQUE	28
1. Le discours sur le fonctionnement du monde – commentaire	28
2. Sexe et argent, deux systèmes de hiérarchisation concomitants ?.....	34
2.1. Introduction à l’analyse	34
2.2. La thèse du protagoniste	35
2.3. Trois pionniers en matière de hiérarchisation sociale	36
2.4. Analyse du système dans une perspective néomarxiste	39
2.4.1. Préalables à une transposition.....	39
2.4.1.1. Un nouveau parti pris anthropologique	39
2.4.1.2. Une lutte inédite entre de nouveaux ensembles sociaux	40
2.4.2. Nœuds de convergence entre les deux systèmes	42
2.4.2.1. Une théorie de l’aliénation	42
2.4.2.2. La valeur et le fétichisme de la marchandise.....	49

2.4.2.3. La réification	53
2.5. Une transformation sociale en perspective	60
2.5.1. Un antilibéralisme salubre ?	60
2.5.2. Une dialectique critique	63
CHAPITRE II : LE DETERMINISME DANS P. ET LA QUESTION DE L'ORGASME SOUS UN PRISME FONCTIONNALISTE.....	65
1. Le discours sur le fonctionnement du monde – commentaire	65
2. L'orgasme, une bouffée d'oxygène au sein d'une existence mortifère?	70
2.1. Introduction à l'analyse	70
2.2. Du loisir à l'orgasme	71
2.2.1. Préalable sur le loisir	71
2.2.2. Une éthique de l'instant ?	72
2.2.2.1. La condamnation ambiguë du productivisme.....	73
2.2.2.2. La vacuité d'un carpe diem	80
a. Les « loisirs quotidiens »	80
b. Le tourisme	85
c. Les loisirs orgiaques	91
2.3. La catharsis orgiaque	93
2.3.1. Dionysos au service d'Apollon.....	94
2.3.2. Le Dasein face à l'Être	97
2.3.3. Une socialité retrouvée	104
CHAPITRE III : L'ORGASME FACE AU SYSTEME DE HIERARCHISATION SEXUELLE – VERS UNE LECTURE CROISEE D'E.D.L. ET DE P.	109
PARTIE 4 : CONCLUSION.....	113
BIBLIOGRAPHIE	123

Se demander devant un autre : par quelle voie apaise-t-il en lui le besoin d'être tout ? sacrifice, conformisme, tricherie, poésie, morale, snobisme, héroïsme, religion, vanité, révolte, argent ? ou plusieurs voies ensemble ? ou toutes ensemble ? Un clin d'œil où brille une malice, un sourire mélancolique, une grimace de fatigue décèlent la souffrance dissimulée que nous donne l'étonnement de n'être pas tout, d'avoir même de courtes limites. Une souffrance si peu avouable mène à l'hypocrisie intérieure, à des exigences lointaines, solennelles.
(G. BATAILLE)

PREMIERE PARTIE

INTRODUCTION

1. Présentation du mémoire

M. Houellebecq est une personnalité extrêmement médiatisée qu'on ne présente plus aujourd'hui. Au travers d'une œuvre littéraire très controversée, il est tantôt réduit au rang de réac, de misogyne, de raciste ; tantôt élevé au statut d'intellectuel, de philosophe, de sociologue. Quoi qu'on en pense, il s'agit d'une figure très complexe, qui relève des incontournables de la littérature contemporaine¹. Au moyen d'un style acéré, il se plaît à souligner, voire à majorer, les aspects les plus dérangeants de la société et de la nature humaine. Il dresse ainsi un portrait très critique du monde actuel qui peut prendre la forme d'interrogations, d'affirmations, de remises en question et de descriptions cinglantes. En effet, derrière ce voile de provocation se cache une réelle volonté de dépeindre le monde, son fonctionnement et la manière dont il évolue. La quête de sens et de repères de notre écrivain, dans un monde où l'homme semble agoniser sous le poids d'une société capitaliste et de plus en plus individualiste, est le leitmotiv de son œuvre littéraire. Ce leitmotiv est bien souvent rendu visible par l'intermédiaire même des protagonistes de ses romans. Prenons pour exemple ces deux passages de *La Carte et le Territoire*² et de *La Possibilité d'une île*³, où cette recherche de sens s'opère par le biais de la peinture et du rire :

[...] il se mit à parler de ses tableaux, de ce travail qu'il avait entrepris il y a une dizaine d'années déjà, de sa volonté de décrire, par la peinture, les différents rouages qui concourent au fonctionnement d'une société. (*C.T.* p. 206)

[...] pour la première fois je la connaissais vraiment, cette fameuse, cette atroce *tristesse des comiques* ; pour la première fois, je comprenais vraiment l'humanité. J'avais démonté les rouages de la machine, et je pouvais les faire fonctionner, à volonté. (*P.I.* p. 59)

En outre, les protagonistes des romans de notre auteur, à travers lesquels la société est dépeinte, mènent une existence qu'on pourrait qualifier de symptomatique des hommes de leur temps ; cette aspiration au réalisme, participe également à renforcer le rapport de contiguïté de l'univers romanesque houellebecquien et du monde que nous connaissons – ou, pour être plus précis, que M. Houellebecq connaît. Illustrons notre propos par les passages suivants :

¹ Il reçoit son couronnement dans la sphère littéraire en 2010, avec l'obtention du prix Goncourt pour *La carte et le territoire*.

² HOUELLEBECQ, Michel, *La Carte et le Territoire*, Paris, Flammarion, « J'ai lu », 2010, p. 414. Désormais, lorsque nous référerons à ce roman, nous emploierons les initiales suivantes : *C.T.*

³ HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, Paris, Fayard, « J'ai lu », 2005, p. 447 Désormais, lorsque nous référerons à ce roman, nous emploierons les initiales suivantes : *P.I.*

Son caractère central est encore accru par le fait que mon lointain ancêtre était, dans l'esprit de Vincent¹ comme sans doute dans le sien propre, un être humain typique, représentatif de l'espèce, un *homme parmi tant d'autres*. (*P.I.* p. 357)

Ses motivations, ses valeurs, ses désirs : rien de tout cela ne le distinguait, si peu que ce soit, de ses contemporains. (*P.E.*⁴ p. 178)

J'ai l'impression qu'il me considère comme un symbole de cet épuisement vital. [...] j'ai l'impression que tout le monde est un peu comme ça. Je me considère comme un type normal. (*E.D.L.*⁵ p. 32)

Toutefois, en dépit des rapports étroits qu'entretiennent l'œuvre de M. Houellebecq et notre monde, et malgré l'intérêt que cela présente, notre objectif ne sera pas d'établir de corrélation concrète entre le monde réel et le monde de l'écrivain, ni une tentative d'établir dans quelle mesure ceux-ci concordent, ou encore de réduire l'univers romanesque de M. Houellebecq à une vision partielle (et agrémentée d'éléments fictifs) de l'auteur sur le monde. Certes, l'univers houellebecquien s'inspire bel et bien de la société moderne et invite sans nul doute le lecteur à réfléchir sur celle-ci⁶ – c'est d'ailleurs la raison qui nous a poussé à travailler sur cet auteur –, mais nous restons dans une œuvre romanesque et, par conséquent, devons considérer l'œuvre de M. Houellebecq en tant qu'œuvre littéraire. Nous nous situons donc dans un microcosme romanesque, et nous mobiliserons la proximité de celui-ci avec la société contemporaine uniquement pour justifier le recours aux outils de la sociologie – qui traditionnellement prend pour objet d'étude le réel.

Le rapport entre l'homme et la société nous a donc conduit tout naturellement vers une approche socio-littéraire de l'œuvre de M. Houellebecq. Plus spécifiquement, notre travail aura pour ambition d'explorer la portée *déterministe* des romans de l'écrivain. De fait, nous le verrons, les protagonistes ont tendance à considérer leur existence comme étant conditionnée par une infinité de facteurs, principalement de nature politique, sociale et génétique. Le poids des différentes contraintes qui en découlent est tel que les personnages semblent suffoquer ; ils apparaissent bien souvent comme étant prisonniers, spectateurs de leur propre vie. Par conséquent, notre objectif sera de définir le *déterminisme* de l'œuvre romanesque houellebecquienne ; nous verrons où celui-ci

⁴ HOUELLEBECQ, Michel, *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, « J'ai lu », 1998, p. 317.

Lorsque nous référerons à ce roman, nous emploierons les initiales suivantes : *P.E.*

⁵ HOUELLEBECQ, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, Maurice Nadeau, « J'ai lu », 1994, p. 156. Lorsque nous référerons à ce roman, nous emploierons les initiales suivantes : *E.D.L.*

⁶ Cf. la dernière phrase des *P.E.* : « Ce livre est dédié à l'homme. »

s'impose ou, au contraire, où celui-ci peut-il être battu en brèche – pour ce faire, nous nous intéresserons effectivement à la notion de *liberté*.

2. Présentation du corpus

Notre corpus se compose des deux œuvres suivantes : *Extension du domaine de la lutte* et *Plateforme*⁷. Parmi les diverses raisons qui ont motivé notre sélection, nous soulignerons principalement l'ampleur de la tâche demandée, la qualité des romans⁸ et l'orientation sociologique que nous souhaitons donner à notre travail. D'emblée, nous nous sommes montré plus sensible aux cinq premiers romans de notre auteur – à savoir, *E.D.L.*, *P.E.*, *C.T.*, *P.*, *P.I.* ; à notre humble avis, ceux-ci présentent davantage de richesses que ses derniers romans. Ensuite, la finalité de notre entreprise nous a conduit, assez naturellement, à écarter *P.E.* – œuvre qui a d'ailleurs déclenché notre intérêt pour M. Houellebecq – et *P.I.* En effet, ces romans mettent plutôt l'accent sur un déterminisme biologique (notamment dans une perspective hédoniste) – contrairement aux trois autres romans, où la dimension sociale se révèle prépondérante⁹. Par ailleurs, la pertinence des trois romans qui viennent d'être retenus – *E.D.L.*, *C.T.* et *P.* – se justifie également par la complémentarité des éclairages qu'ils apportent. Tous trois cherchent à rendre compte des rapports qu'entretient l'homme avec la société, mais par le biais de médiums spécifiques : celui de l'informatique pour *E.D.L.*, celui du tourisme pour *P.* et celui de l'art pour *C.T.* À notre grand regret, les proportions attendues pour le présent travail nous contraignent à nous focaliser sur deux romans seulement. La cohérence de notre choix réside dans la résurgence d'une thématique centrale, prédominante dans *E.D.L.* et dans *P.* : la sexualité – nous y reviendrons.

⁷ HOUELLEBECQ, Michel, *Plateforme*, Paris, Flammarion, « J'ai lu », 2001, p. 351. Désormais, lorsque nous référerons à ce roman, nous emploierons l'initiale suivante : *P.*

⁸ De fait, nous n'avons pas considéré les œuvres poétiques, ni les essais de notre auteur, notre attention s'étant directement portée sur sa littérature romanesque.

⁹ Nous pouvons également ajouter que le caractère utopique de *P.I.*, qui est certes bien loin d'être inintéressant, a également participé à exclure ce roman de notre corpus.

3. Etat de l'art

Le succès qu'a connu M. Houellebecq ces dernières décennies a naturellement généré un discours critique très abondant, et ce, principalement dans la veine romanesque qui nous occupe. Par conséquent, nous ne pourrions évidemment pas évoquer l'ensemble des travaux réalisés sur notre auteur, ni même garantir l'originalité absolue de l'orientation que nous souhaitons donner au présent travail. Toutefois, nous nous sommes efforcé d'inventorier en amont un maximum de travaux qui pourraient faire écho, de près ou de loin à notre entreprise. Nous nous contenterons, plus modestement ici, de rendre compte des éléments les plus probants, c'est-à-dire d'évoquer les travaux qui pourraient servir de point de départ à notre recherche. Notre état de l'art sera divisé en trois temps. D'abord, nous mentionnerons les études où la notion de *déterminisme* a déjà été rattachée, toutefois de manière assez succincte (voire anecdotique), à l'œuvre de M. Houellebecq. Ce faisant, cela confèrera déjà une certaine forme de légitimité à notre démarche, mais cela nous permettra surtout d'entrevoir quelques pistes possibles, c'est-à-dire quelques aspects auxquels la notion de déterminisme pourrait être rattachée. Ensuite, nous envisagerons deux travaux, où la réflexion autour de notre notion s'avère déjà plus développée. Nous exposerons brièvement le contenu de ces travaux, afin d'en saisir l'orientation. Dans un troisième temps, nous évoquerons deux mémoires dont les approches respectives semblent à priori différentes de la nôtre, mais par rapport auxquels nous serons sans doute amenés à nous situer.

Nous avons relevé une douzaine de chercheurs qui faisaient référence à la notion de déterminisme dans leur étude sur M. Houellebecq. Afin de ne pas alourdir notre texte inutilement, nous ne les envisagerons pas un à un, mais nous allons plutôt tirer des constats plus généraux. Il est intéressant de constater que certains chercheurs envisagent le déterminisme de manière partielle, en se référant à une forme spécifique de déterminisme : le *déterminisme génétique*¹⁰, le *déterminisme biologique*¹¹, le

¹⁰ POSTHUMUS, Stéphanie, « Portraits de l'homo litteratus dans le darwinisme littéraire et La Possibilité d'une île de M. Houellebecq », dans @ *nalyses. Revue des littératures franco-canadiennes et québécoise*, Vol. 9, n° 2, 2014, p. 77, consulté en septembre 2022.

URL : <https://doi.org/10.18192/analyses.v9i2.1000>

¹¹ BIRON, Michel « L'effacement du personnage contemporain : l'exemple de M. Houellebecq », dans *Études françaises*, Vol.41, n°1, 2005, p. 36, consulté en septembre 2022.

URL : <https://doi.org/10.7202/010843ar>

déterminisme comportemental¹², le déterminisme de l'échec amoureux¹³, le déterminisme naturel, le déterminisme du corps¹⁴, le déterminisme local¹⁵ et le déterminisme psychosocial¹⁶ ; tandis que d'autres l'envisagent de manière totale, au travers des étiquettes de *déterminisme absolu*¹⁷ et de *mécanique déterministe*¹⁸. En outre, si beaucoup de chercheurs présentent le déterminisme comme étant intrinsèque à l'œuvre, d'autres le conçoivent comme quelque chose d'extrinsèque, en le situant directement au niveau de l'auteur (cf. les étiquettes suivantes : *logique déterministe*¹⁹, *regard déterministe*²⁰, *vision déterministe*²¹). Nous pointerons également la distinction opérée par K. Doré²² entre *macrodéterminisme* et *microdéterminisme*. De prime abord, répartir ces notions entre les deux protagonistes de *P.E.* comme elle le fait nous paraît quelque peu réducteur. En revanche, nous devons prendre en considération ces dimensions *macro* et *micro* dans notre travail. En dernier lieu, nous soulignerons le rapport entre *individualisme* et *déterminisme* proposé par Y. Raison Du Cleuziou²³. Confronter ces deux notions est intéressant, dans la mesure où elles sont traditionnellement considérées comme antagonistes. Néanmoins, nous le verrons au cours de ce travail, la frontière entre individualisme et déterminisme s'avère beaucoup plus poreuse qu'elle n'y paraît dans

¹² CHABERT, George, « M. Houellebecq – lecteur d'Auguste Comte », dans *Revue romane*, Vol. 37, n° 2, 2002, p.190.

¹³ HANSSON, Virginie, *L'amour dans l'œuvre romanesque de Houellebecq*, Lunds universitet, mémoire, 2013, p. 28.

¹⁴ PELLIZZARI, Diego, « Nu(dité)s littéraires. Lecture croisée de Walter Siti et de M. Houellebecq », dans *Revue de littérature comparée*, n° 1, 2020, p. 88, 89, consulté en septembre 2022. URL : <https://doi.org/10.3917/rlc.373.0073>

¹⁵ EKORONG, Alain, « Matérialisme, positivisme, physique quantique et utopie posthumaine dans l'œuvre de Houellebecq », dans *Revue de Philologie et de communication interculturelle*, Vol. 4, n° 1, 2020, p. 14.

¹⁶ (VAN) WESEMAEL, Sabine, « Penser la narrativité contemporaine : *La Carte et le territoire*, formidable autoportrait de l'écrivain M. Houellebecq », dans *Revue électronique de littérature française (RELIEF)*, 2018, Vol. 12, n° 1, p. 77.

¹⁷ DORÉ, Kim, « Doléances d'un surhomme ou La question de l'évolution dans Les particules élémentaires de M. Houellebecq », dans *Tangence*, n° 70, 2002, p. 68, consulté en septembre 2022. URL : <https://doi.org/10.7202/008486ar>

¹⁸ ARENES, Claire et Jacques, « M. Houellebecq prophète des temps finissants », dans *Etudes*, Vol. 404, n°6, 2006, p. 800, consulté en septembre 2022. URL : <https://doi.org/10.3917/etu.046.0796>

¹⁹ POSTHUMUS, Stéphanie, *op. cit.*, p. 75.

²⁰ HU, Hua, « L'utopie chez Houellebecq : interprétation des éléments dominants et du style d'écriture dans l'univers houellebecquien », dans *ReS Futurae*, n° 8, 2016, § 46, consulté septembre 2022. URL : <https://doi.org/10.4000/resf.902>

²¹ BANVILLE, Annie, *Cynisme et bonheur dans Plateforme et la Possibilité d'une île de M. Houellebecq : effet de cassure, effet de lecture*, Université du Québec à Montréal (UQAM), mémoire de master, 2013, p.17.

²² DORE, Kim, *op. cit.*, p. 77.

²³ RAISON DU CLEUZIOU, Yann, « L'apologie du catholicisme dans les romans de M. Houellebecq : une conjugaison du conservatisme moral et de l'antilibéralisme économique », dans *15e Congrès de l'AFSP, Session thématique 26 : Existe-t-il quelque chose comme un'conservatisme de gauche'?*, 2019, p. 17.

l'univers houellebecquien. Nous ferons de nouveau écho à ce rapport entre déterminisme et individualisme dans la troisième partie de notre état de l'art.

Nous avons relevé deux travaux qui semblaient lier, de manière plus étroite, la notion de déterminisme à l'œuvre de Houellebecq ; il s'agit de ceux-ci : « Le laboratoire du roman : fictions et représentations de la science dans *Les particules élémentaires* de M. Houellebecq²⁴ » de K. Doré et « Nouvelles tyrannies du destin²⁵ » de N. Sarthou-Lajus et de J. Arènes. Le premier conçoit *P.E.* comme le témoignage de l'inefficacité de la science (de même que de la philosophie) à rendre compte du monde dans lequel les personnages s'inscrivent. Autrement dit, l'objectif de M. Houellebecq serait de montrer l'inadéquation de nos représentations du monde (notamment symbolisées par les sciences) par rapport à la réalité effective de ce monde. Ce postulat posé, K. Doré ramène l'intrigue des *P.E.* à la question suivante : « à défaut de saisir la réalité dans son ensemble, sommes-nous condamnés à la subir ? ». Nous pourrions reformuler cette interrogation comme suit : si nous sommes incapables de saisir pleinement les différents paramètres qui déterminent notre existence, sommes-nous pour autant dans l'incapacité de leur échapper ? La chercheuse arrive à la conclusion que les deux frères – Bruno et Michel –, pour qui le « déterminisme » s'actualise de manière diamétralement opposée, ne parviennent pas à s'y soustraire (même Michel qui, à la différence de son frère, est conscient du déterminisme qui pèse sur chacun). Cette étude nous fournit une piste d'analyse intéressante : envisager le rapport qu'entretiennent les protagonistes des romans avec l'univers déterministe dans lequel ils sont plongés.

La seconde étude, menée par N. Sarthou-Lajus et de J. Arènes, vient radicaliser la vision du rapport de l'homme au monde, proposée dans l'étude précédente, puisqu'elle qualifie M. Houellebecq « d'écrivain du nihilisme²⁶ ». Le monde qui nous entoure, dont la réalité est hermétique, devient fatalement vide de sens pour l'homme. En effet, il y a surtout, entre les deux études, un changement de point focal : la vision du monde qui fait office d'autorité n'est plus celle du monde réel mais celle de l'homme pour qui ce réel est

²⁴ DORÉ, Kim, « Le laboratoire du roman : fictions et représentations de la science dans *Les particules élémentaires* de M. Houellebecq », Université du Québec à Montréal (UQAM), p. 105.

²⁵ ARÈNES, Jacques et SARTHOU-LAJUS, Nathalie, « Nouvelles tyrannies du destin », dans *Études*, Tome 403, 2005, p. 629-638, consulté en septembre 2022. URL : <https://doi.org/10.3917/etu.036.0629>

²⁶ *Nihilisme* : « (philo.) Doctrine selon laquelle rien n'existe au sens absolu ; négation de toute réalité substantielle, de toute croyance. (mor.) Négation des valeurs morales et sociales ainsi que de leur hiérarchie. » (*TLFI*).

inaccessible. Ce changement de paradigme concorde avec les intérêts respectifs des deux études : la science pour l'une ; la psychanalyse pour l'autre. Ce que nous retiendrons principalement des « Nouvelles tyrannies du destin », c'est qu'elle met en lumière le fait que l'adoption d'une posture nihiliste permet aux personnages de contrôler « l'aléa » de la vie. De fait, se convaincre que rien n'a de sens et adopter une attitude résignée, est une façon de conserver une certaine forme de contrôle face au caractère incertain de l'existence. Nous mettrons en exergue la formulation suivante de N. Sarthou-Lajus et de J. Arènes : « le confort d'un destin figé par les déterminismes peut paraître plus rassurant que le mystère et les aléas du devenir individuel. » Nous ne sommes pas certain qu'aborder l'œuvre de Houellebecq par le prisme du nihilisme soit le plus judicieux (et si tel était le cas, il faudrait bien baliser l'acceptation d'un tel concept). En revanche, nous avons été fortement séduit par l'idée que le « déterminisme » pouvait être un moyen, ou plutôt une façade, permettant de dissimuler, de refouler une certaine réalité. En effet, nous pouvons repérer, dans *P.E.* par exemple, certains indices qui nous amènent à considérer le déterminisme comme un simulacre.

Le premier mémoire que nous souhaitons aborder dans cette troisième partie d'état de l'art est celui de V. Maessen (ULG) intitulé « L'individu a du style : La représentation de l'individualisme dans les romans de Jean-Philippe Toussaint, d'Emmanuel Carrère et de M. Houellebecq²⁷ ». Nous avons déjà évoqué précédemment le rapport entre individualisme et déterminisme que nous devons envisager dans notre travail. Ici, V. Maessen a proposé une lecture de l'œuvre de Houellebecq par le prisme de l'individualisme, et plus spécifiquement par le biais du concept de l'« individu immature » développé par J.-P. Boutinet. Cette théorie envisage l'évolution du statut de l'homme en trois phases : « l'adulte-étalon », avant les années soixante, qui se définissait par des impératifs bien définis (avoir des enfants, une femme, etc.) ; l'adulte « en continue mutation », à partir des années soixante, qui existait par ses rencontres, ses voyages, son travail ; et l'« adulte à problèmes », à partir des années septante-cinq, qui a perdu tous ses repères. L'« adulte à problèmes », ne sachant plus se projeter, faute de repères, se voit désormais dans l'incapacité d'arriver « à maturation » et vit constamment

²⁷ MAESSEN, Valentin, L'individu a du style : La représentation de l'individualisme dans les romans de Jean-Philippe Toussaint, d'Emmanuel Carrère et de M. Houellebecq, Université de Liège (ULG), mémoire de master, 2009.

dans la nostalgie du passé ; cela renvoie au concept d'« individu immature », qui est utilisé pour définir les personnages de M. Houellebecq dans le mémoire de V. Maessen. Si l'individualisme est une notion qui nous paraît importante pour envisager l'auteur, nous ne sommes pas tout à fait convaincu de l'étiquette d'« individu immature ». Dans l'univers houellebecquien, la perte de repères ne se cantonne pas qu'à l'âge adulte, mais s'étend en réalité sur l'existence entière des individus (depuis l'enfance, voire même avant) ; loin d'exclure l'idée de perte de repères suggéré par cette dénomination, il faudrait peut-être en élargir le spectre.

Le second mémoire qui a retenu notre attention est « La sociologie dans l'œuvre littéraire de M. Houellebecq. L'esprit interactionniste dans *Les Particules élémentaires*, *Plateforme* et *Soumission* » de J. Filinowicz²⁸ (UNED). Dans son mémoire, J. Filinowicz a voulu interroger la dimension sociologique présente chez Houellebecq ; son objectif était d'« analyser comment l'interactionnisme et l'ethnométhodologie se manifestent dans les observations de l'auteur qui s'estime être [...] positiviste. »²⁹ De prime abord, il peut sembler curieux d'envisager l'œuvre de M. Houellebecq par le biais d'une approche sociologique moderne, étant donné que celui-ci se voit influencé par de nombreux penseurs et sociologues de la fin du XIX^e siècle et du début XX^e siècle. Or, force est de constater que le travail réalisé par J. Filinowicz, bien loin de dénaturer l'œuvre, apporte un éclairage tout à fait pertinent. Outre la démonstration de l'importance du *self* dans les romans de M. Houellebecq, elle a su mettre au jour le rôle prépondérant de l'interaction entre les individus. Ce mémoire, notamment par le recours aux outils de la sociologie, est sans nul doute le travail qui se rapprochera le plus du nôtre, à ceci près qu'il adopte une approche interactionniste et non déterministe. Toutefois, comme nous le verrons, une approche n'en exclut pas l'autre ; d'ailleurs, la conception du *déterminisme* que nous emprunterons à M. De Coster nous permettra de réconcilier ces deux approches³⁰.

²⁸ FILINOWICZ, Justyna, La sociologie dans l'œuvre littéraire de M. Houellebecq. L'esprit interactionniste dans *Les Particules élémentaires*, *Plateforme* et *Soumission*, Université nationale d'enseignement à distance (UNED), mémoire de master, 2008.

²⁹ *Ibid.*, p. 6.

³⁰ Cf. *Infra*, p. 21.

4. Plan

Pour parvenir à notre objectif, nous envisagerons la présente étude en trois parties. La première partie – soit la *Deuxième partie*, si nous nous référons à l’ordonnement global de notre travail – consistera à nous forger une assise théorique suffisamment solide pour nous permettre d’aborder correctement l’univers déterministe de nos romans. Pour ce faire, nous mobiliserons deux ouvrages sociologiques relativement généraux, qui nous permettront de baliser la notion de *déterminisme*, et de nous armer d’outils conceptuels solides. Ensuite, enrichi des apports théoriques de la sociologie, nous serons en mesure de dresser une méthodologie cohérente pour répondre à notre problématique.

La *Troisième partie*, la plus conséquente, consistera à analyser notre matériau romanesque dans une perspective socio-littéraire. Notre analyse se composera de deux grands chapitres : le premier prendra pour matériau *E.D.L.*, et le second *P.* Chaque chapitre sera subdivisé en deux : d’abord, prendra place un bref résumé du roman traité, au sein duquel quelques extraits seront insérés et commentés – ceux-ci rendant compte de la vision du monde du narrateur ; ensuite, sera réalisée l’étude socio-littéraire proprement dite. Chacune des deux études, contenues dans nos deux chapitres, fera l’objet d’un parti pris sociologique spécifique – nous y reviendrons plus en détails dans notre méthodologie ; notons, pour l’instant, que cela nous permettra de diversifier quelque peu (et donc d’enrichir) notre approche du déterminisme houellebecquien. Précisons également qu’à ces deux études principales seront adjointes quelques pistes de prolongement, qui permettront d’entrevoir tout le potentiel d’une lecture croisée des deux analyses ; ce faisant, nous transcenderons, momentanément, les frontières méthodologiques qui auront été instaurées.

La *Quatrième partie* de notre travail, quant à elle, nous permettra, d’une part, de réaliser un bilan des discours des narrateurs de *E.D.L.* et de *P.* sur leur vision du monde – soit de leurs considérations sur le *déterminisme* –, et d’autre part, de mettre en exergue les éléments les plus saillants qui auront été révélés à la lumière de nos analyses.

DEUXIEME PARTIE

APPORTS THEORIQUES DE LA SOCIOLOGIE ET
METHODOLOGIE

1. Apports théoriques de la sociologie

Le concept de *déterminisme* peut renvoyer à de multiples acceptions, notamment en fonction de la discipline qui s’y intéresse. Issu d’une longue tradition, il prend vraisemblablement racine dans la Grèce antique, auprès d’éminents penseurs, tels que Démocrite, Platon et Aristote. Ensuite, près de deux mille ans plus tard, ce concept va connaître un regain d’intérêt avec le développement des sciences naturelles et de la philosophie des XVII^e et XVIII^e siècles. De Galilée à E. Kant, en passant par R. Descartes, I. Newton et J. Locke, tous vont mobiliser des notions qui se rattachent de près au *déterminisme* dans leurs tentatives d’explication de l’homme et du monde. Cet héritage scientifico-philosophique pèsera lourdement sur la manière dont on envisagera la notion aux XIX^e et XX^e siècles, et ce, y compris au sein des sciences sociales, qui mettront du temps à se réapproprier le concept³¹.

Pour exploiter au mieux notre matériau littéraire, il nous a semblé approprié d’envisager le concept de *déterminisme* par l’intermédiaire de la sociologie. D’une part, le genre du roman, parce qu’il traite « [du] destin d’un héros principal, [d’] une intrigue entre plusieurs personnages, présentés dans leur psychologie, leurs passions, leurs aventures, leur milieu social [...] » (*TLFI*), est en effet bien plus propice à une analyse sociologique que scientifique ou philosophique. D’autre part, à l’instar de Houellebecq, la sociologie interroge prioritairement le rapport qu’entretient l’homme avec la société. Par conséquent, poser un regard socio-littéraire³² sur le *déterminisme* de notre auteur paraît bel et bien pertinent. Notons, toutefois, que si notre étude mêle à la fois sociologie et littérature, en raison de notre expérience, nous présenterons uniquement nos connaissances nouvelles sur le *déterminisme sociologique* dans cette partie ; la conceptualisation que nous emprunterons au domaine de la littérature, pour aborder la

³¹ Pour une étude détaillée sur l’histoire de la notion, cf. ENRIQUES, Federigo, dir., *Causalité et Déterminisme dans la philosophie et l’histoire des sciences*, Paris, Hermann, « Actualités scientifiques et industrielles, 899. Philosophie et histoire de la pensée scientifique, 8 », 1941, p. 114.

³² Nous éviterons de nous référer à la *sociologie de littérature*. Bien que cette discipline puisse prendre pour objet les « représentations sociales contenues dans les textes », elle s’intéresse également, plus largement, « à la vie littéraire, à la création littéraire, à la réception des œuvres » ; ce qui nous éloigne en effet de notre projet. Cf. ESCARPIT, Robert et VIALA, Alain *Sociologie de la littérature*, Presses universitaires de France, « Que sais-je ? », 1958.

narratologie³³ ou l'emploi de métaphores animales, par exemple, sera considérée comme prérequis dans cette étude.

1. 1. Présentation des ouvrages référents

Nous allons poser nos jalons théoriques au moyen des deux ouvrages suivants de M. De Coster : *Introduction à la sociologie*³⁴ et *Sociologie de la liberté. Mise en perspective d'un discours voilé*³⁵. Ces deux ouvrages, qui ont été publiés la même année, vont effectivement de pair. Le premier présente un panorama général des paradigmes qui existent en sociologie – dont, comme nous le verrons, ceux qui relèvent du *pôle déterministe* ; il aborde, ensuite, *l'action sociale* et ses trois composantes (la *communication*, le *pouvoir* et les *rôles*) aux niveaux micro-, méso- et macrosociologiques. Le second ouvrage, quant à lui, examine les différentes conceptions de la *liberté*, interroge la marge de manœuvre qui est laissée à l'individu (ou à *l'acteur social*) du point de vue sociologique – en résonance avec les paradigmes développés par le premier ouvrage –, projette cette liberté dans les trois grandes théories sociologiques (*action sociale*, *pouvoir* et *liberté*, et la *théorie des rôles*), ainsi que dans les quatre grands domaines suivants : le *travail*, le *loisir*, *l'art* et la *mode*.

La dimension généralisante des travaux³⁶ de M. De Coster est très intéressante dans notre cas, puisqu'elle nous fournit une vision d'ensemble sur les paradigmes de la sociologie qui, certes, n'est pas exhaustive, mais qui est surtout suffisamment large pour ne pas nous contraindre dans notre analyse. En effet, au vu du caractère polymorphe du déterminisme³⁷ de l'œuvre de M. Houellebecq, il aurait été forcément réducteur de s'enfermer dans une analyse par le prisme d'un théoricien et du sous-paradigme auquel il appartient. L'ambition globalisante de ces deux ouvrages a bien entendu pour corollaire la concision des théories et des visions qui y apparaissent. Toutefois, nous ne considérons pas cela comme une faiblesse, dans la mesure où, lorsque nous en aurons besoin, nous

³³ Pour tout ce qui concerne la narratologie, nous nous appuyerons sur la terminologie de G. Genette (cf. GENETTE, Gérard, *Discours du récit*, Paris, Seuil, « Points », (1983) 2007, p. 435.

³⁴ DE COSTER, Michel, *Introduction à la sociologie*, 4e édition, Bruxelles, De Boeck, Université, « Ouverture sociologique », 1996, p. 290.

³⁵ DE COSTER, Michel, *Sociologie de la liberté. Mise en perspective d'un discours voilé*, Bruxelles, De Boeck, Université, « Ouverture sociologique », 1996, p. 239.

³⁶ Le terme « Introduction » du premier ouvrage est d'ailleurs suffisamment explicite à cet égard.

³⁷ Notre état de l'art s'est avéré très éclairant à cet égard.

pourrons nous appuyer sur d'autres sources théoriques plus spécifiques, au départ des références ou des évocations présentes dans nos ouvrages sources. Autrement dit, le cas échéant, ceux-ci seront mobilisés comme portail, comme base de données, non exclusive certes, mais très riche tout de même.

Le second avantage que présentent les ouvrages du chercheur liégeois est sans nul doute le haut degré d'objectivité qu'ils adoptent. En effet, aujourd'hui, comme nous l'avions déjà évoqué en nous positionnant par rapport au travail de J. Filinowicz³⁸, les recherches en sociologie s'inscrivent essentiellement dans une approche (*inter*)*actionniste*³⁹. Que celle-ci soit plus pertinente ou non pour étudier des faits de société, là n'est pas la question ; ce qui importe, c'est de garder à l'esprit que l'approche *déterministe*, parce qu'elle a dominé la sociologie par le passé, notamment sous l'influence des sciences naturelles, et surtout parce qu'elle est bien souvent amalgamée à son acception la plus radicale⁴⁰, est abondamment dénigrée par les sociologues de notre époque. De notre côté, rappelons que notre choix d'envisager l'œuvre de M. Houellebecq sous l'angle du déterminisme ne relève aucunement de nos convictions sociologiques personnelles, mais qu'il nous a été presque imposé par l'œuvre elle-même, ou en tout cas par notre souci de la représenter le plus fidèlement possible. Ceci étant dit, pour revenir à la pertinence de recourir aux travaux de M. De Coster, disons que celui-ci s'efforce de présenter de manière la plus neutre qui soit les différents courants de pensées qui ont marqué significativement la sociologie au cours de deux derniers siècles – en accordant autant d'intérêt aux sociologues et paradigmes déterministes et interactionnistes.

En outre, un troisième avantage de recourir aux travaux de M. De Coster est que ce dernier, après avoir présenté le *déterminisme* et l'(*inter*)*actionnisme*, les paradigmes et sous-paradigmes qui les constituent, ainsi que les sociologues « hors catégories », va proposer une synthèse des deux pôles – élargissant de ce fait considérablement le champ du *déterminisme*. Nous développerons cela de manière plus approfondie un peu plus tard ; retenons, à ce stade, que la vision plus souple du déterminisme offerte par notre sociologue induit un haut degré de perméabilité entre les pôles *déterministe* et

³⁸ Cf. *Supra*, p. 9.

³⁹ Ce terme, de même que ceux précédemment cités, seront définis un peu plus loin.

⁴⁰ À savoir celle qui nie l'existence de liberté, aussi minime soit-elle (le terme *liberté* à entendre ici en tant que capacité à influencer sur le réel). La pensée d'A. Comte est sans doute celle qui représente au mieux ce déterminisme radical.

(inter)actionniste. Par conséquent, cela nous permettra d'exploiter un maximum notre matériau littéraire, tout en restant cohérent avec notre cadre déterministe de départ.

Nous avons pu souligner, dans les grandes lignes, les bénéfices de prendre comme socle théorique les deux ouvrages de notre chercheur liégeois. Précisons toutefois que nous ne réaliserons pas de synthèse exhaustive et chronologique des deux ouvrages⁴¹ ; tout en restant fidèle à ceux-ci, nous en rendrons compte en tant qu'ils font sens par rapport à notre problématique.

1. 2. Les pôles déterministe et (inter)actionniste

La sociologie, qui « s'intéresse [...] à l'étude des comportements humains du point de vue social » (I.S.⁴² p. 27), envisage l'individu⁴³ dans ses rapports avec autrui, mais aussi, plus largement, avec la société. Notons dès à présent que toute action humaine présente nécessairement un caractère social, puisqu'elle « s'inspire de modèles façonnés en société, à la faveur de l'éducation, des traditions, des usages ou – d'une manière plus générale – de l'expérience de la vie quotidienne » (I.S. p. 29) ; dans la perspective sociologique, l'action humaine peut donc être qualifiée d'*action sociale*.

Les sociologues, quels que soient leur époque et l'objet d'étude qu'ils privilégient, sont indéniablement amenés à se positionner par rapport aux pôles déterministe et (inter)actionniste. Très sommairement, nous pourrions dire que le premier pôle accorde plus d'importance à la structure sociale – à l'image du romanesque houellebecquien ; tandis que le second se positionne davantage du point de vue de l'individu. Pour reprendre la notion d'*action sociale*, les sociologues déterministes chercheront plutôt à expliquer celle-ci au moyen de phénomènes extérieurs à l'individu, qui lui seraient préexistants, alors que les sociologues (inter)actionnistes⁴⁴ justifieront son existence en tant qu'elle est

⁴¹ Outre les nombreux apports théoriques de M. De Coster dont nous ne nous servirons pas et que nous passerons sous silence, il y a également un énorme travail de défrichage et de simplification qui a été réalisé en amont.

⁴² Nous emploierons cette abréviation pour citer le premier ouvrage de M. De Coster (DE COSTER, Michel, Introduction à la sociologie, *op. cit.*). Pour citer son second ouvrage, nous utiliserons l'abréviation S.L. (DE COSTER, Michel, Sociologie de la liberté. *op. cit.*).

⁴³ Nous privilégierons cette appellation à celle d'*acteur social*, car celle-ci a tendance à nous enfermer dans la sociologie.

⁴⁴ Cette appellation nous permet de nous référer simultanément à l'*interactionnisme* et à l'*actionnisme*. Le premier concept repose sur l'idée d'*interaction* de G. Simmel ; le second sur celle d'*action* de M. Weber. Nous n'opérerons pas de distinction entre les deux notions, à moins d'y être contraint dans l'explication

posée par rapport aux autres actions et aux autres individus. Nous pourrions très bien nous représenter fictivement un axe horizontal qui relierait les deux pôles, sur lequel seraient situés les sociologues ; et un axe vertical, perpendiculaire au premier, qui opérerait la jonction entre le champ déterministe et (inter)actionniste. Ce faisant, Comte se situerait au plus proche du pôle déterministe, viendraient ensuite A. Quételet et F. Le Play, puis A. Giddens et E. Durkheim ; avec M. Weber et G. Simmel, nous basculerions du côté inter(actionniste), ceux-ci seraient alors suivis de G. Tarde et de R. Boudon, qui se rapprocheraient encore davantage du pôle (inter)actionniste. Cette disposition, certes, très abstraite et quelque peu réductrice, nous permet néanmoins de saisir la logique des deux pôles.

Précisons, enfin, que les différentes traditions sociologiques, qu'elles relèvent du champ déterministe ou (inter)actionniste, sont communément appelées *paradigmes*. Il est nécessaire de présenter ces paradigmes, même succinctement, puisque c'est au sein de ceux-ci que prendront corps les différentes théories et les différents concepts qui seront mobilisés dans l'analyse de notre corpus. Par exemple, lorsque nous envisagerons l'orgiasme dans l'œuvre houellebecquienne, il faudra garder à l'esprit que cette théorie prend pour toile de fond le *fonctionnalisme* de R. K. Merton – nous y reviendrons.

1.2.1. Les paradigmes et sous-paradigmes déterministes

Il existe trois grands paradigmes déterministes : le *paradigme général*, le *paradigme fonctionnaliste* et le *paradigme structuraliste* – ce dernier étant subdivisé en trois sous-paradigmes (le *structuro-fonctionnalisme*, le *structuralisme génétique* et le *structuralisme constructiviste*). Avant d'aborder les différents paradigmes, sans doute faut-il préciser que la figure d'A. Comte fera figure d'exception au sein de la taxonomie déterministe. En effet, le fondateur du positivisme, notamment par son profond enracinement au sein des sciences naturelles, s'exclut des paradigmes sociologiques qui vont être présentés ; ce qui ne doit pas pour autant nous empêcher de le considérer en tant que représentant d'un déterminisme absolu. De fait, selon lui, « il y a des lois aussi déterminées pour le développement de l'espèce humaine que pour la chute d'une

des paradigmes ; effectivement, les deux notions se recouvrent au sein d'un même pôle, qui s'oppose à celui du *déterminisme*.

pierre⁴⁵ ». Par ailleurs, nous y referons écho, la pensée comtienne se reflète à de multiples reprises dans l'œuvre de M. Houellebecq⁴⁶ ; nous sommes donc loin de nous désintéresser de celle-ci.

Le *paradigme général* du déterminisme, déjà anticipé précédemment, notamment au moyen de l'appellation de « champ déterministe », représente en quelque sorte un niveau supra, qui couvre principalement le *paradigme fonctionnaliste* et le *paradigme structuraliste*. Rappelons-le, l'unité de ce paradigme (ou supra-paradigme) réside dans le fait que les phénomènes qui motivent le *fait social* sont considérés comme extérieurs à l'individu. Ce dernier, qui les a préalablement intériorisés, se voit orienté par eux dans ses actions. Dans cette optique, le fait social est étroitement lié à l'idée de *contrainte* : c'est par rapport aux contraintes qui pèsent sur eux, que les individus agissent de telle ou telle façon.

Le *paradigme fonctionnaliste*, comme son nom l'indique, perçoit l'action sociale en tant qu'elle remplit une fonction, et répond donc obligatoirement à un besoin. Pour le sociologue B. Malinowski, ce paradigme se fonde sur trois postulats : le *postulat de fonctionnalisme universel* (tout élément de société – « qu'il s'agisse des rites, des traditions, des usages, des institutions, des groupes sociaux [...] » (I.S. p. 66) – a une fonction) ; le *postulat d'unité fonctionnelle de la société* (la fonction qui fait sens au niveau du *système local*⁴⁷ doit également pouvoir être saisie au niveau du *système général*⁴⁸) ; et le *postulat de nécessité* (« chaque élément est indispensable au fonctionnement de la totalité du système général » (*ibid.*)). L. A. Coser et R. K. Merton vont adopter une vision moins rigide que leur prédécesseur polonais. Ils vont introduire les *phénomènes dysfonctionnels* au sein du paradigme, induisant de ce fait un certain dynamisme : il existe des phénomènes qui peuvent provoquer un changement qui, à son tour, générera « de nouvelles valeurs et une nouvelle cohésion sociale » (*ibid.*). S'ajoute à cela un autre concept, que l'on doit à R. K. Merton, qui est celui de *conflit intégrateur*. Ce concept, qui nous sera très précieux⁴⁹, suggère que les conflits peuvent eux aussi

⁴⁵ COMTE, Auguste, *Lettres d'Auguste Comte à M. (P.) Valat, professeur de mathématiques ancien recteur de l'académie de Rhodéz 1815-1844*, Paris, Dunod, 1870, p. 350.

⁴⁶ Pour une étude approfondie sur la corrélation entre Comte et Houellebecq, cf. CHABERT, George, *op. cit.*

⁴⁷ Soit le microcosme.

⁴⁸ Soit la société.

⁴⁹ Notamment lorsque nous aborderons la fête (cf. *Infra*, p. 71-72).

remplir une fonction, à savoir, celle d'« empêcher le système d'étouffer » (*ibid.* p. 67) – nous y reviendrons plus en détails.

Le *paradigme structuraliste* adopte un point de vue structural sur la société. Ici, il faut aller chercher au-delà de la représentation que nous avons de la réalité sociale, et mettre au jour l'armature insensible de la société. Celle-ci est donc conçue comme un vaste système, qui est divisé en sous-systèmes, qui sont eux-mêmes divisés en d'autres sous-systèmes, etc. Le *sous-paradigme structuro-fonctionnaliste*, représenté par T. Parsons, se situe à la croisée des *paradigmes fonctionnaliste* et *structuraliste*. Pour le sociologue américain, toute action doit être étudiée au sein d'un système général d'actions, qui est fractionné en quatre sous-systèmes : un *social*, un *culturel*, un *psychologique* et un *biologique*. Le *sous-système social* – objet d'étude du sociologue – est composé d'un *système politique*, d'un *système économique*, d'un *système intégratif* et d'un *système de cultures institutionnalisées*. Chaque système comporte quatre structures (les *rôles*, les *collectivités*, les *normes* et les *valeurs*) et remplit une fonction qui lui est propre, à savoir, respectivement, la *fonction de réalisation de fin*, la *fonction d'adaptation*, la *fonction d'intégration* et la *fonction de maintien des modèles*. Sans entrer dans les détails, nous soulignerons l'importance du *système intégratif*, permettant de réaliser des « ajustements internes » (*ibid.* p. 67) – notamment la gestion de conflits – à l'intérieur du *sous-système social*.

Nous n'envisagerons pas dans notre analyse, ni de près, ni de loin, le *sous-paradigme du structuralisme génétique* de L. Goldmann⁵⁰ – raison pour laquelle nous présenterons directement le *sous-paradigme du structuralisme constructiviste*, qui se cristallise autour des figures de P. Bourdieu et A. Giddens. Notons, avant d'évoquer ce sous-paradigme, que P. Bourdieu s'est d'abord inscrit dans une veine plus déterministe, propre aux classes⁵¹. Le *structuralisme-constructiviste*, qui accorde une place plus importante à l'individu que les autres (sous-)paradigmes, pourrait être caricaturé comme une tension entre une vision objective et subjective de la réalité sociale. D'une part, il y a la structure effective de l'édifice social, indépendante des individus – ce qui fait sens au sein du *paradigme structuraliste* ; mais, d'autre part, il y a également la vision subjective

⁵⁰ Pour une présentation de ce sous-paradigme, voir *I.S.*, p. 71 et 72.

⁵¹ Nous y ferons écho plus tard.

de l'individu sur le monde. L'articulation de ces deux perceptions (sans doute pourrions-nous dire, de la société et de l'individu) s'opère par le biais d'une « genèse sociale » (*ibid.* p. 72). Celle-ci repose sur l'*habitus* – « système mental de dispositions durables à travers lesquelles les agents perçoivent et apprécient le monde » (*ibid.* p. 73) – et sur les structures sociales, c'est-à-dire les *champs*. A. Giddens, plus spécifiquement, insistera sur le fait que la structure ne présente pas forcément une *contrainte*.

1.2.2. Les paradigmes et sous-paradigmes (inter)actionnistes⁵²

M. De Coster envisage trois grands paradigmes (inter)actionnistes : un *paradigme général*, un *paradigme des modèles d'approches stratégiques* – lui-même composé de trois sous-paradigmes (celui de *l'analyse stratégique*, celui du modèle *stratégique des adaptations*, celui de *la sociologie de l'action selon Touraine*) – et le paradigme de *l'individualisme méthodologique*⁵³.

Le *paradigme général* de l'(inter)actionnisme, ou supra-paradigme, place l'individu au centre de l'étude sociologique. Les institutions sociales, ne sont plus perçues comme extérieures et préexistantes à l'individu, mais, au contraire, comme la résultante de l'action et de l'interaction de celui-ci. L'action sociale est donc considérée, non plus par rapport aux *contraintes*, mais surtout par rapport aux actions et interactions des individus. Comme évoqué précédemment⁵⁴, M. Weber – adepte d'une sociologie dite *compréhensive* – octroie davantage d'importance aux actions ; tandis que G. Simmel – s'inscrivant dans une sociologie plus formelle – se concentrera plus sur les interactions. Partant, le premier dresse une typologie d'actions auxquelles se référer (les *actions traditionnelles, émotionnelles, rationnelles en valeur et rationnelles en objectif*) ; tandis que le second s'intéresse aux cadres sociaux prédéterminés (comme, par exemple, le voyage – cadre social très important dans *P.* de M. Houellebecq), au sein desquels l'interaction se meut d'une manière spécifique.

⁵² À ce stade, nous pourrions nous interroger sur la pertinence d'évoquer les *paradigmes (inter)actionnistes*, étant donné que, dans ce travail, nous envisageons de définir le déterminisme du romanescque houellebecquien. Cela prendra sens au point suivant, avec la synthèse opérée par M. De Coster.

⁵³ Nous prenons ici la liberté de reprendre la terminologie de *paradigme* et de *sous-paradigme* (moins présente chez M. De Coster en ce qui concerne l'(inter)actionnisme), par souci de cohérence avec le point précédent, mais aussi par souci de confort de lecture.

⁵⁴ Cf. *Supra*, p. 15, note de bas de page n° 44.

Le *paradigme des modèles d'approches stratégiques* accorde une importance toute particulière aux concepts de *pouvoir* et de *stratégie*. Le *sous-paradigme de l'analyse stratégique*, représenté par M. Crozier et E. Friedberg, conçoit l'action sociale comme étant toujours l'expression de la liberté de l'individu – aussi infime cette liberté soit-elle. Dans cette optique, l'individu doit chercher et exploiter ce que les deux sociologues nomment *les zones d'incertitudes*, c'est-à-dire « les vides ou les blancs du système social » (*ibid.* p. 79). Certes, les structures sociales ne sont donc pas niées, et occupent d'ailleurs une place relativement importante, mais elles ne sont pas envisagées pour elles-mêmes (contrairement aux paradigmes déterministes). La double analogie du *jeu*, utilisée par le sous-paradigme, est très éclairante pour saisir son champ d'investigation. Il y a d'une part, le système social, pouvant être perçu comme un *jeu*, dans la mesure où il présente des règles (qui peuvent être modifiées) ; et, d'autre part, il y a le *jeu* de l'acteur social, qui, au sein du jeu que représente le système social, exerce sa liberté.

Le *sous-paradigme du modèle stratégique des adaptations* est incarné principalement par le sociologue américano-canadien E. Goffman. Nous ne retiendrons pas de celui-ci ses études sur les milieux clos – non pertinentes pour l'étude du corpus qui est le nôtre ; nous nous contenterons d'évoquer son postulat de *création d'espace de liberté*. Cette création d'espaces de liberté est considérée comme un phénomène de compensation de l'individu, face aux diverses contraintes sociales. Nous pouvons également citer les noms de M. Maffesoli et de H. Fischer, qui ont été fortement influencés par E. Goffman. Le premier a développé une *sociologie du local*, basée sur les « ruses du quotidien » (*ibid.* p. 81) ; tandis que le second, intéressé par le milieu du travail, s'est penché sur les *autogestions clandestines*.

La *sociologie de l'action selon A. Touraine* ne conçoit plus l'action en tant qu'elle fait face au système, à la règle, mais, au contraire, en tant qu'elle crée la règle (et la fait prendre chair), ou qu'elle s'y oppose ; autrement dit, l'action peut être performative de la règle ou non. Touraine va s'intéresser de près aux transformations des modèles culturels. Ces transformations, selon lui, procèdent d'un conflit entre la « classe⁵⁵ dirigeante » et la « classe dominée » – conflit remporté à la faveur de la classe dominée. Illustrons ce

⁵⁵ Selon le contexte, le terme *classe* se verra substitué, au sein de ce travail, par celui d'*ensemble social* (plus neutre).

propos, peut-être quelque peu abstrait, par un exemple tiré d'une révolution sociétale bien connue, qui fera d'ailleurs l'objet de multiples réflexions dans *P.E.* : Mai 68. En caricaturant fortement, nous pourrions dire que, lors de ces événements, la classe ouvrière et l'ensemble social des étudiants – deux acteurs majeurs de cette révolte et tous deux « dominés » –, se sont alliés pour s'opposer à divers impératifs de nature politico-sociale, établis et maintenus jusqu'alors par les politiques. En effet, cette révolte se soldera par une redéfinition de certaines normes et – sans doute pourrions-nous dire – par l'instauration d'un nouveau modèle sociétal, plus égalitariste.

En dernier lieu, énonçons brièvement le paradigme de *l'individualisme méthodologique*, représenté par R. Boudon. Ce sociologue français a une vision nettement plus atomisée des individus : chaque individu agit pour lui-même, en faisant ses propres réflexions et calculs. Le fait social devient alors une addition d'influences individuelles. En effet, nous ne mobiliserons pas ce paradigme dans notre étude ; soulignons simplement que celui-ci présente une vision très individualisée de la société ; ce qui n'est pas sans rappeler l'univers houellebecquien⁵⁶.

1.2.3. Le point de vue transversal de M. De Coster

Aux points précédents, nous avons inventorié les grands paradigmes et sous-paradigmes du déterminisme et de l'(inter)actionnisme sociologique (moyennant une mise en avant des aspects les plus intéressants pour notre travail).

En faisant fi d'une quelconque affinité pour un paradigme – affinité sous-jacente à la représentation de la société induite par le dit paradigme –, tout sociologue reconnaîtra l'intérêt de recourir à l'un ou l'autre paradigme, en fonction de l'objet d'étude considéré. Par exemple, il semble approprié de recourir au *paradigme structuraliste*, si l'on souhaite rendre compte de la manière dont la société fonctionne dans son ensemble ; à l'inverse, si l'on s'intéresse à un objet d'étude plus spécifique, soit la liberté du travailleur sur son lieu de travail, on pourrait privilégier, par exemple, le sous-paradigme du *modèle stratégique des adaptations*. Un paradigme n'a donc pas le monopole de l'explication sociologique, bien au contraire. Il s'agit simplement de regards différents posés sur la réalité sociale. Ne cherchant pas à nous inscrire dans l'une ou l'autre tradition, nous

⁵⁶ Cf. l'étude de V. Maessen (MAESSEN, Valentin, *op. cit.*).

sommes donc libres d'exploiter les différents appareils conceptuels, propres aux différents paradigmes, pour rapporter l'univers houellebecquien⁵⁷. Cela étant, une question s'impose d'elle-même : qu'advient-il de l'orientation déterministe de notre problématique ?

Revenons un instant sur la distinction entre les champs déterministe et (inter)actionniste exposée précédemment. Nous avons vu que le premier octroie davantage d'importance aux structures sociales, se positionnant du point de vue de la société ; tandis que le second se place au niveau de l'individu, et s'intéresse à sa marge de liberté au sein de la société. Mais, cela signifie-t-il pour autant que les paradigmes déterministes nient l'existence de toute liberté de l'individu⁵⁸ ? Cela équivaut-il à dire que l'(inter)actionnisme dément l'existence de structures sociales ? Absolument pas. Le déterminisme et l'(inter)actionnisme sont en quelque sorte les deux faces d'une seule et même pièce : l'une étant l'homme, l'autre étant la société. Comme le résume M. De Coster, « la société fait l'homme et l'homme fait la société » (*S.L.* p. 204)

De cette conciliation entre déterminisme et (inter)actionnisme résulte un *déterminisme tempéré*. De fait, nous pouvons toujours considérer qu'il y a une structure de départ, ainsi que des mécanismes sociaux ; il y a simplement des fluctuations quant à l'importance accordée à l'action et aux interactions au sein de ce cadre déterministe. Plus concrètement, lorsque nous étudierons le déterminisme du romanesque houellebecquien, nous identifierons les moments et les contextes où la structure sociale se fera plus pesante, ainsi que ceux où l'individu semblera s'en libérer. Tout en nous permettant de mobiliser davantage d'outils et, par conséquent, d'épuiser un maximum notre matériau littéraire, cette conception plus souple du déterminisme nous permet de rester fidèle à notre postulat de départ.

1. 3. L'action sociale sous toutes ses coutures

Comme annoncé dans la *Présentation des ouvrages référents*⁵⁹, nous devons tenir compte des niveaux micro-, méso-, et macrosociologiques pour examiner les actions

⁵⁷ Rappelons-le, cet univers romanesque, nous le considérons en tant que microcosme ; celui-ci par sa complexité et les diverses perspectives qui y sont envisagées, ne peut être appréhendé, dans toute sa complexité, par un seul paradigme.

⁵⁸ Mis à part, peut-être, le déterminisme radical de A. Comte.

⁵⁹ Cf. *Supra*, p.13.

sociales de nos protagonistes. Le premier niveau, aussi appelé *niveau interpersonnel*, se situe à l'échelle de l'individu ; on y étudie l'action ou l'interaction de celui-ci par rapport à un autre individu ; c'est donc la plus petite unité observable. Le niveau mésosociologique (ou *niveau des groupes sociaux*) se concentre sur les groupes et les organisations sociales⁶⁰, tels que la famille, l'école, l'église, etc. ; il s'agit d'une unité intermédiaire, entre l'individu et la société. Naturellement, le dernier niveau – le niveau sociétal – envisage l'action sociale au niveau de la société. C'est la plus grande unité observable ; on s'intéresse aux champs, aux classes sociales.

Quel que soit le niveau où ils se situent, les rapports sociaux sont déterminés par trois grandes dimensions : *la communication*⁶¹, *le pouvoir*⁶² et *le rôle*⁶³. À ces trois dimensions constitutives de l'action sociale s'ajoute une dernière dimension, secondaire – celle de *l'environnement physique*. Afin de délester quelque peu la présente partie sur les *Apports théoriques de la sociologie*, nous ne nous attarderons pas ici sur ces différentes dimensions ; nous développerons celles-ci au moment propice, en tenant compte des exigences de notre analyse. Ce faisant, le pouvoir sera envisagé essentiellement dans notre premier chapitre, au niveau macrosociologique (cf. P. III, chap. I, pt. 2, p. 34 à 63) ; la communication, quant à elle, sera traitée de manière relativement sommaire dans notre second chapitre (P. III, chap. II, pt. 2.2.2.2.a., p. 80 à 83) – elle-aussi au niveau macrosociologique ; le rôle sera évoqué, assez fortuitement, tout au long du chapitre deux (cf. P. III, chap. II, p. 70 à 107) et, de manière plus spécifique, dans notre point sur *Les « loisirs quotidiens »* (cf. P. III, chap. II, pt. 2.2.2.2.a. p. 83 et 84) ; enfin, l'environnement social⁶⁴, lui, ne sera pas considéré dans notre étude.

À côté des niveaux et des dimensions de l'action sociale qui, finalement, s'apparentent davantage à des critères permettant au sociologue de définir les modalités de son étude, il y a, naturellement, le domaine d'appartenance de l'action sociale qui va être considérée. M. De Coster en recense quatre principaux : *le travail*⁶⁵, *le loisir*⁶⁶, *l'art*⁶⁷

⁶⁰ Nous n'opérerons pas de différence entre les *groupes* et les *organisations* dans ce travail.

⁶¹ Pour une étude détaillée sur le domaine de la communication, voir *I.S.* p. 97 à 107, p. 131 à 137 et p. 163 à 177.

⁶² Pour une étude détaillée sur le domaine du pouvoir, voir *I.S.* p. 109 à 112, p. 139 à 147 et p. 179 à 176.

⁶³ Pour une étude détaillée sur le domaine du rôle, voir *I.S.* p. 113 à 127, p. 149 à 160 et p. 199 à 207.

⁶⁴ Pour une étude détaillée sur le domaine de l'environnement social, voir *I.S.* p. 211 à 241.

⁶⁵ Pour une étude détaillée sur le domaine sur le travail, voir *S.L.* p. 111 à 134.

⁶⁶ Pour une étude détaillée sur le domaine sur le loisir, voir *S.L.* p. 137 à 159.

⁶⁷ Pour une étude détaillée sur le domaine sur l'art, voir *S.L.* p. 163 à 185.

et *la mode*⁶⁸. À nouveau, pour rendre notre travail plus digeste, nous examinerons la teneur des domaines mobilisés dans notre analyse – soit le travail et le loisir – au moment opportun. Ainsi, le travail sera exploité dans nos deux chapitres (P. III, chap. I, pt. 2, p. 34 à 63 ; P. III, chap. II, pt. 2.2.2 p. 73-80), de façon différente certes, tandis que le loisir sera étudié en détails dans notre second chapitre (cf. P. III, chap. II, pt. 2.2., p. 70 – 108).

2. Méthodologie

Rappelons-le, l'étude de nos deux chapitres se déroulera selon les mêmes modalités. D'abord, nous proposerons un résumé commenté d'*E.D.L.* et de *P.* ; ce qui, d'une part, fera office de présentation des œuvres et, d'autre part, nous permettra d'introduire et d'analyser chronologiquement les extraits⁶⁹ où le narrateur intradiégétique aborde, de manière relativement explicite, la question du déterminisme – notion relativement souple que nous avons pu définir grâce à M. De Coster. Naturellement, seuls les extraits les plus saillants et les plus représentatifs seront repris ; il nous est malheureusement impossible de traiter l'ensemble des discours reflétant la vision du monde des narrateurs. Notons, en outre, que les commentaires qui seront proposés, s'ils ne seront pas exempts de toute subjectivité, s'appuieront eux aussi – du moins, autant que faire se peut – sur les ouvrages sociologiques de M. De Coster.

Ensuite, arrivera l'étude socio-littéraire en tant que telle, qui envisagera chaque roman par le prisme d'un parti pris sociologique particulier. Toutefois, avant d'évoquer les clés de voute de nos deux chapitres, considérons, un instant, la difficulté inhérente que fût l'élection d'un parti pris, au vu de notre objet d'étude et de nos ouvrages référents. En effet, nous pouvions choisir comme angle d'approche l'une des diverses traditions sociologiques présentées – qu'elles soient déterministes ou (inter)actionnistes. À côté de cela, il nous fallait réfléchir aux différents niveaux de l'action sociale que nous souhaitions traiter ; nous pouvions très bien nous restreindre à un niveau bien spécifique, comme nous pouvions également étudier les différentes variations d'un objet social précis, selon le niveau considéré. Par ailleurs, nous avons la possibilité de nous focaliser

⁶⁸ Pour une étude détaillée sur le domaine de la mode, voir *S.L.* p. 187 à 197.

⁶⁹ Seuls les extraits les plus saillants et les plus représentatifs ont été repris ; il nous est malheureusement impossible de traiter l'ensemble des discours qui reflètent la vision du monde du narrateur.

sur différentes dimensions de l'action sociale : la communication, le pouvoir et le rôle. En outre, il nous fallait aussi nous interroger sur le(s) domaine(s) d'appartenance – soit le travail, le loisir, l'art et la mode – des actions sociales que nous souhaitions traiter. Naturellement, ces diverses possibilités de choix, en s'associant les unes aux autres, conduisaient à une infinité d'études potentielles. Ces potentialités, aussi engageantes fussent-elles, n'en demeuraient pas moins très contraignantes au moment d'ériger les frontières méthodologiques de notre objet d'étude – et ce, d'autant plus que la richesse sociologique des romans de M. Houellebecq excluait toute éviction spontanée du champ d'étude. C'est pourquoi, il nous a fallu une longue et intense période de réflexion et quelques tentatives hasardeuses avant d'avoir pu cibler, avec précision, la trajectoire que nous souhaitions donner à notre analyse. Cela étant dit, venons-en aux partis pris qui vont être adoptés dans nos deux chapitres ; la cohérence de ceux-ci relève, en réalité, de l'unicité de la thématique abordée : la sexualité. Le premier, qui s'inscrit vraisemblablement dans une veine plus structuraliste, étudiera la sexualité en tant qu'elle représente la dimension du pouvoir, et ce, essentiellement au niveau macrosociologique. Le second, quant à lui, fermement enraciné au sein du fonctionnalisme mertonien, se centrera sur le domaine du loisir (avec une attention toute particulière pour la fête) ; les trois niveaux de l'action sociale se verront engagés.

TROISIEME PARTIE

ANALYSE DE L'EXTENSION DU DOMAINE DE LA LUTTE
ET DE PLATEFORME

CHAPITRE I : LE DETERMINISME DANS *E.D.L.* ET LA QUESTION DU POUVOIR AU NIVEAU MACROSOCIOLOGIQUE.

1. Le discours sur le fonctionnement du monde – commentaire

La grande spécificité de ce premier roman de M. Houellebecq – et sans doute sommes-nous obligés de commencer notre analyse par cette remarque liminaire – est qu’il s’adresse directement au lecteur (cf. entre autres, le recours au « vous » dans l’extrait [1]) et qu’il se présente sous la forme d’une autobiographie⁷⁰. Sous le couvert de M. Houellebecq, notre narrateur autodiégétique va régulièrement interpeller son lecteur et l’inclure sournoisement dans ses considérations. Ce faisant, le lecteur se retrouve presque piégé, forcé d’adhérer aux mêmes postulats que le narrateur. Ce procédé, qui n’est d’ailleurs pas sans rappeler, à certains égards, celui des romanciers de la « voix »⁷¹ des années quarante et cinquante, sera abandonné dans *P.* Toutefois, cela n’empêchera pas pour autant notre auteur de continuer à s’amuser avec son lecteur, mais de manière moins explicite cette fois, en cherchant à le perdre, à le conduire sur de fausses pistes, en avançant des propos parfois contradictoires avec la narration, etc. Toute la complexité du romanesque houellebecquien réside ici : il est très difficile de distinguer le point de vue de notre auteur – qui, en tant qu’essayiste, « expose ses idées, ses réflexions ainsi que ses opinions personnelles sur un ou plusieurs sujets donnés⁷² » – des fausses indications qu’il se plaît à multiplier, et ce, à différents niveaux – nous éconduisant ainsi de sa pensée. Cela étant dit, venons-en à notre commentaire de *E.D.L.*

Le début du récit, tout comme l’ensemble du roman d’ailleurs, est assez confus : notre narrateur autodiégétique se trouve à une soirée, chez un collègue de travail ; il finit par s’endormir sur place, en état d’ébriété. Le lendemain, il ne parvient pas à se souvenir de l’endroit où il a stationné sa voiture ; il décide alors de déclarer le *vol de celle-ci*. La

⁷⁰ « Les pages qui vont suivre constituent un roman ; j’entends, une succession d’anecdotes dont je suis le héros. Ce choix autobiographique n’en est pas réellement un : de toute façon je n’ai pas d’autres issues. Si je n’écris pas ce que j’ai vu je souffrirai autant – et peut-être un peu plus. Un peu seulement, j’y insiste. » (*E.D.L.* p. 14).

⁷¹ DENIS, Benoît, « La littérature française après 1945 », syllabus fourni dans le cours d’Histoire approfondie de la littérature française [LROM1013B], Université de Liège (ULG), Liège, 2018 - 2019, p. 60.

⁷² DECITRE.FR, « Essai », consulté en février 2023.

première citation que nous avons choisi d'aborder survient peu après, en début de chapitre.

[1]⁷³ La difficulté, c'est qu'il ne suffit pas exactement de vivre selon la règle. En effet vous parvenez [...] à vivre selon la règle. Vos factures, payées à bonne date. Vous ne vous déplacez jamais sans carte d'identité [...]. Pourtant, vous n'avez pas d'amis.

La règle est complexe, multiforme. En dehors des heures de travail, il y a les achats qu'il faut bien effectuer, les distributeurs automatiques où il faut bien retirer de l'argent [...]. Surtout, il y a les différents règlements que vous devez faire parvenir aux organisations qui gèrent les différents aspects de votre vie. [...]

Cependant, il reste du temps libre. Que faire ? Comment l'employer ? [...] rien en vérité ne peut empêcher le retour de plus en plus fréquent de ces moments où votre absolue solitude, la sensation de l'universelle vacuité, le pressentiment, que votre existence se rapproche d'un désastre douloureux et définitif se conjuguent pour vous plonger dans un état de réelle souffrance. (*E.D.L.* p. 12-13)

Le début de l'extrait fait effectivement écho au déterminisme, étant donné la place qui est octroyée à « la règle », soit ce que nous avons eu l'habitude d'appeler *contrainte(s)*. Néanmoins, le recours à la négation (« *ne suffit pas* exactement »), dès la première phrase, laisse entendre que nous ne nous situons pas dans un déterminisme radical, voire même, peut-être, au sein du paradigme général de l'(inter)actionnisme, puisque celui-ci – rappelons-le – ne nie pas l'existence des contraintes (ou de « règles » – notons au passage la neutralité du terme), même s'il va davantage s'intéresser à la marge de liberté qui est accordée à l'individu. « Pourtant, vous n'avez pas d'amis », cette dernière phrase du premier paragraphe est assez révélatrice de la confusion paradigmatique dans laquelle nous avons été plongé : la règle n'est ni bonne, ni mauvaise, mais l'obéissance à celle-ci garantirait, pour notre narrateur, l'accès à une certaine félicité ; l'absence d'amis – amis qui seraient vraisemblablement une forme de rétribution attendue –, témoigne de la désillusion du narrateur face aux règles, en qui il avait confiance. Le deuxième paragraphe, en se focalisant sur « la règle », est plus facile à appréhender. Les différentes actions contraignantes – oui, en effet, la dimension coercitive transparaît plus fortement à présent – comme « les achats qu'il faut bien effectuer » et « les distributeurs automatiques où il faut bien retirer de l'argent », répondent à des besoins spécifiques, par exemple, se nourrir, s'habiller, etc. ; ce qui nous renvoie vers le paradigme fonctionnaliste et les trois postulats formulés par B. Malinowski. Notons, toutefois, que la dernière phrase de ce second paragraphe, en évoquant « les organisations qui gèrent les différents aspects

⁷³ La numérotation des extraits est de notre fait ; celle-ci nous permettra d'établir certains renvois, lorsque nous réaliserons une synthèse des discours déterministes.

de votre vie », peut aussi faire écho au paradigme structuraliste. Quoi qu'il en soit, notre narrateur, désabusé, s'inscrit bel et bien, ici, dans une vision déterministe de l'existence. Le dernier paragraphe, qui s'interroge quant à lui sur le « temps libre », est très intéressant et relativement subversif, puisque la liberté laissée à l'individu est perçue comme une source de souffrance et non plus de contentement. En effet, les différentes contraintes qui pèsent sur l'individu meublent en quelque sorte son existence, à tel point qu'il ne sait plus comment mobiliser la marge de liberté qui lui reste. L'individu est donc devenu totalement dépendant des contraintes, il s'en complait, se cache derrière leur présence rassurante. Par conséquent, la règle, ou plutôt la perception aigüe de celle-ci, a une fonction bien spécifique pour notre narrateur : elle lui évite d'affronter la vie (rappelons-nous ici de l'étude de N. Sarthou-Lajus et de J. Arènes). Néanmoins, une question demeure en suspens. Est-ce que l'incapacité de l'individu à jouir de son temps libre, est-ce que son angoisse existentielle, sont-elles intrinsèques à l'homme ? Ou bien sont-elles issues des contraintes elles-mêmes, qui ont aliéné l'homme, le privant de sa capacité à envisager la vie en autonomie ? Le lecteur sera libre d'adhérer à l'une ou l'une ou l'autre hypothèse. Étant arrivés au bout d'une analyse qui s'est avérée quelque peu fragmentaire, il semble opportun de conclure de manière plus transversale. En soulignant les limites du déterminisme, et en considérant avec angoisse la liberté qui lui est octroyée en tant qu'individu, notre narrateur semble adopter, contre toutes attentes, une vision plutôt (inter)actionniste⁷⁴.

**

Le narrateur s'avère être un cadre moyen, analyste programmeur au sein d'une société de services informatiques. La société en question vient de vendre un progiciel (le *Sycomore*) au ministère de l'Agriculture ; notre protagoniste est choisi pour assurer la formation qui y est associée. Il a rendez-vous le lendemain au ministère pour présenter ce nouveau programme (qui doit servir à payer les aides gouvernementales aux agriculteurs) à une certaine C. Lechadoy. Dans l'attente de cette rencontre – qui n'aura d'ailleurs pas lieu – notre protagoniste médite sur les rapports avec la clientèle :

[2] [...] il y a là différents êtres humains, organisés dans une structure donnée, à la fréquentation desquels il va falloir s'habituer ; pénible perspective. Bien entendu, l'expérience m'a rapidement appris que je ne suis amené qu'à rencontrer des gens sinon exactement identiques, du moins tout à

⁷⁴ Pour plus de lisibilité, chaque fin d'analyse d'extrait se verra ponctuée de deux astérisques (celles-ci marquant le retour au résumé).

fait similaires dans leurs coutumes, leurs opinions, leurs goûts, leur manière générale d'aborder la vie. [...] Il n'empêche, j'ai également eu l'occasion de me rendre compte que les êtres humains ont souvent à cœur de se singulariser par de subtiles et déplaisantes variations, défauts, [...] (E.D.L. p. 21)

La première phrase de ce second extrait nous annonce d'emblée une vision déterministe, et plus particulièrement structuraliste de la société (cf. « organisés dans une structure donnée »). Le narrateur postule, ensuite, pour une similarité – certes relative – des individus qui se fonde sur « leurs coutumes, leurs opinions, leurs goûts, leur manière générale d'aborder la vie ». Le fait qu'une place centrale soit accordée à la construction identitaire, et ce, à partir d'« une structure donnée », nous fait davantage penser au structuralisme-constructiviste bourdieusien qu'au structuro-fonctionnaliste parsonien. Le passage suivant : « les êtres humains ont souvent à cœur de se singulariser par de subtiles et déplaisantes variations, défauts » atteste indubitablement de la prise en considération d'une certaine individualité de l'homme, qui n'est donc pas tout à fait identique à ses semblables. Malheureusement, la nature de ces « variations » n'est pas explicitée ; s'agit-il de distinctions physiques, comportementales, idéologiques ? Le narrateur se référerait-il à la vision singulière, subjective de l'individu sur le monde ? Le cas échéant, l'extrait illustrerait parfaitement la théorie bourdieusienne, soit la tension interne de l'individu, partagé entre l'habitus et le champ. Toujours est-il que ces « *déplaisantes variations, défauts* » sont largement dépréciées par notre narrateur. Ce dernier, obligé d'aller à la rencontre d'autrui dans le cadre de son travail, va chercher à minimiser un maximum le caractère imprévisible du futur échange, afin d'envisager celui-ci en toute sérénité, sans la moindre appréhension. Bien entendu, la singularité de chaque individu, pouvant se manifester de façon imprévisible, tel un écueil, au cours de l'interaction, ne peut être anticipée par notre narrateur – rendant, de ce fait, impossible son contrôle de l'échange. Dans l'absolu, notre narrateur plaiderait pour un déterminisme sociologique radical, dont les mérites sont implicitement vantés ici. Comme ce fut le cas dans l'extrait précédent, le déterminisme revêt à nouveau le caractère d'adjuvant pour notre protagoniste.

**

Notre protagoniste rencontre C. Lechardoy le lendemain, non sans avoir droit aux remontrances de son patron entre temps. L'employée du ministère de l'Agriculture s'avère être fortement hostile au prologiciel ; cependant, cette dernière n'a pas son mot à

dire. Le jour suivant, notre protagoniste assiste passivement à une réunion d'informations sur le nouveau système informatique ; il sera désigné, avec R. Tisserand, pour aller donner des formations sur le *Sycomore* dans plusieurs villes. Un pot de départ est ensuite organisé pour la prise de retraite de J.-Y. Fréhaut, un collègue informaticien ; c'est dans ce contexte que notre narrateur réfléchit sur la vision de la liberté du vieil homme.

[3] [...] la liberté n'était rien d'autre que la possibilité d'établir des interconnexions variées entre individus, projets, organismes, services. Le maximum de liberté coïncidait selon lui au maximum de choix possibles. En une métaphore empruntée à la mécanique des solides, il appelait ces choix des degrés de liberté. (*E.D.L.* p. 40)

[3'] Si les relations humaines deviennent impossibles, c'est bien entendu en raison de cette multiplication des degrés de liberté dont J.-Y. Fréhaut se faisait le prophète enthousiaste. Lui-même n'avait connu, j'en ai la certitude, aucune *liaison* ; son état de liberté était extrême. (*E.D.L.* p.43)

Commençons par commenter la première partie de l'extrait – qui correspond à la vision de la liberté selon J.-Y. Fréhaut (un collègue du protagoniste qui prendra sa retraite). En l'occurrence, nous devons nous montrer particulièrement attentifs aux formulations utilisées. En effet, la conception de la liberté du personnage ne se traduit pas par *l'établissement* d'interconnexions variées, ou *l'exercice* d'un maximum de choix⁷⁵, mais bien par « la *possibilité* d'établir des interconnexions variées [...] » et « le maximum de choix *possibles*. ». Nous nous trouvons donc, ici, en amont de l'interconnexion et du choix, non pas en aval ; cela change tout. Éclairons notre propos en nous référant au sociologue F. Tönnies⁷⁶. Celui-ci distingue deux types de liberté, une *liberté réelle* et une *liberté idéale*. La *liberté réelle* renvoie aux possibilités d'actions qui peuvent être déployées dans le monde réel ; tandis que la *liberté idéale* se réfère à la somme des possibilités d'actions envisagées par le moi, en amont du choix qui sera opéré. Concrètement, l'individu n'a véritablement accès qu'aux potentialités de sa liberté idéale, puisque l'exercice de sa liberté réelle ne peut s'effectuer qu'au sein d'une seule et unique (inter)action. Autrement dit, l'individu est libre lorsqu'il considère l'ensemble de ses possibilités de choix, mais dès qu'il objective cette liberté dans l'(inter)action, il la perd. Il s'agit effectivement d'une conception aporétique de la liberté. Il serait assez hasardeux de prétendre que J.-Y. Fréhaut serait au fait de la vision dualiste de la liberté

⁷⁵ Le cas échéant, cela aurait fait écho à la vision (inter)actionniste de la liberté telle qu'elle a été étudiée dans le cadre de la théorie des rôles, notamment par G. Simmel et E. Goffman. (*S.L.* p. 102 – 106).

⁷⁶ TÖNNIES, Ferdinand, *Communauté et société. Catégories fondamentales de la sociologie pure*, trad. de l'allemand par J. Leif, Paris, Retz, « Les classiques de sciences humaines », [1887] 1977, p. 285. (> *S.L.* p. 39-42)

proposée par le sociologue allemand ; toutefois, force est de constater que sa vision de la liberté coïncide incontestablement avec la liberté idéelle de F. Tönnies. L'analogie proposée se verra d'ailleurs confirmée à la fin du deuxième extrait : « Lui-même n'avait connu, j'en ai la certitude, aucune liaison ; son état de liberté était extrême. ». De fait, si la liberté de J.-Y. Fréhaut est « extrême », c'est parce qu'il n'a « aucune liaison » ; le personnage, n'ayant jamais établi une quelconque interconnexion, demeure au faite de sa liberté idéelle. Notre narrateur, quant à lui, ne réfute pas le raisonnement de son collègue, mais, contrairement à celui-ci, va déplorer les conséquences délétères de cette liberté sur le plan des rapports humains.

**

Notre narrateur part en train pour Rouen ; durant le trajet, Tisserand et lui font le point sur leur tandem : Raphaël jouera le rôle du cadre commercial hyper-dynamique, tandis que lui représentera « l'homme système » (*E.D.L.* p. 53). La formation se déroule sans embûche, le premier présente le logiciel devant l'assemblée, le second s'occupe des travaux pratiques. À l'arrivée du week-end, notre narrateur décide, sans raison véritable, de rester à Rouen plutôt que de rester chez lui. Le dimanche soir, il est hospitalisé pour une péricardite ; durant son séjour à l'hôpital, personne ne vient lui rendre visite, mise à part R. Tisserand. La semaine suivante, nos deux acolytes partent donner une seconde formation, cette fois à La Roche-sur-Yon. Le dimanche soir, le jour du réveillon de Noël, notre narrateur propose à son collègue – qui jusque-là a échoué lamentablement dans toutes ses entreprises avec les femmes – de sortir dans une boîte branchée, l'*Escale*. Au cours de la soirée, Raphaël voit la jeune femme sur laquelle il a jeté son dévolu partir avec un autre homme ; nos deux compères décident alors de suivre le couple nouvellement formé. Notre narrateur convainc son collègue de les tuer, toutefois ce dernier se ravise au dernier moment, préférant se masturber devant leurs ébats. Tisserand se tue en voiture durant la nuit. Peu après, notre protagoniste ne tarde pas à sombrer dans une profonde dépression. Dans la maison de repos de Rueil-Malmaison, il fait part du motif de son mal-être à une psychologue :

[4] Certains êtres éprouvent très tôt une effrayante impossibilité à vivre par eux-mêmes ; au fond ils ne supportent pas de voir leur propre vie en face, et de la voir en entier. Leur existence est j'en conviens une exception aux lois de la nature, non seulement parce que cette fracture d'inadaptation fondamentale se produit en dehors de toute finalité génétique mais aussi en raison de l'excessive lucidité qu'elle présuppose, lucidité évidemment transcendante aux schémas perceptifs de l'existence ordinaire. (*E.D.L.* p. 146)

Remarquons d'emblée, dans ce quatrième extrait, que la vision du monde de notre narrateur, de même que l'angoisse existentielle qui l'accompagne, serait apparemment partagée par d'autres individus – certes minoritaires face au commun des mortels. En outre, le premier syntagme semble faire écho aux constats que nous avons tirés du premier extrait ; notre narrateur se voit ici dans l'« effrayante impossibilité » de vivre par lui-même – ce qui concorde effectivement avec le rôle de « béquille de fortune » que nous avons attribué aux considérations déterministes. Notons, toutefois, au regard de la dernière phrase, que la souffrance de notre protagoniste se voit également compensée par une glorification mégalomane du motif sous-jacent de son état d'anxiété : « [la] lucidité évidemment transcendante aux schémas perceptifs de l'existence ordinaire ». Notre narrateur, ou notre écrivain – si nous prêtons foi à la prétention autobiographique de ce roman (cf. *E.D.L.* p. 14) –, se présente, à bien des égards, comme un poète romantique⁷⁷ perdu au XX^e siècle.

**

À sa sortie, notre protagoniste réalise un périple à vélo jusque Saint-Cirgues-en-Montagne, puis prend la direction de la forêt domaniale de Mazas. Aux sources de l'Ardèche – endroit dont il s'avère être originaire –, lors d'un ultime moment d'introspection, il prend conscience que la fusion entre le monde et lui n'aura jamais lieu.

2. Sexe et argent, deux systèmes de hiérarchisation concomitants ?

2.1. Introduction à l'analyse

Dans cette seconde partie de chapitre, nous avons choisi d'aborder, au sein de *E.D.L.*, le pouvoir – une des trois grandes dimensions de l'action sociale, avec la communication et le rôle. Notre analyse se situera plus spécifiquement au niveau macrosociologique, soit ce que les sociologues ont l'habitude de nommer classes⁷⁸. En effet, la dimension du pouvoir au niveau macrosociologique est prépondérante dans ce premier roman de M. Houellebecq ; elle semble même en constituer la thèse principale :

⁷⁷ Nous pensons plus spécifiquement aux figures du *prêtre*, du *prophète* et du *maudit* qui sont souvent associées au poète romantique (DENIS, Benoît, « Les images du poète romantique », notes prises dans le cours d'Histoire de la littérature française du XIX^e au XX^e siècle [LROM1018-1], Université de Liège (ULG), Liège, 2015 – 2016).

⁷⁸ Toutefois, signalons ici que, dans le discours du protagoniste du roman, ces étiquettes se verront supplantées ; nous utiliserons, alors, le terme d'*ensemble social*.

Le moment me semble donc venu d'exposer le théorème central de mon apocritique. J'utiliserai pour cela le levier d'une formulation condensée, mais suffisante, que voici : « La sexualité est un système de hiérarchisation sociale. » (C.T. p. 93)

L'originalité de l'idéologie présentée par le narrateur relève naturellement de l'importance accordée à la sexualité, qui occupe une place centrale dans la société, puisqu'elle est érigée au rang de « système de hiérarchisation sociale ». La sexualité est donc structurante des rapports sociaux ; ce faisant, les individus bénéficieraient d'une certaine considération sociale en fonction de leur sexualité. Par *sexualité*, il faut donc entendre :

[L'] ensemble des tendances et des activités qui, à travers le rapprochement des corps, l'union des sexes (généralement accompagnés d'un échange psycho-affectif), recherchent le plaisir charnel, l'accomplissement global de la personnalité. (TLFI)

Le système proposé diffère en tout point du système patriarcal traditionnel, qui, lui, opère une forme de hiérarchisation en fonction du genre. En effet, l'appartenance au sexe mâle ou femelle, n'intervient aucunement dans le système de hiérarchisation du narrateur ; nous devons d'insister sur ce point. Notons également que la présence de l'indéfini *un*, devant *système de hiérarchisation*, n'atténue en rien la primauté dudit système – comme nous allons le voir, celui-ci ne coexisterait qu'avec un seul autre système : le système capitaliste.

Notre analyse se déroulera en deux temps. D'abord, à l'instar du lecteur lambda, nous tirerons quelques observations – très approximatives – sur la base d'un premier extrait ; l'objectif sera de saisir la teneur générale du système de hiérarchisation sexuelle. Ensuite, nous prendrons connaissance des grandes théories macrosociologiques qui ont précédé celle de notre protagoniste, afin de nous outiller au mieux avant de nous lancer dans une étude approfondie ; nous chercherons, alors, à déployer la totalité de l'armature du système proposé, tout en prenant quelques libertés d'interprétation.

2.2. La thèse du protagoniste

Le système de hiérarchisation sexuelle se manifeste tout au long de la diégèse, que ce soit implicitement, au travers des faits narrés, ou bien explicitement, au sein du récit de pensée de notre narrateur autodiégétique. Comme point de départ à notre analyse, il nous a semblé judicieux de partir d'un passage qui traitait distinctement dudit système ;

c'est pourquoi nous avons sélectionné un extrait, qui, certes, survient relativement tard dans la diégèse, mais qui rend compte, nûment, de la théorisation de notre protagoniste.

Décidément, me disais-je, dans nos sociétés, le sexe représente bel et bien un second système de différenciation tout à fait indépendant de l'argent ; et il se comporte comme un système de différenciation au moins aussi impitoyable. Les effets de ces deux systèmes sont d'ailleurs strictement équivalents. Tout comme le libéralisme économique sans frein, et pour des raisons analogues, le libéralisme sexuel produit des systèmes de *paupérisation absolue*. Certains font l'amour tous les jours ; d'autres cinq ou six fois dans leur vie, ou jamais. Certains font l'amour à des dizaines de femmes ; d'autres avec aucune. C'est ce qu'on appelle la « loi du marché. (E.D.L., p. 100)

Diverses caractéristiques sont prêtées au système sexuel. D'abord, celui-ci est présenté comme « indépendant » du système de « l'argent », soit du système capitaliste ; on lui confère donc un degré certain d'autonomie. Par contre, les effets délétères que ce système de différenciation provoque sur l'individu s'inscrivent dans le même registre que ceux du système capitaliste (cf. « strictement équivalents ») ; l'intensité de ces effets, quant à elle, pourrait être plus importante encore au sein du système sexuel (cf. « au moins aussi impitoyables »). Une conséquence commune que peut amener ces deux systèmes – du moins, dans leur manifestation la plus libérale⁷⁹ – serait un phénomène de « paupérisation absolue », à savoir « [l'] appauvrissement continu et progressif affectant principalement les classes pauvres » (*TLFI*). Naturellement, le qualificatif *pauvre* ne peut pas être considéré dans la même acception ; il est à entendre du point de vue financier pour le premier système, et du point de vue des rapports sexuels pour le second. Sans trop nous avancer, nous pouvons raisonnablement penser que le caractère « néfaste » du système sexuel se traduit, notamment, par ce phénomène de paupérisation ; à l'inverse, un nombre élevé de rapports et de partenaires sexuels semble privilégié. Terminons ce bref commentaire, en soulignant le fait que le système présenté repose sur « la loi du marché », c'est-à-dire sur « la concurrence entre les différents individus⁸⁰ ».

2.3. Trois pionniers en matière de hiérarchisation sociale

Les théories sur les classes sociales ont été conceptualisées par de nombreux sociologues ; trois d'entre elles ont retenu notre attention lors de notre lecture de M. De

⁷⁹ Nous prendrons la notion de *libéralisme* avec une certaine distance ici ; nous y reviendrons au moment opportun (cf. *Infra*, p. 60).

⁸⁰ PERRIN-MONLOUIS, Pierre, « Lois du marché », sur Edubourse [en ligne], consulté en mars 2023.
URL : <https://edubourse.com/lexique-loi-du-marche/>

Coster : il s'agit de celles de K. Marx⁸¹, de M. Weber⁸² et de P. Bourdieu⁸³. Sans entrer de manière détaillée dans le développement de ces théories, nous nous devons au minimum de les présenter succinctement. Effectivement, le système de hiérarchisation en fonction de la sexualité proposé, aussi original soit-il, n'est peut-être pas né totalement *sui generis*, mais pourrait bel et bien prendre pour étayage une idéologie macrosociologique bien spécifique.

Selon K. Marx (1818-1883), il y a toujours eu, en tout temps, des oppositions et des luttes de classes. Ce qui caractérise spécifiquement la société capitaliste est la cristallisation de deux grandes classes : la *classe exploiteuse* et la *classe exploitée*. Cette opposition se fonde sur les moyens respectifs des deux classes : l'une possède les capitaux et les moyens de production ; l'autre sa seule force de travail. L'aliénation de la classe ouvrière par la classe exploiteuse tient du « surtravail » qui est demandé à la première, c'est-à-dire un temps de travail non-rémunéré qui garantit des bénéfices à la seconde ; ce qui entraîne naturellement la paupérisation de l'une et l'enrichissement de l'autre. M. Weber (1864-1920), quant à lui, va développer le concept de *condition sociale*, qui « représente les chances caractéristiques d'un individu de jouir d'une certaine considération dans la société. » (*I.S.* p. 187). Les individus qui bénéficient d'une même condition sociale, appartiennent à un même *groupe de prestige*. Ce faisant, le sociologue allemand crée une distinction entre le *domaine de l'avoir* – qui relève de la situation de classe, soit de l'inégalité d'accès au bien – et le *domaine de l'être* – qui se réfère à la condition sociale et au groupe de prestige. P. Bourdieu (1930-2002), lui, va partir du postulat qu'il existe différentes structures sociales qui se superposent les unes aux autres ; celles-ci sont appelées des *champs* (comme le champ économique ou le champ artistique, par exemple).

⁸¹ Voir : (1) MARX, Karl, *Le capital. Critique de l'économie politique*, 3 t., trad. de l'allemand par J. Roy, Paris, Editions sociales, [1867] 1976, tome 1, p. 762, tome 2, p. 872 (dans *I.S.* p. 180 – 184).

(2) MARX, Karl, *Le 18 brumaire de Napoléon Bonaparte*, Paris, Editions sociales [1852], 1969, p.156 (dans *I.S.* p. 180 – 184).

(3) MARX, Karl, ENGELS, Friedrich, *Manifeste du parti communiste*, trad. de l'allemand par J. Molitor, Paris, Costes, [1848] 1947, p. 195 (dans *I.S.* p. 180 – 184).

⁸² Voir : (1) WEBER, Max, *Economie et société*, trad. de l'allemand par J. Freund et al., Paris, Plon, [1922] 1971, tome 1, p. 659 (dans *I.S.* p. 184 – 189).

(2) WEBER, Max, *Wirtschaft und Gesellschaft. Grundriss der verstehende Soziologie*, 4^e éd., tome 2, Tübingen, Mohr, [1922]1956, p. 1033 (dans *I.S.* p. 184 – 189).

⁸³ Voir : (1) BOURDIEU, Pierre, *La noblesse d'Etat. Grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Seuil, p. 481 (dans *I.S.* p. 193 – 196).

(2) BOURDIEU, Pierre, « Conditions de classes et position de classe », dans *Archives européennes de Sociologie*, tome 7, p. 201 – 223 (dans *I.S.* p. 193 – 196).

Chaque champ se compose de dominants et de dominés, et possède une logique qui lui est spécifique. En revanche, les ressources qui garantissent l'accès aux champs sont identiques : il s'agit du *capital économique* (l'argent), du *capital culturel* (les titres et les diplômes) et du *capital social* (les relations) ; ces différents capitaux cumulés forment le *capital symbolique* de l'individu.

Une première lecture de *E.D.L.* nous conduit assez intuitivement vers K. Marx. En effet, nous constatons quelques réminiscences marxistes, et ce, à commencer par l'usage d'une certaine terminologie. Le titre du roman, *Extension du domaine de la lutte*, est assez évocateur à cet égard. Plus spécifiquement, au sein de l'extrait précédent, nous retrouvons les notions de *paupérisation absolue* et de *loi du marché* – notions développées par le sociologue prusse dans *Le Capital* –, nous y reviendrons. En outre, le narrateur reconnaît l'existence d'un second système de hiérarchisation préexistant : celle du système capitaliste – qui renvoie vraisemblablement à celui décrit par K. Marx. Et surtout, il y a une représentation fort dualiste de la société qui est commune aux deux systèmes : *riches/pauvres* d'un côté (soit grosso modo *exploitant/exploité*), *épanouis/frustrés* sexuellement de l'autre. Sans empiéter davantage sur notre analyse, voyons plutôt pourquoi le recours aux théories de M. Weber et de P. Bourdieu, pour envisager l'hypothèse du narrateur, semble moins judicieux. Si nous esquissons une transposition wébérienne, nous pourrions aisément rattacher la beauté (qui constitue l'unique facteur d'attractivité sexuelle⁸⁴) au *domaine de l'avoir*, en tant qu'elle en constituerait une déclinaison spécifique, basée sur le patrimoine génétique de l'individu. Toutefois, cette détermination génétique, qui semble conditionner la sexualité dans *E.D.L.*, est par définition immuable ; ce qui, par conséquent, rend désuet la catégorie du *domaine de l'être*. En posant, à présent, un regard bourdieusien sur le système de hiérarchisation proposé, nous serions amenés à envisager la sexualité sous la forme de « capital sexuel » ou « capital génétique », qui se serait additionné aux capitaux *économique, culturel et social*, pour former le *capital symbolique*. Néanmoins, le « capital sexuel » et le *capital économique* auraient rapidement éclipsé les deux autres, par leur importance ; ils auraient été, à peu de choses près, les seuls garants de l'accès aux différents champs. Une filiation, même lointaine, avec les idéologies de M. Weber et de

⁸⁴ Pour notre narrateur ; nous y reviendrons plus en détails.

P. Bourdieu semble inexistante ; toute tentative de rapprochement s'accompagne en effet d'une dénaturalisation assez nette des théories des deux sociologues. En revanche, nous l'avons vu, il semblerait opportun de recourir à l'idéologie de K. Marx, comme clé de lecture, pour étudier le « théorème » de notre narrateur.

2.4. Analyse du système dans une perspective néomarxiste

L'objectif de notre analyse ne sera évidemment pas de nous livrer à un quelconque prosélytisme, qui consisterait à déterminer si notre auteur, au travers de son roman, se présenterait bel et bien comme un partisan de l'idéologie marxiste – loin s'en faut. Dans une approche plus descriptive, nous nous attèlerons à démontrer en quoi le système de hiérarchisation sexuelle de *E.D.L* entre en résonance avec le système capitaliste, tel qu'il est envisagé par K. Marx – et ce, dans ses considérations les plus sociologiques.

2.4.1. Préalables à une transposition

2.4.1.1. Un nouveau parti pris anthropologique

Pour construire notre analogie entre le système capitaliste et le système sexuel dépeint par notre protagoniste, nous devons commencer par souligner le changement de point focal entre les idéologies. Le point de départ des théories marxistes est bien entendu l'activité du *travail*. Il s'agit cependant du travail comme « catégorie transhistorique⁸⁵ », c'est-à-dire en tant qu'il transcende les systèmes de production qui viennent le gouverner au fil des époques. Par conséquent, le système capitaliste, qui prend racines dans la révolution industrielle, n'est qu'*un* système de production – décrit et décrié par K. Marx – qui ne doit donc pas être amalgamé avec l'activité même du travail. D'ailleurs, pour le philosophe prusse, qui sur ce point s'inscrit dans la lignée de l'hégélianisme, le travail est une activité humaine et salvatrice, et ce, pour trois raisons au moins : d'abord, et avant tout, il permet à l'homme de transformer, de s'approprier la nature et, ainsi, de répondre à ses besoins physiologiques ; ensuite, il permet à l'homme de se transformer lui-même, intérieurement, et de se développer ; et, en dernier lieu, il découle de l'imagination de l'homme – lui permettant, de ce fait, de réaliser un but qu'il s'était fixé⁸⁶.

⁸⁵ FARIAT, Juliette et MONFERRAND, Frédéric, *Dictionnaire de Marx*, Editions Ellipses, « coll. dirigée par J.-P. Zarader », Paris, 2020, p. 216.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 215.

Le point de départ de l'idéologie de notre protagoniste n'est plus l'activité du *travail*, mais bien l'activité *sexuelle*. Ce constat, qui certes s'impose à nous avec une évidence presque candide, n'en demeure pas moins primordial, puisque chaque corrélation que nous établirons avec la doctrine marxiste s'actualisera, indubitablement, sur ce nouveau soubassement idéologique ; ce qui – nous le verrons – dénaturera, dans une certaine mesure, les balises conceptuelles marxistes auxquelles nous nous référerons. Cela étant, la distinction que K. Marx opère entre *travail* et *système capitaliste*, soit entre la « catégorie transhistorique » et les différents systèmes prenant place en diachronie, s'accorde parfaitement ici ; en effet, il y a d'une part le sexe, ou plutôt le rapport sexuel, comme universel, et d'autre part le système sexuel, spécifique à l'époque (mais aussi à la société) représentée dans notre diégèse. Toutefois, si la dynamique est identique, il y a un changement manifeste de paradigme : le sexe n'est plus un « système de production », mais bien un système de *reproduction*. En outre, bien que le sexe réponde à son tour à un besoin d'ordre physiologique, le primat n'est plus accordé à « l'objet » (re)produit, mais bien plus au procès⁸⁷ – contrairement au travail. En dépit de cela, nous conviendrons aisément, qu'à l'image du travail pour K. Marx, le sexe se voit sacralisé par notre protagoniste, qui, lui aussi, lui confère une fonction vertuiste. Notons, néanmoins, que le sexe, aussi fondamental soit-il pour l'homme, n'est pas l'apanage de celui-ci, étant donné qu'il s'étend à l'ensemble du monde animal – à la différence du travail, qui, comme nous l'avons vu, est une activité typiquement humaine pour K. Marx.

2.4.1.2. Une lutte inédite entre de nouveaux ensembles sociaux

Comme évoqué précédemment, lors de notre présentation de la théorie marxiste au sein des théories macrosociologiques, le philosophe prusse a une conception très dualiste de la société ; il y a d'un côté la classe exploiteuse, qui possède les capitaux et les moyens de production, et de l'autre la classe exploitée, celle des démunis, qui assure les bénéfices de la première. Au sein du système sexuel, l'ordre social est toujours considéré au travers d'un rapport dichotomique, mais celui-ci engage de nouveaux ensembles sociaux : celui des individus bénéficiant d'un physique avantageux et celui des

⁸⁷ Les enfants sont d'ailleurs fortement dépréciés par les protagonistes houellebecquiens, à l'inverse de l'activité sexuelle en elle-même (nous reviendrons sur cet aspect dans notre second chapitre).

individus dépourvus d'attributs de séduction. La lutte opposant ces deux ensembles sociaux est bien entendu de nature socio-sexuelle et non plus socio-économique.

La grande spécificité du modèle de hiérarchisation sociale proposé relève manifestement du caractère transitoire de l'appartenance à l'ensemble dominant. Si les « dominés natifs » – soit les individus dont le physique est considéré comme disgracieux depuis la naissance – sont cloisonnés de manière définitive au sein de leur ensemble d'appartenance, l'ensemble dominant est voué, inéluctablement, à rejoindre celui des dominés. À la différence du système capitaliste, et de l'étanchéité des classes en présence, il y a donc, au sein du système sexuel, une certaine porosité des ensembles sociaux ; celle-ci procède, bien entendu, du puissant phénomène d'attraction que constitue la vieillesse, fortement dépréciée dans l'univers houellebecquien. D'ailleurs, la jeunesse, en tant qu'antagonisme de la vieillesse, se manifeste pour notre narrateur comme l'un des critères fondamentaux de beauté, et ce, à tel point que les groupes des « jeunes » et des « vieux » viennent souvent supplanter les ensembles sociaux en lutte :

Et on mène ensuite, évidemment, une vie de torchon ; en vieillissant on devient moins séduisant, et de ce fait amer. On jalouse les jeunes, et de ce fait on les hait. Cette haine, condamnée à rester invouable, s'envenime et devient de plus en plus ardente ; puis elle s'amortit et s'éteint, comme tout s'éteint. Il ne reste plus que l'amertume et le dégoût, la maladie et l'attente de la mort. (*E.D.L.* p. 114)

Paradoxalement, alors que les ensembles sociaux du système sexuel se présentent comme moins hétérogènes que ceux du système capitaliste, le lien unissant l'ensemble des individus séduisants et celui des individus au physique ingrat est beaucoup plus ténu, voire totalement absent. En effet, au sein du système capitaliste, il y a une relation d'interdépendance entre les deux classes sociales : la classe dominante, en dépit de ses capitaux, et surtout de ses moyens de production, doit faire appel à la force de travail des prolétaires pour pouvoir prospérer et s'enrichir ; à l'inverse, la classe dominée se voit obligée de travailler pour la première pour assurer sa subsistance. En conséquence, les classes sociales sont inextricablement liées par le travail, ou plutôt, par le processus de production. Or, au sein du système sexuel, c'est loin d'être le cas. De fait, l'ensemble dominant est totalement autosuffisant ; chaque individu accède au rapport sexuel – soit au processus de reproduction – par le biais d'un autre individu du même ensemble social. Sans doute devons-nous étayer notre explication en soulignant la spécificité du rapport sexuel. À la différence du processus de production, lors du rapport sexuel, l'individu est

à la fois détenteur des moyens de reproduction et à la fois lui-même engagé au sein du procès de reproduction. Bien entendu, malgré son double statut de possesseur et d'exécutant, l'intervention d'un autre individu s'avère nécessaire ; et si l'individu se voit autorisé à choisir un partenaire de son ensemble social, c'est justement en vertu de ce double statut. Il y a donc certes, au sein du système sexuel, un rapport d'interdépendance, mais non plus cette fois de classes, mais bien d'individus de même classe. Terminons nos considérations sur les rapports sociaux au sein du système sexuel sur cette remarque subsidiaire (celle-ci se verra éclairée au moment opportun) : l'ensemble social dominé possède lui aussi les moyens de reproduction ; toutefois, le processus de reproduction – nous le verrons avec Raphaël Tisserand – lui demeure pourtant inaccessible.

2.4.2. Nœuds de convergence entre les deux systèmes

Nous construirons notre analyse à partir des grandes balises théoriques marxistes. Il serait sans doute inutile, et ô combien ardu, de contextualiser minutieusement celles-ci au travers de l'itinéraire intellectuel de notre penseur prusse. C'est pourquoi, pour plus de commodité, nous les présenterons et les vulgariserons en nous servant d'œuvres de commentateurs ou de partisans marxistes, à savoir, celles de J. Israël⁸⁸, de J.-P. Durand⁸⁹, d'A. Artous⁹⁰, de J. Farjat et F. Monferrand⁹¹, D. Collin⁹², et de G. Lukács⁹³ ; la plupart de ces travaux, en outre, se concentrent davantage, voire exclusivement, sur la dimension sociologique de l'œuvre de K. Marx. Chaque balise théorique sera envisagée en deux temps : d'abord, elle sera exposée, de manière relativement brève, au sein de l'idéologie-mère ; ensuite, elle se verra transposée et étudiée au sein du système de hiérarchisation de notre protagoniste.

2.4.2.1. Une théorie de l'aliénation

Le système capitaliste est dépeint par K. Marx comme un système de production aliénant pour le travailleur (en l'occurrence l'ouvrier) ; nous y avons déjà fait écho, en

⁸⁸ ISRAËL, Joachim, *L'aliénation de Marx à la sociologie contemporaine. Une étude macrosociologique*, trad. de l'anglais par N. Agnoli, Editions Anthropos, Paris, 1972, p. 579.

⁸⁹ DURAND, Jean-Pierre, *La Sociologie de Marx*, Paris, Editions La Découverte, « Repères », 1995, p. 124.

⁹⁰ ARTOUS, Antoine, *Le fétichisme chez Marx. Le marxisme comme théorie critique*, Paris, Editions Syllepse, « Mille Marxismes », 2006, p. 205.

⁹¹ FARJAT, Juliette et MONFERRAND, Frédéric, *op. cit.*, p. 249.

⁹² COLLIN, Denis, *Introduction à la pensée de Marx*, Seuil, 2018, p. 245.

⁹³ LUKACS, Georg, *Histoire et conscience de classes*, trad. par K. AXELOS et J. BOIS, Les Editions de Minuit, « Arguments », Paris, 1960, p. 381.

début de chapitre, par l'intermédiaire de M. De Coster. Mais, que faut-il entendre exactement par *aliénation* – étiquette utilisée maintes fois, et dans une infinité de contextes, depuis son apparition dans les théories du jeune Marx⁹⁴ ? Pour le philosophe Ogurzov, l'aliénation est « un processus sociologique caractérisé par le fait que l'activité productive de l'individu, son travail, et les résultats de son activité sont devenus indépendants et que l'homme se trouve vis-à-vis d'eux dans une situation de subordination.⁹⁵ » Cette définition s'inscrit vraisemblablement au plus près de la vision de K. Marx. Toutefois, si l'aliénation est avant tout un « processus sociologique », ses effets sont surtout rendus visibles au travers des états psychologiques des individus, soit ce que J. Israël nomme les « situations psycho-sociologiques⁹⁶ ».

En effet, l'aliénation du travailleur, induit par le système capitaliste, s'oppose radicalement à la vision humaniste du travail de K. Marx, qui envisageait celui-ci comme salvateur pour l'homme. Désormais, l'individu se voit dans l'incapacité de se réaliser par le biais du travail, à cause des impératifs socio-économiques qui déterminent son existence ; le rapport qu'il entretient avec la société peut donc être qualifié de « conflictuel⁹⁷ ». Partant, l'aliénation peut être envisagée sous deux modalités : soit du point de vue de l'individu, soit du point de vue de la société. Dans le premier cas de figure, l'individu sera présenté comme étant en lutte permanente avec la société, il cherchera à tout prix à satisfaire ses besoins, ses désirs, et ce, en dépit des différentes pierres d'achoppement qui seront placées sur sa route. Le sociologue, de son côté, spéculera sur la façon dont la société pourrait être modulée pour que l'individu puisse parvenir à ses fins. Dans le second cas de figure, le conflit est vu par le prisme de la société et de ces différentes exigences. Dès lors, l'individu, considéré comme un élément déviant, devra s'adapter quoi qu'il en coûte⁹⁸.

⁹⁴ Nous nous référons ici aux premiers écrits de K. Marx, avant la publication du *Capital*. En effet, si les commentateurs de K. Marx semblent s'accorder sur le fait que les premières œuvres de ce dernier sont des théories de l'aliénation, les avis divergent quant aux œuvres de maturité. Certains, à l'instar de J.-M. Vincent ou J. Israël, conçoivent l'aliénation comme un processus général, au sein duquel viendraient prendre place les théories de la valeur et du fétichisme, tandis que d'autres, comme L. Althusser, opèrent une coupure radicale entre un « Marx I humaniste » et un « Marx II sociologue ». Pour plus d'informations, voir notamment FARJAT, Juliette et MONFERRAND, Frédéric, *op. cit.*, p. 21-23.

⁹⁵ ISRAËL, Joachim, *op. cit.*, p. 18.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 19.

⁹⁷ ISRAËL, Joachim, *op. cit.*, 31.

⁹⁸ *Ibid.*

Quel visage l'aliénation prend-elle dans le système sexuel présenté par notre narrateur ? Comment celui-ci se positionne-t-il par rapport à l'aliéné ? Plaide-t-il en faveur d'une « transformation sociale » ou, au contraire, milite-t-il pour une « adaptation sociale » de l'individu ?

Dans *E.D.L.*, nous rencontrons deux personnages aliénés du point de vue sexuel ; il s'agit de Raphaël Tisserand et de Catherine Lechardoy. Notons que le recours à deux individus de sexe opposé n'est sans doute pas anodin, mais vient accentuer le caractère universalisant du système de hiérarchisation sexuelle et, en l'occurrence, du phénomène d'aliénation qui l'accompagne. Par ailleurs, notre narrateur, qui se plaît à écrire des fictions animalières, nous présentera, dans *Dialogues d'une vache et d'une pouliche* (*E.D.L.* p. 9-11), un troisième être vivant aliéné : la vache bretonne. Nous n'envisagerons pas dans notre étude la situation sexuelle de la vache bretonne (telle qu'elle est dépeinte par notre protagoniste), ni celle de la pouliche ; en revanche, nous tenons à souligner le recours fréquent aux mises en scènes⁹⁹, ainsi qu'aux métaphores animales¹⁰⁰. En effet, les animaux sont utilisés par notre narrateur comme des adjuvants au service de son discours. Le double procédé d'alternance entre anthropomorphisme (au travers des fictions animalières) et zoomorphisme (au travers des métaphores / caractéristiques animales, prêtées aux personnages du roman) engendre, de fait, une certaine perméabilité de la frontière séparant l'homme de l'animal ; ce qui, dans la perspective qui est la nôtre, fait sens, au vu du statut particulier du système de reproduction (qui est commun à l'homme et à l'animal¹⁰¹).

Une transposition littérale de la définition d'*aliénation* selon Ogurzov au système sexuel de notre diégèse serait, en effet, quelque peu caduque, et ce, pour deux raisons : d'une part, parce que l'homme aliéné n'est plus engagé au sein du processus de reproduction, et d'autre part, – nous l'avons vu (cf. *Supra*, p. 40) – parce que « les résultats de [l'] activité [sexuelle] » ne sont pas considérés. Voilà pourquoi, pour baliser

⁹⁹ Citons, également, *les Dialogues d'un teckel et d'un caniche* (*E.D.L.* p. 83-96) et *Les dialogues d'un chimpanzé et d'une cigogne* (*E.D.L.* p. 124).

¹⁰⁰ Celles-ci pullulent tout au long du roman : brebis (*E.D.L.* p. 11), homards dans un bocal (*E.D.L.* p. 16) porc(s) (*E.D.L.* p. 36, 75, 105), crapaud-buffle (*E.D.L.* p. 54), serpent (*E.D.L.* p. 55), dogue (*E.D.L.* p. 56), scarabée (*E.D.L.* p. 62), tortues (*E.D.L.* p. 86), truie (*E.D.L.* p. 88), crabe (*E.D.L.* p. 91, p. 98), veau (*E.D.L.* p. 91), vipère (*E.D.L.* p. 92), gorille (*E.D.L.* p. 93-94), cailles (*E.D.L.* p. 94), saprophyte (*E.D.L.* p. 95), grenouille (*E.D.L.* p. 99), mouches à merde (*E.D.L.* p. 130), canaris (*E.D.L.* p. 153). Il s'agit en l'occurrence d'une grande spécificité d'*E.D.L.*, au regard de l'ensemble du romanesque houellebecquien.

¹⁰¹ Voir *supra*, p. 40.

au mieux le concept d'*aliénation sexuelle*, nous nous voyons contraint de recourir à d'autres définitions¹⁰² de l'aliénation, plus neutres, c'est-à-dire exemptes de toute coloration liée à l'activité du travail. Ce faisant, le terme d'*aliénation sexuelle* désignera la situation d'un individu qui se voit dans l'impossibilité de satisfaire ses besoins sexuels – dépositaires de l'équilibre de l'être –, en raison des exigences de la société. Comme le mentionnait J. Israël, les états d'aliénation sociologique ne peuvent être décrits directement, de manière explicite, mais bel et bien au moyen de « situations psychosociologiques » ; soulignons, au passage, que la définition que nous avons choisi de donner à l'aliénation sexuelle, loin de se cantonner au domaine de la sociologie, reflète de manière flagrante son enchevêtrement avec la psychologie. Dans notre diégèse, les états d'âmes des personnages ne nous sont rendus accessibles que par notre narrateur autodiégétique, non par Tisserand ou Lechardoy. Néanmoins, la finesse des descriptions des états psychologiques des personnages, de même que leur adéquation avec leurs entreprises respectives, nous font pencher en faveur d'une *focalisation zéro* – soit un point de vue parfaitement conforme aux pensées des deux intervenants ; en conséquence, nous prendrons les propos de notre narrateur pour argent comptant. L'analyse de l'aliénation dans *E.D.L.* se déroulera en trois temps : d'abord, comme point de départ, nous mettrons en avant l'importance du besoin sexuel, par le biais de Catherine Lechardoy ; ensuite, nous nous concentrerons sur quelques « situations psycho-sociologiques » relatives à l'aliénation sexuelle de Raphaël Tisserand ; en dernier lieu, nous mettrons en lumière la modalité avec laquelle notre protagoniste envisage le phénomène d'aliénation.

Débutons donc avec l'extrait suivant :

[Catherine Lechardoy] me regardait en souriant, elle buvait du Crémant, elle s'efforçait d'être courageuse ; pourtant, je le savais, elle avait tellement besoin d'être *tronchée*. Ce trou qu'elle avait au bas du ventre devait lui apparaître tellement inutile. (*E.D.L.* p. 46-47)

Le discours du narrateur vis-à-vis de Lechardoy témoigne sans conteste du besoin vital que représente le rapport sexuel (le mot *besoin* apparaît d'ailleurs textuellement). Le style acerbe de notre auteur, de même que la présence du registre vulgaire (cf. « *tronchée* »), semblent conférer une dimension sarcastique au propos tenu. Néanmoins, celle-ci n'induit pas fatalement une désolidarisation du protagoniste vis-à-vis du personnage ; au contraire, elle pourrait vraisemblablement avoir pour vocation de renforcer le caractère cruel de

¹⁰² Soit une définition proposée par J. Israël (cf. ISRAËL, Joachim, *op. cit.*, p. 28), et une autre issue du Larousse encyclopédique [en ligne].

l'aliénation¹⁰³. Cela étant dit, focalisons-nous sur la teneur de l'extrait. Le syntagme « elle s'efforçait d'être courageuse », suivi du second : « pourtant, je le savais, elle avait tellement besoin d'être *tronchée* », intensifie considérablement l'importance du besoin sexuel. La ténacité dont fait preuve l'employée du ministère de l'Agriculture apparaît comme un simulacre aux yeux du protagoniste, sur l'unique base de l'insatisfaction sexuelle. Autrement dit, la sexualité est présentée comme seule garante de l'équilibre de l'être. La dernière phrase, quant à elle, si elle n'apporte pas véritablement d'informations supplémentaires, accentue à son tour le tragique de l'aliénation, en signalant le rapport de congruence qui unit la vacuité existentielle de l'être féminin et la vacuité physique du vagin.

Concentrons-nous, désormais, sur les manifestations du phénomène d'aliénation. Trois extraits relatifs à Raphaël Tisserand, ont été sélectionnés : les deux premiers rendent compte de situations sociales, où le phénomène d'aliénation sexuelle est survenu ; le dernier s'attarde plus spécifiquement sur les souffrances ressenties par l'être aliéné – soit sur l'impact psychologique du phénomène.

C'est surtout l'une des deux qui l'attire, j'ai l'impression [...] Hélas, chaque fois qu'il s'approche de la pauvre petite secrétaire, le visage de celle-ci se crispe dans une expression de répulsion involontaire, on pourrait presque dire de dégoût. C'est vraiment une fatalité. (*E.D.L.* p. 59)

Pendant quelques minutes Tisserand dansa non loin d'elle, lança vivement les bras en avant pour indiquer l'enthousiasme que lui communiquait la musique. À deux ou trois reprises il tapa même dans ses mains ; mais la fille ne semblait nullement le remarquer. À la faveur d'un léger blanc musical, il prit donc l'initiative de lui adresser la parole. Elle se retourna, lui jeta un regard méprisant et traversa la piste de part en part pour s'éloigner de lui. C'était sans appel. (*E.D.L.* p. 112)

Les contextes sociaux au sein desquels se manifeste le phénomène d'aliénation sexuelle sont multiples dans notre diégèse, et potentiellement illimités – nous reviendrons sur le caractère omniprésent de ces manifestations dans notre point sur « la réification ». Dans le cas présent, les deux extraits nous révèlent deux situations sociales assez distinctes : une formation informatique auprès de travailleurs à Rouen ; une soirée dans une boîte de nuit (*L'Escale*) – à priori, davantage propice à une rencontre d'ordre affectif ou sexuel. Il est intéressant de constater que l'aliénation prend forme, à chaque fois, à partir d'un schéma type : Tisserand est attiré par une jeune femme, tandis que lui est invisible aux yeux de celle-ci ; il prend l'initiative d'établir un contact ; il est repoussé de manière

¹⁰³ Ce postulat se verra confirmé dans le point *Une dialectique critique* (cf. *Infra*, p. 63).

relativement explicite¹⁰⁴. Certes, nous l'avons dit, nous n'avons pas encore accès ici aux conséquences psychologiques de l'absence de rapport sexuel sur l'individu ; toutefois, nous pouvons supputer d'autres effets délétères, toujours liés au phénomène d'aliénation – bien qu'indirectement ; il s'agit de ceux qui sont inférés par les conditions mêmes du rejet. En effet, le lexique utilisé pour qualifier les réactions des deux femmes est extrêmement percutant : « répulsion », « dégoût », « mépris[...] ». Notons, en outre, que le « regard méprisant », contrairement à l'« expression de répulsion involontaire », peut induire un certain degré d'intentionnalité de la part de l'individu ; cela se justifie par la conformité du lieu avec la rencontre – vraisemblablement attendue – d'un partenaire de choix. Toutefois, le caractère involontaire de l'« expression de répulsion » du premier extrait n'atténue en rien la rudesse de celle-ci – bien au contraire. Effectivement, alors que la situation sociale ne se prête pas à une évaluation physique de l'individu, la laideur de Tisserand semble telle qu'elle vient s'imposer, malgré tout, aux yeux de la jeune femme.

Parcourons maintenant notre troisième extrait ; celui-ci prend pour cadre un café d'étudiants rouennais.

Il lève les yeux de son verre et pose son regard sur moi, derrière ses lunettes. Et je m'aperçois qu'il n'a plus la force. Il ne peut plus, il n'a plus le courage d'essayer, il en a complètement marre. [...] Je me demande s'il ne va pas éclater en sanglot, me raconter les étapes de son calvaire ; je le sens prêt à quelque chose de ce genre ; les verres de ses lunettes sont légèrement embués de larmes. [...] Il est vraiment complètement hagard. Sans un mot il me laisse payer les consommations, sans un mot il me suit lorsque je me dirige vers la porte. Il est voûté, tassé ; il a honte de lui-même, il se méprise, il a envie d'être mort. (*E.D.L.* p. 64-65)

Nous constatons que le supplice vécu par Raphaël ne procède plus d'une tentative infructueuse – comme ce fut le cas jusqu'alors dans la diégèse –, mais de la simple anticipation de celle-ci ; ce qui confère naturellement une tout autre ampleur au phénomène. En effet, à partir de cette épisode, l'impact psychologique de l'aliénation chez Tisserand ne surviendra plus ponctuellement (à la suite d'un rejet) : il s'enracine définitivement dans la conscience du personnage, devenu lucide sur la place qu'il occupe au sein du système de hiérarchisation sexuelle. Par ailleurs, cette sortie du déni paraît si douloureuse que Tisserand, exsangue, ne pourra plus préserver la pudeur qui l'avait poussé à feindre un palmarès sexuel auprès de notre protagoniste (cf. « me raconter les

¹⁰⁴ Sans doute pourrions-nous ajouter une quatrième étape : celle où le narrateur vient souligner, au moyen d'une formule laconique, le dénouement inexorable de l'interaction.

étapes de son calvaire ; je le sens prêt à quelque chose de ce genre ; les verres de ses lunettes sont légèrement embués de larmes. ») ; cela se verra confirmé par la suite. Plus concrètement, les manifestations de l'aliénation sont rendues explicites au sein des deux dernières phrases du passage ; notons qu'elles nous sont présentées sous trois modalités : l'attitude (amorphe), l'allure (« vouûté, tassé ») et les états psychologiques (« honte », « mépris », « envie d'être mort »). Ces derniers surgissent en effet crescendo, jusqu'au désir de mort – faite de l'intensité dramatique.

Concluons notre étude de l'aliénation en soulignant la posture adoptée par notre narrateur autodiégétique vis-à-vis des individus aliénés. À l'évidence, le rapport conflictuel entre Tisserand et la société est perçu du point de vue de l'individu, au vu de l'attention toute particulière qui est portée aux tentatives du personnage, de même qu'à ses souffrances psychologiques. En effet, le protagoniste n'aura de cesse d'accompagner et de soutenir Tisserand – du moins à sa façon – tout au long de sa quête perpétuelle de relations sexuelles. En dépit de ses échecs successifs, et de la prise de conscience de son aliénation, Raphaël se sera battu jusqu'au bout ; les efforts déployés par ce dernier seront d'ailleurs loués par notre narrateur lors du décès de son collègue – moment tragique, mais également propice à la réalisation d'un bilan :

Je ne devais jamais revoir Tisserand ; il se tua en voiture cette nuit-là, au cours de son voyage de retour vers Paris. [...]

Au moins, me suis-je dit en apprenant sa mort, il se sera battu jusqu'au bout. Le club des jeunes, les vacances aux sports d'hiver... Au moins, il n'aura pas abdicqué, il n'aura pas baissé les bras. Jusqu'au bout et malgré ses échecs successifs il aura cherché l'amour. Écrasé entre les tôles dans sa 205 GTI, sanglé dans son costume noir et sa cravate dorée, sur l'autoroute quasi déserte, je sais que dans son cœur il y avait encore la lutte, le désir et la volonté de la lutte. (*E.D.L.* p. 121)

La solidarité envers l'individu aliéné est donc patente ; ce faisant, cela laisse suggérer que notre narrateur se positionnerait davantage en faveur d'une « transformation sociale » que d'une « adaptation sociale ». À ce stade, il est encore trop tôt pour entrevoir, ne serait-ce que grossièrement, l'essence de cette transformation ; celle-ci n'est pas réellement présente dans notre roman. Seule la poursuite de notre étude analogique avec l'idéologie marxiste nous permettra de pourvoir à ce manquement. Au sein de la diégèse, nous ne rencontrons qu'une proposition de vengeance – fort sordide – au phénomène d'aliénation :

Mais cela ne veut pas dire, pour autant, que toute possibilité de revanche te soit interdite. Ces femmes que tu désires tant tu peux, toi aussi, les posséder. Tu peux même posséder ce qu'il y a de plus précieux en elles. [...]

Ce n'est pas leur beauté [...] ; ce n'est pas davantage leur vagin, ni même leur amour ; car tout cela disparaît avec la vie. Et tu peux, dès à présent, posséder leur vie. Lance-toi dès ce soir dans la carrière du meurtre [...]. (E.D.L. p. 117-118)

Néanmoins, ce projet de meurtre avortera au moment fatidique ; comme le soulignera laconiquement Tisserand : « Je n'avais pas envie de les tuer ; le sang ne change rien » (E.D.L. p. 120).

2.4.2.2. La valeur et le fétichisme de la marchandise

Les théories de la valeur et du fétichisme de la marchandise sont inextricablement liées, raison pour laquelle nous les envisagerons conjointement ici. Pour vivre et répondre à ses besoins – nous pensons surtout ici aux besoins physiologiques, auxquels le jeune K. Marx faisait écho dans ses considérations humanistes sur le travail –, l'homme est amené à consommer différents produits. Toutefois, la valeur qu'il attribue à chaque produit n'est pas identique, mais fluctue selon la satisfaction de ses besoins immédiats – satisfaction permise par ledit produit ; c'est ce que K. Marx nomme la *valeur d'usage*. Dans le cadre de la production marchande, les produits se voient échangés les uns avec les autres ; ils revêtent alors le caractère de marchandise, et un nouveau type de valeur pour le producteur – la *valeur d'échange*. Naturellement, en l'occurrence, cette valeur d'échange est déterminée par les lois du marché¹⁰⁵. Néanmoins, cet état de fait se voit souvent éclipsé par la prégnance des rapports marchands ; en effet, l'homme ne perçoit plus le produit que dans son état de réalisation finale, et au travers de la valeur qu'il prend en sa qualité de marchandise (dont, paradoxalement, la fonction originelle est reléguée au second plan¹⁰⁶). Les rapports de production, les travailleurs à l'œuvre, les matières premières, tout cela est éclipsé par une certaine mystification de la marchandise. Cette dernière apparaît alors à l'homme comme naturelle, dénuée des rapports sociaux qui lui sont pourtant inhérents ; c'est ce phénomène que K. Marx aborde et dénonce au travers du *fétichisme*¹⁰⁷ de la marchandise.

Plongeons-nous aux origines du phénomène d'aliénation sexuelle et envisageons comment le caractère ambivalent de la *valeur* – tel qu'il nous a été révélé par K. Marx –

¹⁰⁵ ISRAEL, Joachim, *op. cit.*, p. 72-73.

¹⁰⁶ Pour plus de détails, voir J. Israël (*op. cit.*, p. 99).

¹⁰⁷ La définition du fétichisme proposée par A. Artous est d'ailleurs très éclairante : « le fétichisme consiste à adorer un objet matériel auquel on attribue des pouvoirs surnaturels (un fétiche) » (ARTOUS, Antoine, *op. cit.*, p. 23).

s'avère être également l'élément clé du système de notre narrateur. Les extraits ci-dessous, issus du récit de pensée du protagoniste, témoignent de l'attractivité qui est allouée à différents personnages : Catherine Lechardoy, Raphaël Tisserand, le chef de service et la pseudo-Véronique¹⁰⁸.

[Catherine Lechardoy] n'est vraiment pas très jolie. En plus des dents gâtées elle a des cheveux ternes, des petits yeux qui brillent de rage. Pas de seins ni de fesses perceptibles. Dieu n'a vraiment pas été gentil avec elle. (*E.D.L.* p. 28)

Le problème de Raphaël Tisserand [...] c'est qu'il est très laid. [...] Son corps est pourtant proche de la normale : de type vaguement méditerranéen, il est certes un peu gras ; « courtaud » comme on dit ; en outre, sa calvitie semble en évolution rapide. Bon, tout cela pourrait encore s'arranger ; mais ce qui ne va pas du tout, c'est son visage. Il a exactement le faciès d'un crapaud-buffle – des traits épais, grossiers, peau luisante, acnéique, semble constamment exsuder des humeurs grasses. Il porte des lunettes à double foyer, car en plus il est très myope mais s'il avait des verres de contact ça n'arrangerait rien j'en ai peur. Qui plus est, sa conversation manque de finesse, de fantaisie, d'humour ; il n'a absolument aucun *charme* (le charme est une qualité qui peut parfois remplacer la beauté – au moins chez les hommes ; d'ailleurs on dit souvent : « Il a beaucoup de charme », ou : « le plus important, c'est le charme » ; c'est ce qu'on dit). (*E.D.L.* p. 54)

[Mon chef de service] est très beau. Un visage à la fois sensuel et viril, des cheveux gris coupés court. Chemise blanche d'un tissu impeccable, très fin, laissant transparaître des pectoraux puissants et bronzés. Cravate club. Mouvements naturels et fermes, indices d'une condition physique parfaite. (*E.D.L.* p. 24)

[La pseudo-Véronique] était assise à la table voisine de la mienne, seule. [...] elle pouvait avoir dix-sept ans [...]. Sa robe très simple, plutôt ample, en tissu beige, ne soulignait pas vraiment les formes de son corps ; celles-ci n'en avaient nullement besoin. Les hanches larges, les fesses fermes et lisses ; la souplesse de la taille qui conduit les mains jusqu'aux seins ronds, amples et doux ; les mains qui se posent avec confiance sur la taille, épousant la noble rotondité des hanches. [...] Jusqu'au visage, plein et candide, exprimant la calme séduction de la femme naturelle, sûre de sa beauté. La calme sérénité de la jeune pouliche [...]. (*E.D.L.* p. 112-113)

Ces quatre extraits nous éclairent, en effet, sur la *valeur d'échange* des personnages : celle des deux premiers est manifestement nulle ou presque nulle, tandis que celle des deux derniers est vraisemblablement assez élevée. Cela s'est vérifié pour Tisserand, nous l'avons vu au travers de ses échecs successifs ; cela se confirmera aussi pour la pseudo-Véronique, qui trouvera un partenaire de choix au cours de la soirée (et, qui plus est, fera l'objet de convoitise auprès d'autres hommes, dont notamment notre protagoniste et Tisserand) ; cela sera également corroboré pour Catherine, lorsque notre narrateur nous livrera la velléité de celle-ci de coucher avec lui¹⁰⁹. Les descriptions des personnages

¹⁰⁸ Appellation utilisée par notre protagoniste pour parler d'une jeune femme qui ressemblait beaucoup à l'une de ses anciennes partenaires (prénomée Véronique).

¹⁰⁹ Voir l'extrait suivant : « Elle s'était encore rapprochée de moi [...]. À un moment donné, d'un geste certainement involontaire, elle pressa légèrement entre ses doigts le revers de mon col de veste. Je n'éprouvais aucun désir pour Catherine Lechardoy ; je n'avais nullement envie de la *troncher*. » (*E.D.L.* p. 46)

quant à leurs atouts de séduction parlent d'eux-mêmes ; en revanche, il semble pertinent de relever quelques spécificités propres au sexe. D'abord, nous constatons que la valeur d'échange de la femme est uniquement calculée sur la base d'un examen physique ; or, pour l'homme, – nous le voyons dans l'extrait relatif à Tisserand –, le « charme » s'avère, lui-aussi, être partie prenante. Certains hommes, en dépit de leur propension physique à intégrer l'ensemble aliéné, bénéficient donc d'un certain passe-droit qui repose sur des comportements ou des attitudes spécifiques. L'intervention de facteurs extra-physiques dans la valeur d'échange du sexe féminin est bien plus incertaine (cf. « – au moins chez les hommes ») pour notre narrateur. Ensuite, – cela est rendu apparent dans l'extrait sur le chef de service –, l'homme pourrait voir sa valeur augmenter grâce aux résultats d'une activité physique (notons, que cela n'induit pas forcément que la femme ne peut pas faire de même ; seulement, cette dimension est absente de notre diégèse). Outre la plus-value en tant que telle, c'est évidemment la possibilité d'ascension sociale – certes, relative – qu'elle induit qui est intéressante. Nous avons établi précédemment, lorsque nous nous attelions à définir les deux ensembles sociaux en présence (cf. *Supra*, p. 40), que l'ensemble dominant rejoignait irrémédiablement, avec le passage du temps, celui des dominés ; à présent, nous constatons que la transition opposée peut également avoir lieu – bien que limitée et moyennant, cette fois, quelques efforts de la part de l'individu mâle. En dernier lieu, il nous apparaît, plus implicitement, que le phénomène d'attraction que constitue la vieillesse semble plus indulgent avec l'homme ; de fait, les cheveux gris du chef de service – manifestation notoire de l'écoulement du temps – ne paraissent pas amenuiser son attractivité. Ce que nous retiendrons de ces quelques observations sera, par conséquent, les conditions inégales de l'homme et de la femme quant au rôle tenu dans la place occupée au sein du système sexuel : alors que le premier se voit offrir la possibilité d'amender son statut – dans la mesure qui lui est impartie, tout du moins –, la seconde semble davantage assujettie à sa valeur d'origine.

Nous avons parcouru, de manière approximative, quelques témoignages de ce que pouvait constituer une haute ou basse valeur d'échange de l'individu – bien que ce ne fut, finalement, qu'essentiellement par le prisme de notre narrateur. Toutefois, jusqu'ici, la dimension de l'échange en tant que telle n'a pas véritablement été traitée. Intéressons-nous donc d'un peu plus près à ce concept d'*échange* ; celui-ci désigne une « action ou [le] fait de donner une chose et d'en recevoir une autre en contrepartie ; [soit le] résultat

de cette action » (*TLFI*). En l'occurrence, il s'agit d'un échange d'ordre sexuel, à entendre au sens figuré, et dont la durée est limitée – contrairement à l'échange de marchandise. Cela étant dit, dans l'absolu, pour qu'il puisse y avoir un échange sexuel entre deux individus, il faut que chaque partie juge de la valeur physique (ou plus ou moins physique – nous l'avons vu) de l'autre partie comme étant équivalente, ou proportionnelle, à la sienne. Nous pourrions conclure, dans de telles conditions, que tout individu « trouverait chaussure à son pied ». Or, seuls les individus occupant une place élevée dans le système de hiérarchisation sexuelle accèdent au rapport sexuel dans notre diégèse ; il doit donc, par conséquent, exister un autre paramètre à prendre en ligne de compte. Observons, au moyen des deux extraits ci-dessous, la valeur d'échange des femmes sur lesquelles Raphaël a jeté son dévolu :

C'est surtout l'une des deux qui l'attire, j'ai l'impression ; il est vrai qu'elle est ravissante, pulpeuse, très sexy ; elle porte un bustier en dentelle noire et ses seins bougent doucement sous l'étoffe. (*E.D.L.* p. 59)

[...] il se planta devant une minette de quinze ans, blonde et très sexy. Elle portait une robe courte et très mince, d'un blanc immaculé ; la transpiration l'avait plaquée contre son corps, et visiblement elle n'avait rien en dessous ; ses petites fesses rondes étaient moulées avec une précision parfaite ; on distinguait nettement, tendues par l'excitation, les aréoles brunes de ses seins [...] (*E.D.L.* p. 115-116)

Effectivement, il s'agit de jeunes femmes – voire de très jeunes femmes (nous avons déjà évoqué précédemment le critère de jeunesse, corollaire de la beauté) – qualifiées de « (très) sexy », « ravissante », « pulpeuse », c'est-à-dire possédant une valeur d'échange fort élevée. Par conséquent, Tisserand – qui, rappelons-le, possède une valeur d'échange extrêmement basse – ne cherche de partenaire sexuelle qu'auprès de l'ensemble social dominant, non au sein du sien ; ce qui justifie l'état d'aliénation dans lequel il se trouve. Il y a donc un diktat de la beauté, qui conduit l'individu, quel que soit son statut au sein du système sexuel, à n'envisager une relation sexuelle qu'avec un partenaire de haute valeur d'échange.

Focalisons-nous à présent sur l'essence même de la beauté. Dans les deux extraits précédents, nous pouvons déceler l'objectivité apparente avec laquelle notre protagoniste décrit les jeunes femmes : dans le premier extrait, il recourt à une tournure impersonnelle (« il est vrai que »), dans le second, il gomme toute trace d'appréciation subjective, grâce, notamment, à la construction syntaxique d'apposition (cf. « minette » – «,» – blonde et très sexy») ; ce qui pousse le lecteur à s'abstenir de toute remise en question, et légitimise

ainsi la magnificence prêtée aux jeunes femmes. Or, en réalité, c'est précisément sur ce caractère convenu, naturel, de la beauté que repose tout l'enjeu du système sexuel. Les « lois du marché », la dimension socio-culturelle des impératifs de beauté, sont bien trop souvent voilées par le caractère fétiche de l'être physique. Il serait difficile de parfaire davantage l'analogie marxiste, du point de vue terminologique ; en effet, pour pouvoir parler de *marchandise*, il faut nécessairement qu'il y ait eu une production marchande, « qui soit issue du travail de l'homme »¹¹⁰ – ce qui, manifestement ne peut être le cas. Dès lors, sans doute serait-il plus judicieux de parler de *fétichisme des richesses physiques*. Quoiqu'il en soit, l'une des conséquences majeures de cette fétichisation – nous l'avons évoquée précédemment, en nous référant à l'étude de J. Israël – s'avère être la dissipation de la fonction d'origine de l'être physique, à savoir l'accès à la jouissance sexuelle qu'il permet à autrui¹¹¹. En d'autres termes, la *valeur d'usage* d'autrui, permettant la satisfaction immédiate du besoin sexuel, passe inmanquablement au second plan. Le personnage de Raphaël – qui essuie refus sur refus auprès de jolies femmes, au lieu de se diriger vers d'autres femmes, considérées comme « laides » (qui lui permettraient d'accéder au plaisir sexuel) – en est l'incarnation par excellence.

2.4.2.3. La réification

Le concept de *réification*, s'il procède des théories marxistes du fétichisme de la marchandise et de la valeur, et s'il peut vraisemblablement être suppléé sur la base desdites théories – comme nous allons le voir par le biais de J. Israël –, n'a pas été forgé par K. Marx lui-même, mais par son émule hongrois, G. Lukács¹¹². Cela étant dit, repartons du concept de *fétichisme*. Nous avons présenté celui-ci, au point précédent, en tant qu'il portait sur le produit devenu marchandise – c'est d'ailleurs cet aspect qui est mis en avant dans le *Capital*. Toutefois, il existe un second type de fétichisme¹¹³, corollaire au premier (et souvent laissé de côté, même au sein des commentateurs marxistes) ; il s'agit « du fétichisme issu de l'organisation capitaliste de la production elle-même¹¹⁴ ». Ici, ce n'est plus le produit, mais le travailleur lui-même qui est considéré

¹¹⁰ COLLIN, Denis, *op. cit.*, p. 59-60.

¹¹¹ Il faut bien l'admettre, notre discours traduit une certaine instrumentalisation de l'individu ; nous reviendrons en détails sur cet aspect au point suivant.

¹¹² ISRAËL, Joachim, *op. cit.*, p. 97.

¹¹³ Si le premier type de fétichisme peut s'appliquer à tout système marchand, le second est bel et bien le propre du système capitaliste.

¹¹⁴ ARTOUS, Antoine *op. cit.*, p. 13.

comme une marchandise, monnayable et remplaçable, au sein du processus de production. En conséquence, le travailleur se voit désessentialisé de sa fonction première, son rapport au travail est tout bonnement perverti, nié ; l'individu, rabaissé au rang de simple rouage de production, se voit alors chosifié par le système capitaliste. G. Lukács, quant à lui, va donner une tout autre ampleur au phénomène de réification¹¹⁵. Pour lui, ce phénomène est bien loin de se cantonner au travailleur, comme chez K. Marx, mais s'étend en réalité à l'ensemble des rapports sociaux entre les personnes – soit en dehors du système marchand *stricto sensu*. Selon lui, l'individu est devenu incapable d'établir des rapports sains et spontanés avec autrui, la moindre interaction sociale est calculée et effectuée par intérêt ; il juge son prochain comme une chose – pouvant lui servir, ou lui faire obstacle, dans la réalisation de ses objectifs.¹¹⁶

La particularité du système de reproduction d'*E.D.L.* est qu'il ne permet pas d'établir une dualité du champ couvert par le fétichisme – à l'image du capitalisme chez K. Marx, où le phénomène porte sur deux niveaux distincts, celui de la marchandise et celui du travailleur. En effet, en l'occurrence, l'homme (< le travailleur) est lui-même un produit (< la marchandise) qui sera consommé lors de l'échange sexuel. Partant, la *réification* n'est plus une conséquence secondaire induite par le système en place, mais bien plus un prérequis quant à l'existence même dudit système. L'homme se voit donc d'emblée chosifié ; cela étant, quel pourrait être la position du protagoniste par rapport à cet état de fait ? Un propos tenu lors d'une séance avec une psychologue semble nous mettre sur la voie :

J'ai l'impression que tout le monde devrait être malheureux ; vous comprenez, nous vivons dans un monde tellement simple. Il y a un système basé sur la domination, l'argent et la peur – un système plutôt masculin, appelons-le Mars ; il y a un système féminin basé sur la séduction et le sexe, appelons-le Vénus. Et c'est tout. (*E.D.L.* p. 147)

Nous laisserons de côté la sexualisation opérée sur les deux systèmes ; celle-ci nous semble venir déformer la dimension critique que notre protagoniste instaure à l'égard des deux systèmes macrosociologiques (à moins, bien sûr, qu'il ne s'agisse d'une figuration subliminale de stéréotypes de genres). Remarquons, tout de même, que notre narrateur pose un regard fort dualiste sur ces deux systèmes : si ceux-ci coexistent, ils semblent totalement hétérogènes. Cela se traduit d'abord par le recours à l'allégorie (cf. les deux

¹¹⁵ Pour une étude détaillée sur le sujet, voir LUKACS, Georg, *op. cit.*, p. 110 à 188.

¹¹⁶ ISRAEL, Joachim, *op. cit.*, p. 100-101.

divinités romaines, « Mars » et « Vénus »), mais aussi syntaxiquement par le recours au point-virgule – qui permet, notamment, d'établir un rapport d'opposition – et l'emploi anaphorique de « il y a ». Par ailleurs, nous n'avons relevé aucune autre interaction significative entre les systèmes dans la diégèse de *E.D.L.* ; nous l'interprétons comme une volonté de mettre toute la lumière sur le système sexuel, non sur les liens concrets qu'il pourrait entretenir, dans la réalité sociale¹¹⁷, avec le système capitaliste – qui finalement est surtout là à titre de comparant. Fermons, à présent, cette parenthèse et considérons la façon dont notre protagoniste perçoit la chosification de l'homme, inhérente au système sexuel. Le fait que le narrateur se lamente sur la simplicité du fonctionnement du monde – simplicité qui l'a d'ailleurs conduit à la dépression –, pourrait suggérer qu'il déplore l'appauvrissement occasionné par celui-ci sur le plan humain, au cœur des systèmes de (re)production. Plus spécifiquement, le système sexuel est « basé sur la *séduction* et le *sexe* » ; ce qui témoigne, en effet, de sa superficialité et de sa visée purement instrumentale. À ce propos, la dénomination de « Vénus » s'avère quelque peu désuète : si cette divinité est celle de la beauté et de la séduction, elle est aussi celle de l'amour – qui, en l'occurrence n'a plus sa place. En effet, cette appellation s'accorderait vraisemblablement mieux avec le système sexuel considéré dans sa dimension transhistorique (cf. *Supra*, p. 40), voire peut-être avec la vision d'un système sexuel souhaité par notre narrateur. Quoi qu'il en soit, ce dernier, au vu du désarroi dans lequel il est plongé, semble bel et bien regretter la chosification de l'homme – qu'elle soit d'ailleurs issue du système sexuel ou du système capitaliste. Ce faisant, il militerait pour une ouverture sur toute la richesse et la complexité de l'échange sexuel – qui est bien loin de se réduire à des considérations d'ordre physique.

Notre analyse de la réification du point de vue, cette fois, du sociologue hongrois reposera davantage sur des éléments diégétiques. Nous procéderons sous trois modalités : dans un premier temps, nous présenterons quelques extraits relatifs aux moments qu'ont passés ensemble Tisserand et notre protagoniste ; ensuite, nous étudierons un passage spécifique se rapportant à une partie de badminton d'une jeune fille ; pour terminer, nous plongerons dans les considérations du narrateur quant à l'entourage de son collègue.

¹¹⁷ Par exemple, une étude de la prostitution aurait permis à notre narrateur d'illustrer l'enchevêtrement des deux systèmes. Notons, par ailleurs, que cette thématique – en l'occurrence écartée d'*E.D.L.* – est récurrente dans l'univers houellebecquien ; nous l'envisagerons d'ailleurs dans notre second chapitre.

Débutons donc avec les trois extraits ci-dessous : le premier prend pour cadre un voyage professionnel en train, le second la formation informatique de Rouen, le troisième traite du réveillon de Noël.

En sortant toutes ses brochures je me demande s'il n'essaie pas d'éveiller l'attention de la jeune fille assise sur sa gauche – une étudiante de l'école de commerce, fort jolie ma foi. Son discours ne me serait donc que superficiellement destiné. (*E.D.L.* p. 53)

Je suis assez souvent sollicité par les deux minettes ; ce sont des secrétaires [...] Mais à chaque fois que je m'approche d'elles Tisserand intervient, sans hésiter à interrompre mon explication. C'est surtout l'une des deux qui l'attire [...]. (*E.D.L.* p. 59)

« Si on faisait quelque chose la nuit du 24 ? Je connais une boîte aux Sables, *L'escale*. Très sympa... » [...].

« Tu crois qu'il y aura du monde ? J'ai l'impression que le 24 c'est plutôt famille-famille... [...] Je concédai que bien entendu le 31 aurait été supérieur : « Les filles aiment bien coucher le 31 », affirmai-je avec autorité. Mais le 24, pour cela, n'était pas à négliger : « Les filles mangent des huîtres avec leurs parents et la grand-mère, elles reçoivent leurs cadeaux ; mais à partir de minuit elles sortent en boîte. » Je m'animais, je croyais à mon propre récit ; Tisserand s'avéra, comme je l'avais prévu, facile à convaincre. (*E.D.L.* p. 110)

Peu importe le contexte social, qu'il s'agisse de voyage, de travail ou de festivité, Tisserand est obnubilé par la recherche de partenaire sexuelle. Cela impacte de façon déterminante ses rapports avec notre protagoniste : dans le premier extrait, la conversation est feinte – autrement dit, il néglige son interlocuteur ; dans le second, il lui manque de respect et déforce quelque peu sa crédibilité en venant l'interrompre dans ses explications ; dans le troisième, il accepte de l'accompagner à sortir, mais *uniquement* parce qu'il y aura des jeunes femmes susceptibles de « coucher ». Malgré tout, notre narrateur ne lui en tient pas rigueur, bien au contraire, il l'accompagnera et le soutiendra même dans sa quête sexuelle ; cela se justifie par sa lucidité par rapport à l'état d'aliénation de Tisserand et la compassion que cela lui inspire. Il n'en demeure pas moins que leurs rapports sociaux s'en voient réifiés, de manière unilatérale¹¹⁸ du moins : Raphaël établit ou répond favorablement à une interaction, à condition que celle-ci puisse participer à la réalisation de son besoin sexuel. En outre, soulignons que le caractère « calculé » de l'interaction sociale est rendu davantage explicite au sein du dernier extrait, dans lequel Tisserand remet en question la présence effective de jeunes femmes lors de la soirée du réveillon. Cela étant, un épisode bien spécifique semble pourtant s'excepter de nos conclusions ; il s'agit de l'hospitalisation de notre narrateur pour une péricardite :

¹¹⁸ Relevons, toutefois, que le terme *minettes* (cf. extrait II), employé par notre narrateur, présente certaines connotations sexuelles ; ce qui, en l'occurrence, pourrait nous amener à considérer son rapport aux deux jeunes femmes par le prisme de la réification.

Au réveil, Tisserand est à mon chevet. Il a l'air affolé, et en même temps ravi de me revoir ; je suis un peu ému par sa sollicitude. En ne me trouvant pas dans ma chambre [d'hôtel] il a paniqué, il a téléphoné partout : à la direction départementale de l'Agriculture, au commissariat de police, à notre boîte à Paris... Il semble encore un peu inquiet [...] Je lui explique que c'est une péricardite, ce n'est rien du tout, je serai rétabli dans moins de quinze jours. Il veut se faire confirmer le diagnostic par une infirmière, qui n'en sait rien ; il demande à voir le chef de service, n'importe qui... Finalement, l'interne de garde lui donnera les apaisements souhaités. (*E.D.L.*, p. 76)

Le contraste entre les trois situations sociales précédentes et celle-ci est très interpelant. Loin de relever de la réification, le comportement de Tisserand s'avère être profondément humain. Notre narrateur semble en être le premier étonné, au vu de l'émotion que suscite en lui la « sollicitude » de son collègue – vraisemblablement inattendue. Qui plus est, l'inquiétude de Raphaël peut paraître quelque peu disproportionnée : sur le simple constat d'absence de son collègue de sa chambre, il ressent de la « panique¹¹⁹ » – soit une émotion extrêmement intense et qui, à ce stade, n'a sans doute pas lieu d'être ; en outre, dans la foulée, il téléphonera, notamment, « au commissariat de police » et « à [leur] boîte à Paris », ce qui semble irraisonnable étant donné l'ampleur encore modeste de la situation. L'état d'affolement de Tisserand perdurera manifestement jusqu'à l'hôpital ; sa crainte est telle qu'il remettra en question les propos rassurants de notre protagoniste, et cherchera un apaisement auprès du personnel hospitalier (voire même auprès de « n'importe qui », ce qui atteste de façon patente de son état de détresse). Alors, comment interpréter cette dévotion nouvelle, cette humanité retrouvée et de surcroît exacerbée ? La disparition de son collègue – sans doute sommes-nous ici conduits à parler d'ami – incarnerait-elle un point de bascule, dans notre diégèse, à partir duquel Tisserand se verrait libérer du joug de la réification ? Non, la chronologie des extraits proposés suffit à démentir cette hypothèse : l'épisode de l'hôpital est antérieur à celui de l'*Escale*, où le rapport social est bel et bien réifié. Ce faisant, cet extrait n'en reste pas moins un témoignage de la résurgence de véritables rapports sociaux. Ceux-ci étant étouffés, au quotidien, par le poids de l'aliénation sexuelle, se trouvent vivifiés lors de situations sociales décisives – en l'occurrence, une situation qui semble engager la vie d'autrui. Cette réalité vient renforcer le rapport de subordination qui lie l'individu à son état d'aliénation ; Tisserand semble dépossédé par celle-ci de son être social, ses rapports sociaux se trouvent réifiés, sans que sa volonté propre ne s'en trouve engagée.

¹¹⁹ « Peur, terreur qui survient de manière subite et violente en troublant l'esprit et le comportement » (*TLFI*)

Observons, à présent, le passage sur une partie de badminton ; il s'agit d'un souvenir relaté par notre narrateur. Nous avons souhaité aborder celui-ci, car il nous permet d'envisager la réification des rapports sociaux auprès d'autres individus¹²⁰.

En cette occurrence, je m'arrêtai devant une jeune fille qui pouvait avoir environ quatorze ans. Elle jouait du badminton avec son père [...] Son habillement portait les marques de la simplicité la plus franche, puisqu'elle était en maillot de bain, et de surcroît les seins nus. [...] toute son attitude manifestait le déploiement d'une tentative de séduction ininterrompue. Le mouvement ascendant de ses bras au moment où elle ratait la balle, s'il avait l'avantage accessoire de porter en avant les deux globes ocracés constituant une poitrine déjà plus que naissante, s'accompagnait surtout d'un sourire à la fois amusé et désolé, finalement plein d'une intense joie de vivre, qu'elle dédiait manifestement à tous les adolescents mâles croisant dans un rayon de cinquante mètres. Et ceci, notons-le bien, en plein cœur d'une activité à caractère éminemment sportif et familial. (*E.D.L.* p. 85)

L'extrait est intéressant, puisqu'il met en scène une jeune fille de quatorze ans, au début de son adolescence – c'est-à-dire aux prémices de sa sexualité. À nouveau, nous semblons assister à une altération manifeste d'une situation sociale – en l'occurrence « une activité à caractère éminemment sportif et familial » –, pervertie par le système sexuel. La réification paraît d'autant plus percutante qu'elle revêt une dimension quasi incestueuse : la « tentative de séduction ininterrompue », à laquelle participe la nudité de la poitrine de la jeune fille, s'opère, en effet, par le biais d'une instrumentalisation du père. Néanmoins, dans ce cas-ci, nous souhaitons prendre quelques distances avec le témoignage de notre protagoniste ; sur quoi repose concrètement la tentative de séduction administrée par cette jeune femme ? Trois éléments en réalité : « le mouvement ascendant de ses bras au moment où elle ratait la balle », qui survient inévitablement au cours d'une partie de badminton ; la poitrine dénudée, ce qui est relativement courant à la plage, mais qui, pour notre protagoniste, au vu du caractère « plus que naissant » est sans doute quelque peu inapproprié, car sexualisé ; et « un sourire à la fois amusé et désolé, finalement plein d'une intense joie de vivre », qui accompagne indiscutablement ce genre d'activité (ou du moins paraît souhaitable). La clé de voûte du caractère hautement suggestif qui est prêté à la situation est vraisemblablement le syntagme « qu'elle dédiait *manifestement* à tous les adolescents mâles [...] » ; toutefois, ce caractère *manifeste* relève-t-il de la description ou de la conviction profonde de l'individu ? Il est difficile de trancher sur la question. Nous sommes partisan, quant à nous, du postulat critique ; selon cette

¹²⁰ Notre analyse s'avérera malheureusement non concluante.

interprétation, l'activité familiale n'est plus réifiée par la jeune femme, mais bien par la vision qu'adopte notre protagoniste sur celle-ci.

Dans l'extrait ci-après, notre narrateur évoque les raisons qui justifient le fait que Tisserand affectionne sa présence et, au contraire, abhorre celle d'un certain Thomassen.

Je sais bien au fond pourquoi il apprécie tellement ma compagnie : c'est parce que moi je ne parlais jamais de mes petites copines, je ne faisais jamais étalage de mes succès féminins. Il se sent donc fondé à supposer [...] que pour une raison ou une autre je n'ai pas de vie sexuelle ; et pour lui c'est une souffrance de moins, un léger apaisement dans son calvaire. Je me souviens d'avoir assisté à une scène pénible, le jour où Tisserand avait été présenté à Thomassen, qui venait d'entrer dans notre boîte. Thomassen est d'origine suédoise ; il est très grand [...], admirablement bien proportionné, et son visage est d'une beauté extraordinaire, solaire, radieuse, on a l'impression d'être en présence d'un surhomme, d'un demi-dieu. [...] Thomassen m'a d'abord serré la main, puis il est allé vers Tisserand. Tisserand s'est levé et s'est rendu compte que, debout, l'autre le dépassait de quarante bons centimètres. Il s'est rassis brutalement, son visage est devenu écarlate, j'ai bien cru qu'il allait lui sauter à la gorge ; c'était affreux à voir. (*E.D.L.* p. 62-63)

Nous constatons clairement que Raphaël s'entoure de personnages qui, à priori, se situent au même niveau que lui au sein de la hiérarchisation sexuelle. S'il apprécie notre narrateur en tant que compagnon, ce n'est pas pour sa discrétion sur sa « vie sexuelle », mais bien parce que cela lui laisse entendre que celui-ci n'en a pas non plus. À l'inverse, la présence de Thomassen, dont la valeur d'échange s'avère inégalable dans la diégèse (cf. les hyperboles de « surhomme » et de « demi-dieu »), lui rappelle inévitablement sa position peu avantageuse. Toutefois, dans ce cas-ci, la souffrance du personnage relève plutôt d'un phénomène d'*auto-aliénation*, puisqu'au lieu de provenir directement d'autrui, elle émane de sa propre conscience ; le suédois n'est en réalité qu'un bouc émissaire à l'aliénation vécue par Tisserand. Toujours est-il que cet extrait vient généraliser, d'une certaine façon, la réification des rapports sociaux ; Raphaël évalue tout être social mâle en tant qu'allié ou ennemi à sa recherche sexuelle. Sans doute pourrions-nous conclure à un double magnétisme du social : d'une part, – nous l'avons vu – l'être aliéné se voit irrésistiblement attiré par un individu de sexe opposé de haute valeur d'échange, et est réfractaire à considérer une personne de même statut sexuel ; d'autre part, il sollicite la présence d'être de même sexe qui soit de basse valeur d'échange, et est conduit par des forces répulsives à exécrer les individus de même sexe appartenant à l'ensemble dominant. Le sexe est donc bel et bien structurant des rapports sociaux. Néanmoins, un doute semble persister : tous les individus répondent-ils à ce double magnétisme du social ?

Plus tard j'ai effectué plusieurs déplacements avec Thomassen pour des formations, toujours dans le même style. [...] Je l'ai plusieurs fois remarqué, les gens d'une beauté exceptionnelle sont souvent modestes, gentils, affables, prévenants. Ils ont beaucoup de mal à se faire des amis, au moins parmi les hommes. Ils sont obligés de faire des efforts constants pour essayer de faire oublier leur supériorité. (*E.D.L.* p. 63)

De fait, le phénomène n'affecte pas les individus de très haute valeur d'échange, mais s'avère être circonscrit à l'ensemble social des aliénés, et sans doute même aux dominants moyens. Par ailleurs, les différents qualificatifs prêtés aux « gens d'une beauté exceptionnelle », à savoir « modestes », « gentils », « affables », « prévenants », témoignent du fait que ceux-ci ne cherchent pas à exercer une quelconque forme de pouvoir à l'égard d'autrui, loin s'en faut. En revanche, nous pourrions imaginer que tout autre individu, guidé par un sentiment d'hostilité à l'égard des personnes de statut supérieur au sien, chercherait, par transfert, à manifester sa propre supériorité sexuelle aux individus de statut social inférieur. Sans nous avancer davantage dans des spéculations de psychologie sociale, nous terminerons notre étude de la réification des rapports sociaux en soulignant le fait que ce phénomène n'est pas totalement universel dans notre diégèse, et encore moins immuable (cf. l'épisode de l'hôpital).

2.5. Une transformation sociale en perspective

Jusqu'ici, nous nous sommes intéressés au rapport analogique qui existait entre les systèmes capitaliste et sexuel ; cela nous a permis d'étudier en profondeur le système de notre protagoniste et de lui apporter un éclairage nouveau, grâce aux balises théoriques d'*aliénation*, de *valeur* et de *fétichisme de la marchandise*, et de *réification*. Toutefois, lors de notre démonstration, si nous avons pu souligner, à maintes reprises, la posture contestataire de notre protagoniste vis-à-vis du système sexuel qu'il dépeint, nous avons omis d'envisager la « transformation sociale » qui pourrait y être associée.

2.5.1. Un antilibéralisme salutaire ?

Comment abroger ce système de hiérarchisation sexuelle et remédier aux inégalités qu'il génère ? Notre narrateur autodiégétique se fait plutôt discret sur le sujet – s'appesantissant davantage sur les effets délétères du système présenté ; néanmoins, une solution pourrait être supplée à partir de ses propos :

Dans un système sexuel où l'adultère est prohibé, chacun réussit plus ou moins à trouver son compagnon de lit. En système économique parfaitement libéral, certains accumulent des fortunes considérables ; d'autres croupissent dans le chômage et la misère. En système sexuel parfaitement

libéral, certains ont une vie érotique variée et excitante ; d'autres sont réduits à la masturbation et la solitude. Le libéralisme économique c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société. De même, le libéralisme sexuel, c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société. (*E.D.L.*, p. 100-101)

Nous laisserons de côté les considérations tenues sur le libéralisme économique, pour nous focaliser exclusivement sur la question du *libéralisme sexuel*. En dépit d'un certain degré d'opacité qui entourent les explications du protagoniste, nous voyons très clairement que le sexe comme « catégorie historique » s'actualise, selon les époques et les sociétés, au travers de systèmes sexuels oscillants entre deux pôles, un pôle restrictif et un pôle libéral. Le système sexuel présenté dans la diégèse – nous l'avons vu à maintes reprises par le biais de Raphaël Tisserand –, se situerait largement du côté libéral (cf. « certains ont une vie érotique variée et excitante ; d'autres sont réduits à la masturbation et la solitude »). À l'inverse, un système sexuel plus restrictif permettrait « plus ou moins [à chacun de] trouver son compagnon de lit » – rompant de ce fait avec les inégalités sexuelles et les phénomènes de *paupérisation absolue*. Au regard de la dimension critique que nous avons fait émerger, précédemment, du discours de notre narrateur vis-à-vis du système sexuel en vigueur, nous pourrions raisonnablement penser que ce dernier postulerait pour un système des plus restrictif¹²¹. Néanmoins, un tel système serait-il vraiment salubre ?

L'établissement et le maintien d'un système sexuel plus « égalitaire » nécessiteraient vraisemblablement l'intervention de certaines instances politico-sociales. En outre, dans l'absolu, si nous poussons la thèse à son paroxysme, le choix d'un ou d'une partenaire prendrait inévitablement un caractère définitif – sans quoi, certains individus continueraient à multiplier les conquêtes. Toutefois, partons du principe que l'instauration d'un tel système – que nous qualifierons de *mononormatif*, dans la mesure où il impose à l'individu un(e) seul(e) partenaire – soit possible (après tout, l'institution du mariage a bien joué ce rôle pendant longtemps) ; Tisserand trouverait-il une partenaire qui arriverait à satisfaire son besoin d'amour et de sexe¹²² ? En l'état actuel des choses, certainement pas. De fait, en réalité, un système sexuel mononormatif pourrait certes limiter

¹²¹ Nous reviendrons sur cette hypothèse.

¹²² La frontière entre les notions d'*amour* et de *sexe* est poreuse chez M. Houellebecq ; cf., par exemple, le passage suivant : « j'ai subrepticement introduit le concept d'amour, alors que mon argumentation se fondait jusqu'à présent sur la sexualité pure. Contradiction ? Incohérence ? Ha ha ha ! » (*E.D.L.* p. 93)

drastiquement les disparités d'ordre sexuel, quant au nombre de partenaires à avoir, mais il ne garantirait pas pour autant que chaque individu – ou plutôt, que chaque couple d'individus – bénéficie du même nombre de rapports sexuels. Pour cela, il faudrait imaginer, en outre, un système de régulation des rapports au sein de chaque couple d'individus formé ; ce qui, naturellement est inenvisageable. Par ailleurs, et c'est surtout cet aspect qui nous intéresse, un tel système ne permettrait pas aux individus aliénés sur le plan sexuel – nous mentionnions Tisserand – d'accéder à une félicité de cet ordre. En effet, le diktat des critères de beauté, quant à lui, perdurera, et ce, aussi restrictif le système sexuel instauré fût-il. Nous l'avons vu précédemment, Tisserand ne se voit attiré que par des femmes charmantes¹²³, jamais par des femmes de son acabit ; il n'y a pas de raison pour que cela change. Par conséquent, le système *mononormatif*, dont la prétendue visée était d'occire les hiérarchisations sur le plan sexuel et de permettre à chacun de s'épanouir, n'est nullement efficient ; il serait vain d'y suppléer une autorégulation sexuelle optimale des individus en présence.

Ce faisant, pourquoi notre narrateur a-t-il adopté, certes de manière implicite, le parti pris d'un système sexuel répressif, et même réactionnaire, si celui-ci s'avère être inopérant ? Serait-ce une simple erreur de raisonnement ? Vraisemblablement pas. Selon nous, il s'agirait, bien au contraire, d'une figuration volontaire de certains raccourcis de pensée, qui tendent à amalgamer le système sexuel en place – pendant du capitalisme économique – avec une doctrine sexuelle libérale (voire libertaire) – postulant pour la liberté d'entreprise sexuelle. D'ailleurs, cette liberté d'entreprise sexuelle, que d'aucuns pourraient qualifier de désinvolte, et dont les protagonistes houellebecquiens se font les apologistes, est prégnante – et de ce fait, encouragée – dans l'ensemble des romans de notre auteur¹²⁴ ; ce qui, manifestement, vient corroborer notre hypothèse. En conséquence, le message subliminal délivré par notre protagoniste est celui d'une dénonciation du libéralisme sexuel comme bouc émissaire aux inégalités d'ordre sexuel.

¹²³ Cf. par exemple, le passage suivant : « C'est surtout l'une des deux qui l'attire, j'ai l'impression ; il est vrai qu'elle est ravissante, pulpeuse, très sexy [...] » (*E.D.L.* p. 59)

¹²⁴ Notre second chapitre sera très éclairant à cet égard.

2.5.2. Une dialectique critique

Pour nous rapprocher au mieux d'une « transformation sociale » qui soit véritablement conforme à l'idéologie de notre protagoniste, force est de constater qu'un retour à K. Marx, en l'occurrence à sa démarche, s'avère encore une fois nécessaire.

L'œuvre de notre protagoniste, à l'instar de celle de K. Marx, est certes une étude du système sexuel (*système capitaliste), mais elle est aussi, et avant tout, une critique de toute une série de croyances qui y sont associées, dont le cheval de bataille est sans conteste le caractère faussement naturel des rapports sociaux instaurés¹²⁵. Notre narrateur s'inscrit, de ce fait, à son tour, au sein d'une démarche dialectique ; comme le formule très bien J. Farjat – en parlant de K. Marx –, il « intègre la critique de l'apparence des rapports sociaux à la connaissance positive de leur essence »¹²⁶. Par ailleurs, si la dynamique sociale des systèmes sexuel et capitaliste perdure, c'est justement grâce aux représentations qui la cimentent ; tout l'enjeu des doctrines de notre protagoniste et de K. Marx réside en ce point : il s'agit de démontrer que les rapports sociaux sont situés historiquement et socialement (recouvrant de ce fait, une dimension objective), et ne sont pas naturels¹²⁷. Bien entendu, la dialectique marxiste, quant à elle, ne contient pas qu'une simple dimension critique, mais se présente également comme révolutionnaire. Pour qu'un changement drastique de dynamique sociale puisse avoir lieu, il faut que cela vienne du prolétariat – d'où la nécessité de faire émerger une idéologie qui, à son tour, sera relayée par le biais d'un parti politique¹²⁸. Notre narrateur, quant à lui, restera aux portes de la révolution ; cela étant, il aura livré son idéologie à son lecteur, qui, s'il le souhaite – et s'il y adhère – pourra s'en faire le porte étendard.

¹²⁵ Pour Marx, cf. ARTOUS, Antoine *op. cit.*, p. 21.

¹²⁶ FARJAT, Juliette et MONFERRAND, Frédéric, *op. cit.*, p.79-82.

¹²⁷ Pour Marx, cf. ARTOUS, Antoine *op. cit.*, p. 25.

¹²⁸ DURAND, Jean-Pierre, *op. cit.*, p. 65-66.

CHAPITRE II : LE DETERMINISME DANS *P.* ET LA QUESTION DE L'ORGIASME SOUS UN PRISME FONCTIONNALISTE

1. Le discours sur le fonctionnement du monde – commentaire

Michel prend quelques jours de vacances après le décès de son père. Ce dernier s'avère, en réalité, avoir été tué par le frère d'Aïcha – une étudiante qui venait faire le ménage chez lui. Le mobile du meurtre est simple : il y avait eu des rapports sexuels entre le vieil homme et la jeune femme musulmane. Notre narrateur part donc pour la Thaïlande ; il choisit le circuit *Tropic Thai*, qui est organisé par *Nouvelles Frontières*, une des grandes marques de la société *TUI*. Encadré par leur accompagnatrice Sôn, Michel et son groupe de voyage jouissent d'un séjour qui associe découvertes (excursion en bateau sur le Klong Samsen, visite de Kanchanaburi, etc.) et détente (*Bangkok Palace Hotel*, hôtel en bord de mer à Koh Samui, etc.) À Koh Samui, notre narrateur, qui partage son temps libre entre lectures solitaires et la plage, a l'occasion de converser à plusieurs reprises avec une autre touriste, Valérie. C'est ici que survient notre premier extrait :

[1] Dans la plupart des circonstances de ma vie, j'ai été à peu près aussi libre qu'un aspirateur. (*P.* p. 94)

En effet, ce premier extrait, issu du récit de pensée de notre narrateur, arrive déjà relativement tard dans la diégèse et, qui plus est, de manière assez inopportune (il semble presque avoir été jeté, au hasard, dans la narration). Toujours est-il que le propos est éclatant ; Michel postule une absence totale de liberté, « dans la plupart des circonstances de sa vie », s'inscrivant de ce fait dans un déterminisme des plus radical (qui n'est pas sans rappeler la vision comtienne). En outre, l'usage du comparant *aspirateur* n'est sans doute pas si anodin qu'il n'y paraît à la première lecture. Il s'agit, certes, d'un objet, qui est donc substantiellement dénué de conscience et de volonté propre, mais, surtout, d'un électroménager qui se voit tirer d'un endroit à l'autre, au gré de son utilisateur. Ce n'est pas tant la fonction de celui-ci qui nous intéresse, mais bien l'idée d'instrumentalisation. L'impuissance de Michel – ou, peut-être serait-il plus approprié de parler de passivité, voire de servilité – est à son paroxysme. La question qui demeure en suspens est, bien entendu, celle de l'instance transcendante qui décide des différentes actions de notre protagoniste.

**

Malgré quelques rapprochements évidents entre Michel et Valérie, ils ne vivent aucune idylle en Thaïlande ; en revanche, dès leur retour en France, les choses s'accélèrent très rapidement. De fait, nos deux protagonistes se voient de plus en plus fréquemment et se mettent à passer beaucoup de temps l'un chez l'autre. Valérie, qui travaille dans un premier temps au sein de Nouvelles Frontières, finit par démissionner de son poste pour rejoindre, avec son collègue Jean-Yves, le groupe *Aurore*. C'est dans ce contexte de changement d'emploi que Michel aboutit à la réflexion suivante :

[2] Jean-Yves et Valérie faisaient partie d'une génération intermédiaire, où il paraissait encore difficile d'imaginer sa carrière en dehors d'une entreprise – ou, éventuellement du secteur public [...]. Nous étions tous les trois pris dans le système social comme des insectes dans un bloc d'ambre ; nous n'avions pas la moindre possibilité de retour en arrière. (*P.* p. 161)

Notre narrateur ne parle plus uniquement de sa situation, mais intègre Valérie et Jean-Yves dans ses considérations. En conséquence, le discours cible un public particulier, appartenant à la fois à une génération spécifique¹²⁹ et à un même secteur d'activité – le culturel, ou du moins, plus largement, le tertiaire. Le facteur-clé est le *système social* ; c'est lui, qui, à une époque particulière, va déterminer la place de l'individu dans la société et, plus précisément, sa condition par rapport au monde du travail. L'importance de la temporalité sera rendue très explicite par la comparaison aux « insectes [pris] dans un bloc d'ambre ». Le comparant *insecte* est peu flatteur pour l'homme, puisqu'il vient souligner son caractère insignifiant, et lui octroie une place infinitésimale dans le monde. Le second comparant, celui du bloc d'ambre, est tout aussi riche de sens. En effet, il exprime parfaitement l'enfermement de l'homme dans une tranche temporelle particulière. Ce bloc d'ambre, ce système social, va conduire son passager (ou son prisonnier, selon le point de vue) vers une destination future, dont les potentialités lui demeureront hors de portée ; il ne pourra plus être que spectateur du déploiement du monde. Nous nous situons une nouvelle fois du côté du pôle déterministe et, plus précisément, au sein du paradigme structuraliste. Il est, en revanche, plus ardu d'établir si ce discours s'inscrit plutôt au sein du sous-paradigme structuro-fonctionnaliste parsonien (en se référant naturellement au sous-système social), ou bien au sein du sous-paradigme du structuralisme constructiviste. La place très restreinte qui est accordée à l'individu tendrait plus vers la première hypothèse. Notons toutefois que la métaphore

¹²⁹ Qui s'oppose à celle des « jeunes diplômés d'HEC » (*P.* p. 160).

employée dans notre extrait reflète une vision particulièrement ferme dudit sous-paradigme.

**

Valérie et Jean-Yves font rapidement le point sur les difficultés des clubs de vacances de *Nouvelles Frontières*. Pour redynamiser le tout, ils créent une nouvelle formule, *Eldorado Découverte* ; celle-ci demande énormément d'investissement de leur part. C'est dans cette période d'intense travail que Valérie propose à Michel d'emménager ensemble. Ce dernier fait alors le point sur ses avoirs, ses souvenirs, et en vint au constat suivant :

[3] Il est faux de prétendre que les êtres humains sont uniques, qu'ils portent en eux une singularité irremplaçable ; en ce qui me concerne, en tout cas, je ne percevais aucune trace de cette singularité. C'est en vain, le plus souvent, qu'on s'épuise à distinguer des destins individuels, des caractères. En somme, l'idée d'unicité de la personne humaine n'est qu'une pompeuse absurdité. (P. p. 175)

Il nous a semblé pertinent d'évoquer ce troisième extrait, et ce, malgré son enracinement peut-être plus philosophique que sociologique, parce qu'il aborde les concepts d'*unicité* et de *singularité* des individus. Selon Michel, il est vain de distinguer « des destins individuels » et « des caractères » chez l'être humain. Si on analyse attentivement le propos, le narrateur n'exclut pas totalement, à ce stade, l'existence d'une singularité chez l'individu. La phrase suivante, par contre, vient radicaliser la position de Michel, en réfutant l'idée « d'unicité de la personne humaine ». Cette nuance de sens, qui de prime abord peut paraître insignifiante, change effectivement la donne ; pourquoi, alors, une telle reformulation ? Et si, en réalité, la valeur de la locution adverbiale *en somme* – placée en début de phrase – n'était pas à prendre dans son acception figurée, conclusive, mais était à entendre au sens propre, en tant que résumé d'une énumération ? Le cas échéant, la vision d'unicité de l'individu adoptée par notre narrateur épouserait parfaitement la conception nomologique de la liberté d'A. Quételet. De fait, le sociologue belge reconnaît un certain libre arbitre à l'homme – liberté qui, par son caractère insaisissable, se situe hors de portée du déterminisme ; toutefois, les différents effets de ces libertés (considérées de manière collective), en s'additionnant, finissent par s'annuler. Ce qui revient, d'une certaine manière, à conclure sur la vanité des « caractères » et des « destins individuels ». Citons A. Quételet à ce propos : « L'expérience, en effet, prouva bientôt aux plus clairvoyants que les volontés individuelles se neutralisent au milieu des volontés

générales¹³⁰ ». Nous sommes donc bel et bien, dans ce cas, dans une vision déterministe, à peine moins radicale que celle d'A. Comte.

**

La formule *Eldorado Découverte* connaît un franc succès ; en revanche la formule *Eldorado classique* chute de plus en plus. Pour y remédier, Valérie et Jean-Yves – accompagnés de Michel – décident de passer quelques jours dans un hôtel à Cuba, pris en charge par cette seconde formule, afin de s'imprégner de l'ambiance locale et de déterminer les motifs sous-jacents de cette perte de succès. Sur place, Michel imagine une nouvelle formule, qui sera, selon lui, révolutionnaire : il faut proposer du sexe aux touristes ; c'est cela que tout le monde recherche au final, que ce soit de manière consciente ou non. Jean-Yves est rapidement convaincu ; dès lors, naît la formule *Eldorado Aphrodite*. Quelques temps plus tard, tous trois sont invités en Thaïlande, pour l'inauguration du projet. La popularité et les bénéfices récoltés par *Eldorado Aphrodite* sont sans précédent. Notre couple se sent tellement bien sur place qu'il prend la décision de s'y installer définitivement. Notre narrateur, vraisemblablement heureux, réfléchit un instant sur le fonctionnement des sociétés :

[4] Selon Emmanuel Kant, la dignité humaine consiste à n'accepter d'être soumis à des lois que dans la mesure où on peut se considérer en même temps comme législateur ; jamais une fantaisie aussi étrange ne m'avait traversé l'esprit. (*P.* p. 319)

Dans ce quatrième extrait, Michel énonce une définition de la *dignité humaine* (soit *grosso modo* de la *liberté*) selon E. Kant, à laquelle il va s'opposer. M. De Coster nous avait déjà confronté à la vision de la liberté du philosophe prussien (*S.L.* p. 34-36) ; en effet, celui-ci s'avère avoir fortement influencé E. Durkheim. E. Kant et E. Durkheim partent tous les deux du postulat qu'il existe un dualisme chez l'homme, qui serait tiraillé entre sa nature sensible et sa raison (celle-ci étant à l'image de la loi morale). La première composante représente, en quelque sorte, un assujettissement primitif à son animalité, tandis que la seconde lui permettrait de se délivrer de la première, et d'exercer sa « liberté ». Ce faisant, les différentes contraintes sociales (ou lois, selon E. Kant) sont perçues comme nécessaires à l'équilibre social par l'individu – qui, dès lors, « peut se considérer en même temps comme législateur » ; elles sont là pour garantir la liberté de

¹³⁰ QUETELET, Adolphe, *Physique sociale ou essai sur l'homme et le développement de ses facultés*, 2. t., Paris, Guillaumin, tome 1, [1835]1969, p. 10 (< *S.L.* p. 31).

tout un chacun (cf. le célèbre adage : « la liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres »). Partant, se soumettre de manière éclairée à la contrainte garantit sa propre libération. Pour qualifier, plus spécifiquement, la liberté selon E. Durkheim, M. De Coster parlera de « contrainte librement consentie », étant donné que la *liberté* et la *contrainte* sont désormais une seule et même chose. Nous comprenons qu'une telle définition de la liberté puisse paraître contre-intuitive pour notre narrateur, qui lui, au contraire, perçoit toutes ces contraintes comme délétères pour sa personne. En s'opposant à E. Kant et, par extension, à E. Durkheim – plus proche, déjà, du pôle déterministe qu'(inter)actionniste –, Michel se montre, à nouveau, partisan d'une vision fort déterministe de l'existence.

**

Alors que nos deux protagonistes profitent de leurs derniers instants en compagnie de Jean-Yves, des hommes surgissent par la mer et se mettent à tirer sur les touristes présents. Valérie meurt sur le coup, et Michel est emmené à l'hôpital. Après plusieurs séjours en hôpital psychiatrique, notre narrateur décide de retourner en Thaïlande. Il repense naturellement à Valérie, et fait le point sur l'évènement tragique qui s'est produit :

[5] Cela devait finir ainsi [...] ; puis je m'aperçus que c'était faux, qu'il n'y avait en l'occurrence aucun déterminisme. (P. p. 341)

En effet, il y a une rupture radicale dans cet extrait avec le discours tenu jusqu'à présent ; néanmoins, l'absence de déterminisme porte uniquement sur un évènement (ou une *action*) spécifique : la mort de Valérie (cf. « en l'occurrence »). Il est légitime de s'interroger sur la nature de ce changement. Est-ce parce qu'il procède d'un évènement dramatique, ayant fait naître un affect particulièrement puissant – la tristesse – chez notre protagoniste ? Michel chercherait-il un bouc émissaire, plus tangible qu'un déterminisme énigmatique et hors de portée ? Se sent-il responsable d'avoir été l'instigateur des hôtels *Eldorado Aphrodite*, dont l'encouragement au tourisme sexuel a provoqué les attentats islamistes ? Notons, d'ailleurs, que cette prise d'initiative de notre narrateur s'intègre dans une dynamique actionniste ; elle s'inscrit effectivement dans la sociologie de l'action selon A. Touraine, puisque la libéralisation du tourisme sexuel allait entraîner une transformation fondamentale du secteur touristique. Michel n'en avait peut-être même pas conscience. Les hypothèses que nous venons de poser demeureront sans réponse ; en revanche, l'extrait en tant que tel constitue bel et bien une parenthèse actionniste, au sein d'un discours majoritairement déterministe.

**

Michel vivra vraisemblablement le reste de ses jours en Thaïlande. Il considère, à un moment, sa mort future et conclut sur l'insignifiance de son existence.

2. L'orgasme, une bouffée d'oxygène au sein d'une existence mortifère?

2.1. Introduction à l'analyse

Les scènes de sexe, qu'elles soient érotiques ou, plus souvent, pornographiques, sont une composante phare du romanesque houellebecquien. Naturellement, *P.* – que nous prendrons comme matériau pour envisager cette thématique – ne fait pas exception. De nombreux travaux, à l'instar de ceux de F. Guignard¹³¹, de H. Hu¹³² et d'I. Dumas¹³³, – pour ne citer que ceux-là – rendent compte de l'importance du sexe dans les romans de notre auteur. Toutefois, la plupart du temps, force est de constater que cette sexualité affirmée, impudente, voire obscène, se voit inscrite et cadenassée dans des considérations phallocentristes – nous pensons surtout au discours critique de F. Guignard. S'en suivent alors, inmanquablement, des prises de position sur le caractère misogyne ou non des scènes et des propos présents dans les romans. Dans la perspective qui est la nôtre – perspective qui tend à inscrire l'œuvre de M. Houellebecq dans un certain déterminisme sociologique –, nous ferons abstraction de tout jugement idéologique. Notre ambition sera d'investiguer au-delà du factuel, ou plutôt du « narratif observable », afin de saisir la fonction sous-jacente de cette sexualité, omniprésente et polymorphe. Pour ce faire, nous privilégierons une approche fonctionnaliste, en recourant, notamment, au concept de *conflit intégrateur*.

¹³¹ GUIGNARD, Frédéric, « Violences sexuelles en imaginaire. Stratégies masculines d'intelligibilité (Houellebecq, Damasio, Volodine) », dans *Revue critique de fiction française contemporaine*, n° 24, 2022, consulté en novembre 2023. URL : <https://doi.org/10.4000/fixxion.2153>

¹³² HU, Hua, « L'écriture à l'heure d'Éros : la représentation sexuelle dans l'œuvre littéraire de M. Houellebecq », Université Clermont Auvergne (UCA), thèse de Doctorat, 2017-2020.

¹³³ DUMAS, Isabelle, « Houellebecq au Canada et sur la toile », dans *Lectures croisées de l'œuvre de M. Houellebecq*, Littérature des XX^e et XXI^e siècles, « Rencontres », n° 26, 2017, p. 153-166.

2.2. Du loisir à l'orgiasme

Pour pouvoir nous enfoncer dans les méandres de la catharsis orgiaque houellebecquienne et mettre en lumière son rôle prépondérant pour les protagonistes et pour la société, nous devons passer, au minimum, par deux étapes préliminaires. D'abord, il nous faut nous arrêter un instant sur la notion de *loisir*, en tant qu'elle représente la catégorie générique de la *fête* – dont l'orgiasme, à son tour, en est la déclinaison la plus puissante. Nous commencerons donc par réaliser un bref détour épistémologique, au cours duquel nous ferons échos aux théories de M. De Coster sur le loisir ; celles-ci, à leur tour, nous conduiront tout naturellement à M. Maffesoli¹³⁴ et à sa sociologie de l'orgie. Ensuite, nous devons également mettre à nu le contexte sociétal qui sert de toile de fond à la diégèse de notre roman. En effet, nous le verrons, ce contexte influe de façon déterminante sur la représentation que les protagonistes se font de leur existence. En outre, c'est au sein de ce contexte spécifique que l'orgiasme semble prendre racines, ou plutôt – devrions-nous dire – au sein duquel il vient s'actualiser¹³⁵.

2.2.1. Préalable sur le loisir

Qu'est-ce que concrètement l'activité de loisir ? Le sociologue français J. Dumazedier en propose une définition assez convaincante que l'on pourrait résumer comme suit : « [il s'agit] d'activités dont la finalité se résume dans les fonctions de délassement, de divertissement et de développement ». (*S.L.* p. 138) En effet, la difficulté que présente une telle définition est qu'elle relève de la perception de l'individu, c'est-à-dire de sa psychologie. C'est pourquoi nous nous en tiendrons à une définition qui, certes, est plus générale, mais qui est surtout plus fiable pour le sociologue ; il s'agit de la définition du loisir selon A. Touraine : « [Les loisirs] constituent, au moins apparemment, un saut hors des règles qui commandent la vie morale et sociale, ou, selon le ton que l'on préfère adopter, une fuite des obligations ou une *libération des contraintes*. »¹³⁶ Selon M. De Coster, il y a trois grands domaines où cette « libération des contraintes » (formulation

¹³⁴ MAFFESOLI, Michel, *L'ombre de Dionysos. Contribution à une sociologie de l'orgie*, Paris, Méridiens-Anthropos, « Sociologies au quotidien », 1982, p. 212.

¹³⁵ De fait, l'orgiasme possède une longue et riche tradition ; son importance et ses manifestations fluctuent selon les périodes, et les enjeux politiques et sociaux. Pour plus d'informations, voir *Ibid.*

¹³⁶ TOURAINE, Alain, *La société post-industrielle. Naissance d'une société*, Paris, Denoël-Gonthier, « Bibliothèque Médiations », 1969, p. 287 (cité dans *S.L.* p. 140).

que nous garderons, bien entendu, précieusement à l'esprit) semble, *a priori*, la plus puissante : le jeu, la fête et le tourisme.

Nous aurons l'occasion de revenir, un peu plus tard, sur les domaines du jeu et du tourisme. Pour l'instant, concentrons-nous sur la fête. Selon M. De Coster, la fête permet à l'individu de laisser libre cours à sa joie, à ses folies ; c'est aussi l'occasion de manifester une certaine forme d'anticonformisme. Nous laisserons tomber, pour notre part, toute la dimension religieuse qui, traditionnellement, y est associée. Retenons surtout qu'à la différence du jeu, la fête constitue une transgression par rapport aux règles. Il y a donc une dimension cathartique qui y est associée (pensons, par exemple, aux Saturnales de la Rome antique). La fête est l'occasion de faire ce que l'on veut, ce qui ne nous est pas permis au quotidien ; mais, ce faisant, elle remplit une *fonction* essentielle : elle constitue une sorte de soupape de sécurité qui garantit la pérennité du système établi – sans elle, l'ordre social imploserait. Cette idée se traduit par le concept de *conflit intégrateur*, que nous devons à R. K. Merton. Comme annoncé précédemment, le sociologue français M. Maffesoli, à partir d'une vision antique de la fête (où la sexualité occupait une place de première ordre), et par une relation synecdochique, va associer l'orgiasme au conflit intégrateur – conférant, de ce fait, son propre statut à l'orgiasme.

2.2.2. Une éthique de l'instant ?

Intéressons-nous, à présent, au contexte sociétal dans lequel va venir s'intégrer notre catharsis orgiaque. Par *contexte sociétal*, nous nous référons à la dynamique sociale qui tend à gouverner les comportements des protagonistes, ainsi que leur vision de l'existence et des composantes qui y sont associées (travail, loisir, rapport à l'altérité, etc.) Ce contexte sociétal fluctue naturellement dans la temporalité. La diégèse de *P.* prend pour cadre les années 2000 - 2002¹³⁷ ; Michel a la petite quarantaine et Valérie, quant à elle, arrive doucement aux trente ans. Les protagonistes sont donc plongés dans une société post-productiviste, dans laquelle une *éthique de l'instant* (selon les termes de M.

¹³⁷ Cf. les passages suivants : « Il était trois heures du matin, heure locale ; l'année 2001 venait de commencer. » (*P.* p. 126) ; « L'année 2002 marquerait l'entrée en France dans l'union monétaire européenne, entre autres choses : il y aurait également le Mondial, l'élection présidentielle, différents évènements médiatiques de grande ampleur. » (*P.* p. 304)

Maffesoli) est venue supplanter, depuis quelques décennies, l'idéologie productiviste qui dominait depuis le début du XX^e siècle¹³⁸.

Nous venons, très approximativement, de rattacher le contexte sociétal de *P.* à une éthique de l'instant – qui, comme nous le verrons, se caractérise par le primat d'un *carpe diem* – sur la base d'un simple rapport de contiguïté temporelle. Naturellement, nous nous devons d'examiner ladite idéologie, en tant qu'elle se manifeste concrètement dans la diégèse de notre roman. En effet, plusieurs interrogations semblent s'imposer d'elles-mêmes ; nous nous attarderons sur trois d'entre elles. Quels rapports les personnages de *P.* entretiennent-ils avec le contexte sociétal qui est le leur ? Plus spécifiquement, comment conçoivent-ils leur relation au travail ? Comment mobilisent-ils le temps libre qui leur est alloué ? Nous nous attacherons à répondre à ces questions, à partir d'une sélection de courts extraits, répartis au sein des cadres productiviste et de l'éthique de l'instant.

2.2.2.1. La condamnation ambiguë du productivisme

Nous l'avons dit, Michel et Valérie vivent dans une société qui, a priori, semble avoir refoulé l'idéologie productiviste¹³⁹ – très attachée aux valeurs de travail et de productivité. Cela étant, qu'en est-il réellement ? Dans un premier temps, nous allons porter notre regard sur les discours qui témoignent des motivations inhérentes au travail ; ensuite, nous considérerons, plus spécifiquement, les différents secteurs d'activités représentés dans la diégèse.

Nous avons relevé trois extraits, de portée universalisante, qui renvoient aux valeurs que l'homme occidental attribue au travail. Ceux-ci relèvent du récit de pensées

¹³⁸ Notons, ici, qu'il s'agit d'une tendance générale, et qui, par ailleurs, relève davantage d'un point de vue sociologique qu'économique ; de fait, le productivisme – en tant que système économique – s'est pérennisé jusqu'à aujourd'hui. Pour plus d'informations sur le sujet, voir AUDIER, Serge, *L'âge productiviste : hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques*, Paris, La Découverte, « Sciences humaines », 2019, p. 978.

¹³⁹ Par productivisme, nous entendons ici une idéologie qui valorise « la production [de manière générale] (agricole, industrielle, etc.), qui se doit d'être toujours plus efficace et toujours plus importante quantitativement et qualitativement ». (JUIGNET, Patrick, « Le productivisme », sur *Philosophie, Science et société* [en ligne], 2019, consulté en janvier 2023. URL : <https://philosciences.com/386-productivisme> (> Mediapart, « Aux sources de l'hégémonie productiviste », [Entretien avec Serge Audier], 2019. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=ewBI2iKemGo>))

de Michel, narrateur autodiégétique de *P.* ; seul le dernier extrait contient, en outre, du discours rapporté d'une conversation avec un vieil ouvrier.

Quand il le peut, l'Occidental *travaille* ; souvent son travail l'ennuie ou l'exaspère, mais il feint de s'y intéresser [...] (*P.* p. 111)

Dans la société où nous vivons, le principal intéressement au travail était constitué par le salaire, et plus généralement par les avantages financiers ; le prestige, l'honneur de la fonction tenaient dorénavant une place beaucoup moins grande. (*P.* p. 160)

Qu'est-ce qui pouvait inciter les êtres humains, exactement, à accomplir les travaux ennuyeux et pénibles ? [...] Le témoignage du vieil ouvrier était accablant, sans rémission : à son avis, uniquement le besoin d'argent (*P.* p. 231)

Le deuxième extrait nous offre un point de vue assez synthétique sur la question : dans la société dans laquelle vivent nos protagonistes, l'intéressement au travail s'explique majoritairement par les « avantages financiers » que celui-ci garantit. « L'honneur de la fonction », qui était associée traditionnellement au travail (et qui, d'ailleurs, constituait un des leviers de l'idéologie productiviste), de même que toute autre forme de *ressource symbolique*¹⁴⁰, est largement tombé en désuétude. Le premier extrait, quant à lui, vient souligner l'ennui qui accompagne inmanquablement l'activité de travail. Néanmoins, malgré l'absence d'épanouissement professionnel, l'occidental « feint de s'y intéresser » ; ce qui peut laisser suggérer deux choses : soit une forme d'hypocrisie, nécessaire à la bonne intégration sociale ; soit une forme de déni de l'individu qui, pour pouvoir affronter son quotidien, se convainc lui-même d'un pseudo-attachement à son travail. Le dernier extrait, qui, certes, porte plus spécifiquement sur les travaux éprouvants, vient radicaliser le propos du second extrait : le travail se réduit alors au simple impératif de subsistance. Quoi qu'il en soit, le discours du narrateur se veut univoque : le travail ne peut être que contraignant, et son exercice se justifie, en premier lieu, par la simple motivation pécuniaire¹⁴¹.

Concentrons-nous, désormais, sur les visions qu'ont les protagonistes, Michel et Valérie, de leur propre travail, ainsi que sur celles de leur collègue respectif, Marie-Jeanne et Jean-Yves. Nous commencerons avec les discours de Michel qui, cette fois-ci, concernent le métier singulier de comptable au ministère de la Culture.

– Oui, je travaille au ministère de la Culture. Je prépare des dossiers pour le financement d'expositions, ou parfois de spectacles.

¹⁴⁰ Selon la terminologie de M. De Coster. Celui-ci recense six ressources spécifiques au domaine de travail, dont celle-ci.

¹⁴¹ Soit les *ressources financières* selon M. De Coster.

– Des spectacles ?
– Des spectacles... de danse contemporaine... Je me sentais radicalement désespéré, envahi par la honte. (P. p. 18)

Pourquoi n'avais-je jamais, dans mon travail, manifesté une passion comparable à celle de Marie-Jeanne ? (P. p. 30)

En ce qui me concerne, je travaillais de moins en moins ; enfin je faisais mon travail, au sens le plus strict. (P. p. 158-159)

Le premier passage, situé en tout début de récit, est extrait d'une conversation entre Michel et le capitaine Chaumont, alors que celui-ci est venu l'interroger sur son père (qui s'avérera avoir été tué par un musulman). Le sentiment de « honte » de Michel, à l'égard de son travail, apparaît textuellement au niveau du récit de pensée du protagoniste ; il sera d'ailleurs renforcé par la double présence des points de suspension. C'est au cours du présent dialogue que ce sentiment de honte atteint son paroxysme, c'est-à-dire au moment où Michel entre en *interaction* avec un agent de la gendarmerie. Nous en déduisons que la perception qu'a le protagoniste de son propre travail, et de l'inutilité qu'il y attache, se voient accentuées au contact d'un représentant d'une profession « noble » ou, du moins, dont la finalité apparaît à l'esprit de manière relativement concrète. À l'inverse du domaine de la culture qui peut sembler quelque peu abstrait, voire superfétatoire, pour un agent des forces de l'ordre¹⁴², de même que pour un comptable d'ailleurs. Le deuxième extrait vient ajouter à cette idée de « honte », ou plutôt confirmer, le désintérêt de Michel par rapport à son secteur d'activité. En outre, nous remarquons, au sein de cette autoréflexion, que l'évidence du propos, se voit intensifiée par la comparaison avec Marie-Jeanne – en l'occurrence, passionnée par son métier. Nous reviendrons sur le cas de la collègue du protagoniste ; à ce stade, nous soulignerons simplement, à nouveau, l'importance qu'occupe autrui¹⁴³ dans la façon dont l'individu se perçoit (ou plutôt, perçoit son rapport au travail). Le détachement de Michel vis-à-vis de sa profession demeurera une constante tout au long du roman ; le dernier extrait présenté laisse entendre, en outre, l'apparition d'une certaine négligence du protagoniste dans son travail. Par ailleurs, plus loin dans la diégèse, Michel n'hésitera pas une seule seconde, lorsque l'occasion se présentera, à abandonner son travail pour vivre à l'étranger avec Valérie.

¹⁴² Cf. « [Le capitaine] avait conscience de l'existence d'un secteur culturel, une conscience vague mais réelle. » (P. p. 18)

¹⁴³ En effet, ce qui n'est pas sans rappeler le postulat interactionniste adopté par J. Filinowicz dans son travail.

Nous avons relevé deux passages particulièrement révélateurs de l'état d'esprit de Valérie par rapport à son emploi dans le secteur du tourisme. Le premier extrait est issu d'un dialogue avec Michel, tandis que le second provient d'une conversation avec Jean-Yves, alors qu'elle s'apprêtait à être rétrogradée, pour vivre une vie plus paisible.

Je suis prise dans un système qui ne m'apporte plus grand-chose, et que je sais au demeurant inutile ; mais je ne vois pas comment y échapper. (P. p. 158)

[...] si j'ai travaillé jusqu'à présent c'était uniquement pour le fric ; maintenant, je vais commencer à vivre. (P. p. 318)

Le premier extrait peut faire écho, dans une certaine mesure, au discours de Michel, puisqu'il reflète le sentiment d'inutilité de Valérie quant à son travail. La grande différence entre les protagonistes, c'est l'appartenance de Valérie au secteur touristique (d'abord au sein de *Nouvelles Frontières*, puis du groupe *Aurore*), alors que Michel, lui, travaille comme fonctionnaire à la Culture. Ce faisant, l'aliénation de Valérie à son travail – fortement enraciné au sein du « système » capitaliste –, est beaucoup plus flagrant. La protagoniste ne sait pas « comment échapper » à la dynamique de travail dans laquelle elle est tombée, et à laquelle elle n'adhère pourtant pas. Valérie est amenée à travailler sans compter pour assurer le bon développement des nouvelles infrastructures hôtelières de chez *Aurore*, et ce, jusqu'à l'épuisement ; naturellement, le salaire et les actions sont très attractifs. Au travers du personnage de Valérie, ce sont toute la perversité et les effets délétères de l'idéologie capitaliste qui sont critiqués. Le second extrait, plus avancé dans la diégèse, témoigne de la détermination de la protagoniste à briser le cycle. En outre, le clivage opéré entre le travail et la « vie » est particulièrement percutant : le travail constitue, résolument, l'antithèse de la vie. Toutefois, cette libération est de très courte durée, car, au moment même où elle a pris sa décision, Valérie se fait tuer lors d'une fusillade. C'est là tout le tragique du personnage, qui meurt sans avoir vécu, en nous laissant, de ce fait, un poignant message : profiter de la vie, et éviter de sombrer dans une mécanique productiviste, vide de sens.

Nous envisagerons simultanément les situations de Marie-Jeanne et de Jean-Yves au sein de leur profession. Celles-ci sont décrites et, par conséquent, interprétées par notre narrateur.

Quoique Marie-Jeanne ne fasse à proprement parler rien, son travail est en réalité le plus complexe : elle doit se tenir au courant des mouvements, des réseaux, des tendances ; ayant assumé une responsabilité culturelle, elle peut se voir en permanence soupçonnée d'immobilisme, voire d'obscurantisme [...]. Aussi reste-t-elle en contact régulier avec des artistes, des galeristes, [...]

ces coups de téléphone la maintiennent dans la joie, car sa passion pour l'art contemporain est réelle. (P. p. 21)

Je n'arrivais toujours pas à comprendre son ambition, l'acharnement qu[e] [Jean-Yves] mettait à réussir sa carrière. Ce n'est pas pour l'argent. [...] Son ambition, existant par elle-même, ne pouvait être ramenée à aucune autre cause : elle était sans doute assimilable au désir de construire quelque chose [...]. En réalité, Jean-Yves travaillait parce qu'il avait le goût du travail ; c'était à la fois mystérieux et limpide. (P. p. 296)

En effet, les deux personnages secondaires ont un rapport au travail diamétralement opposé à celui de Michel et de Valérie. Marie-Jeanne s'épanouit dans son travail, parce qu'elle est passionnée par l'art contemporain ; contrairement à Michel, son secteur d'activité se trouve en adéquation avec ses centres d'intérêts. Le lien qui unit Jean-Yves au secteur touristique est plus ténu. En réalité, ce n'est pas *son* travail qu'il aime, ni les rétributions qui l'accompagnent, mais simplement *le* travail de manière générale. Le « désir de construire quelque chose », « le goût du travail », qui caractérisent le personnage, témoignent bien entendu d'une réminiscence productiviste.

Comment pourrions-nous expliquer l'hétérogénéité des rapports des personnages au travail ? Nous n'avons pas la prétention de lever le voile sur cette équivoque. Plus modestement, nous soulignerons l'adéquation des discours universalisants du narrateur avec le rapport au travail de nos deux protagonistes ; ce qui pourrait laisser entendre un parti pris pour la thèse du travail aliénant. Toutefois, l'attitude des personnages secondaires n'est aucunement condamnée par le narrateur ; il s'agit simplement d'individus qui ont eu la chance de s'épanouir dans leur travail. Notons, cependant, que Jean-Yves, qui incarne en quelque sorte une résurgence de la doctrine productiviste, est présenté comme une figure d'exception. Par conséquent, sans nous tromper, nous pouvons dire que, si le productivisme n'est pas totalement réprouvé, il ne semble plus être dans l'air du temps.

Jusqu'ici, nous nous sommes intéressés aux différents discours et aux différentes attitudes que l'on pouvait observer face au travail. Il nous reste tout de même un point non négligeable à considérer : le secteur d'activité. En effet, celui-ci pourrait bel et bien nous éclairer sur l'attitude de notre narrateur autodiégétique. Les deux passages ci-dessous sont extraits du récit de pensée de Michel, qui, au cours de ses premières vacances en Thaïlande, se plaisait à réfléchir aux différentes professions de ses compagnons de voyage. Le premier passage considère le métier de charcutier, anciennement occupé par

un couple de retraités, Josette et René ; le second, la profession de chargée de projet événementiel de « deux [jeunes] bimbos » (*P.* p. 44).

[...] ils tenaient une charcuterie. [...] Ce joyeux drille était donc un ancien charcutier (à Clamart, précisa sa femme) ; c'est dans un établissement modeste, dévolu à l'alimentation des humbles, qu'il avait jadis fait étalage de ses pirouettes et ses saillies. (*P.* p. 45)

Babette et Léa, s'avérait-il, travaillaient dans la même *agence de com'* ; pour l'essentiel, elles *organisaient des événements*. [...] Je m'informai de leur salaire : il était bon. À peu près vingt-cinq fois celui d'un ouvrier des industries métallurgiques de Surat Thani. L'économie est un mystère. (*P.* p. 86-87)

Effectivement, Michel ne fait pas preuve du même égard pour les deux professions. Le métier de charcutier est présenté avec une certaine bienveillance (« établissement modeste », « dévolu à l'alimentation des humbles »), de manière presque poétisée, tandis que le métier de chargée de projet événementiel est traité avec indifférence, voire peut-être même avec une pointe de dérision (cf. « pour l'essentiel » et le recours à l'italique). En outre, la seconde partie de l'extrait, où le protagoniste compare cette profession – qui lui semble vraisemblablement très obscure, voire même douteuse – avec le travail éprouvant d'ouvrier métallurgiste s'avère très révélatrice. Il y a une légitimation de l'*homo faber*¹⁴⁴, (de l'homme qui fabrique), et plus largement du secteur secondaire, au détriment du secteur tertiaire, dont la nécessité est mise en cause. De fait, alors que le charcutier et le métallurgiste concourent à la fabrication de produits indispensables à la société (denrées alimentaires pour l'un, ustensiles de cuisine et autres objets du quotidien pour l'autre), le rôle du tertiaire – détaché de tout impératif vital – se présente comme futile aux yeux de notre narrateur. Pour reprendre les mots de P. Burgelin, « l'*homo faber* constitue pour nous un monde d'objets familiers, compréhensibles et utiles, qui constitue notre défense contre l'insécurité de l'existence¹⁴⁵ ». S'ajoute à cela, naturellement, la différence exorbitante de salaire, entre Babette et Léa et l'ouvrier métallurgiste de Surat Thani, qui laisse Michel dans un certain désarroi.

Les deux extraits ci-dessous, eux-aussi issus du récit de pensée du narrateur, s'inscrivent dans la continuité de ce que nous venons observer.

Pendant ce temps des gens travaillaient, produisaient des denrées utiles ; ou inutiles, parfois. Ils produisaient. Qu'avais-je produit, moi-même, pendant mes quarante années d'existence ? [...] En

¹⁴⁴ Terminologie marxienne, figurant dans les ouvrages de M. De Coster.

¹⁴⁵ BURGELIN, Pierre, « De l'« Homo faber » à l'« Homo laborans », dans *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 44^e année, n° 2, 1964. Éthique et Technique. Travaux du Colloque des Facultés de Théologie de langue française, 1963, p. 110-118. URL : <https://doi.org/10.3406/rhpr.1964.3764>

un mot, j'avais travaillé dans le *tertiaire*. Mon inutilité était quand même moins flamboyante que celle de Babette et de Léa [...] (P. p. 88)

Valérie et Jean-Yves, comme moi, ne savaient utiliser que de l'information et des capitaux [...]. Mais aucun de nous trois, ni aucune personne que je connaisse, n'aurait été capable, en cas par exemple de blocus par une puissance étrangère, d'assurer un redémarrage de la production industrielle. (P. p. 217)

Le premier extrait, qui, par ailleurs, reflète assez bien la propension de Michel à l'autocritique et à la démarche introspective, vient verbaliser ce que nous avons déjà déduit en amont, à savoir le sentiment d'inutilité du tertiaire et l'importance des métiers de première nécessité. En outre, le fait que le narrateur s'interroge sur son propre rôle dans la société, en tant que travailleur, vient ajouter une dimension supplémentaire à la condamnation pure et simple du tertiaire ; il s'agit de la perte de sens qui en découle, autrement dit, de la prise de conscience de Michel de la vacuité de sa propre existence. Nous ne nous attarderons pas sur le second extrait, retenons simplement qu'il vient rendre explicite le rapport hiérarchique qu'entretiennent les secteurs d'activités.

En dernier lieu, au regard de la condamnation du secteur tertiaire que nous venons d'établir, nous nous devons d'évoquer un métier qui, pour Michel, semble bénéficier d'un passe-droit.

Avant de me déshabiller je rendis encore une fois hommage à Oôn, et à toutes les prostituées thaïes. Ce n'était pas un métier facile qu'elles faisaient, ces filles. [...] Babette et Léa, pensais-je, n'auraient pas été capables d'être des prostituées thaïes ; elles n'en étaient pas dignes. (P. p. 54)

Il s'agit bien entendu du métier de prostituée, et en l'occurrence celui de prostituée thaïe, qui, bien qu'il constitue lui-aussi un service, jouit d'une toute autre considération – nous y reviendrons plus tard.

Comment conclure à propos de cette analyse sur le travail ? Nous avons vu que nos protagonistes s'inscrivaient bel et bien dans une société post-productiviste, dans laquelle le primat n'est plus accordé à la valeur du travail. L'exercice d'un métier, exception faite de Marie-Jeanne et de Jean-Yves, ne se justifie plus que par le simple impératif financier. L'absence de toute autre forme de motivation, doublé du sentiment d'inutilité à l'égard de la profession exercée – sentiment lui-même issu de l'appartenance au secteur tertiaire, devenu prépondérant sur le marché du travail –, aboutit au déclin de l'estime de soi et à la dégénérescence progressive de l'être. Naturellement, alors que le secteur tertiaire se présente comme étant nuisible pour le travailleur, nous pourrions nous attendre, paradoxalement, à ce que cette perte du rôle de l'individu, à ce que ce vide

existentiel, se voient quelque peu palliés, du point de vue, cette fois, du consommateur – qui, lui, peut bénéficier de l’infinité de loisirs et de services qui s’offrent à lui.

2.2.2.2. La vacuité d’un *carpe diem*

À partir des années soixante, avec l’avènement de la contre-culture, l’idéologie productiviste va donc commencer à s’étioiler¹⁴⁶, au profit d’une éthique épicurienne de l’instant. Désormais, l’idéologie du *carpe diem*, du « one life » est de mise ; il faut profiter un maximum de la vie tant que l’on peut. Que l’avènement de la société de loisirs soit la conséquence ou la cause de l’émergence de cette nouvelle vision de l’existence importe peu ; ce qui est certain, c’est que nos protagonistes ont une multitude de loisirs à leur disposition, soit – pour faire écho au point précédent – une multitude de moyens d’échapper au domaine du travail, et même – plus largement – d’échapper à toutes formes de contraintes¹⁴⁷. Nous allons, dans un premier temps, chercher à rendre compte des « loisirs quotidiens », présents dans la diégèse de *P.* Ensuite, nous considérerons, plus spécifiquement, le secteur touristique – thématique centrale de notre roman – et les différents divertissements qui y sont associés. En dernier lieu, nous envisagerons très brièvement une dernière catégorie de loisirs, que nous nommerons les « loisirs orgiaques¹⁴⁸ ». L’objectif sera, bien entendu, d’évaluer l’efficacité de ces différentes activités ; celles-ci permettent-elles à l’individu d’accéder à une certaine félicité ?

a. LES « LOISIRS QUOTIDIENS »

Contrairement à ce que nous aurions pu attendre, la diégèse de *P.* ne regorge pas d’activités de loisir. La plupart de celles-ci transparaissent au travers du quotidien, bien morne, de notre narrateur. Dans un premier temps, nous exposerons donc les quelques divertissements de Michel et tenterons d’en évaluer la teneur. Dans un second temps, de manière plus succincte, nous présenterons d’autres loisirs, associés, cette fois, à des groupes d’individus bien spécifiques – celui des jeunes ingénieurs et celui des enfants / préadolescents.

¹⁴⁶ BERNARD, Jean, « Le productivisme aura-t-il une fin ? », à propos de AUDIER, Serge, *op. cit.*, 2019, sur laviedesidees.fr, consulté en janvier 2023. URL : <https://laviedesidees.fr/Le-productivisme-aura-t-il-une-fin.html>

¹⁴⁷ Cf. la définition du *loisir* selon A. Touraine (cf. *Supra*, p. 71).

¹⁴⁸ Cette dernière catégorie correspond, en effet, aux pratiques orgiaques. L’orgasme, qui constitue l’objet central de notre chapitre, sera envisagé en profondeur aux points suivants – raison pour laquelle nous ne faisons encore que l’effleurer à ce stade.

Dès le début du récit, Michel est présenté comme un individu très solitaire, qui manifestement n'a pas d'amis, ni aucune autre forme de relations qui pourrait s'y apparenter. Il ne pratique aucun sport et n'affectionne aucune activité en particulier. Ses seules tentatives – qui nous sont d'ailleurs révélées par le biais de souvenirs bien lointains – pour participer aux mondanités parisiennes se sont soldées par de cuisants échecs (cf. *P.* p. 199). Hormis quelques parties de *solitaire* – dont il semble inutile, ici, de relever l'appellation facétieuse –, les divertissements de Michel se réduisent à de simples lectures de magazines (*Elles*, *Marie-Claire*, *l'Obs*) et de journaux (*Libération*, *Le monde*, etc.), ainsi qu'à regarder la télévision (principalement les chaînes françaises, comme TF1 et FR3). Observons, textuellement maintenant, ce qui constitue une soirée type pour notre protagoniste.

Quoi qu'il en soit, j'étais rentré avant sept heures et demie. Je commençais par *Questions pour un champion*, dont j'avais programmé l'enregistrement sur mon magnétoscope ; puis j'enchaînais par les informations nationales. La crise de la vache folle m'intéressait peu, je me nourrissais essentiellement de purée Mousline au fromage. Puis la soirée continuait. Je n'étais pas malheureux, j'avais cent vingt-huit chaînes. Vers deux heures du matin, je me terminais avec des comédies musicales turques. (*P.* p. 23)

En effet, les soirées de Michel paraissent peu reluisantes : « *Questions pour un champion* », « informations nationales », repas (identique), « comédies musicales turques ». Cela étant, il est intéressant de constater que ce qui, en l'occurrence, pour le narrateur, équivaut à des activités de loisir, ou du moins à des distractions, n'est pas, en réalité, considéré comme tel en sociologie. De fait, traditionnellement, la télévision n'est pas étudiée par la sociologie des loisirs ; mais, elle est envisagée au sein d'une des grandes dimensions de l'action sociale : la communication. Il s'agit bien entendu d'une communication au niveau macrosociologique, soit ce que nous avons l'habitude d'appeler la *communication de masse*. Naturellement, ce type de communication est à sens unique. Divers sociologues, à l'instar d'O. Burgelin ou de J. Lazar, se sont intéressés aux effets de cette communication de masse sur le récepteur ; M. De Coster, quant à lui, a recensé les trois thèses dominantes : celle de *l'uniformisation culturelle*, celle de la *différenciation culturelle* et celle de la *médiatisation groupale* (*I.S.* p. 168 – 172). La première conçoit la communication de masse comme aliénante ; la seconde, au contraire, postule la diversité des contenus proposés et, par conséquent, la liberté de choix qui est laissée à l'individu ; la dernière, quant à elle, insiste sur l'importance des groupes sociaux, qui peuvent agir comme médiateurs entre l'individu et le canal de masse. Qu'en serait-il pour Michel ? D'emblée, il nous est facile d'exclure la troisième hypothèse, puisque notre protagoniste

choisit son programme de son propre chef, sans l'intervention d'une tierce personne. En revanche, déterminer si l'impact de la télévision relève plus de l'uniformisation culturelle ou de la différenciation culturelle paraît plus ardu. D'une part, le journal télévisé et *Questions pour un champion*, par leur notoriété et leur popularité, peuvent nous faire penser à la première hypothèse ; toutefois, d'autre part, le visionnage des comédies musicales turques et la présence des cent vingt-huit chaînes tendent plutôt vers la seconde hypothèse. Un regard plus littéraire peut nous permettre de sortir de cette impasse. De fait, la phrase suivante : « Puis la soirée continuait. » induit une passivité du spectateur par rapport à sa soirée, et par conséquent, par rapport à son programme télévisé. S'ajoute à cela, naturellement, la dernière phrase, « Vers deux heures du matin, je me terminais avec des comédies musicales turques. », qui vient renforcer cette passivité de Michel avec l'emploi pronominal de *se terminer*. Notons également les connotations mortifères que peut revêtir ce verbe. En conséquence, le visionnage de la télévision, loin d'être un simple divertissement, prend bel et bien un caractère aliénant.

En dépit d'une évidente soumission du protagoniste à son programme télévisé, et de certains contenus soporifiques qui y sont associés, force est de constater que le canal de masse peut aussi présenter quelque vertu didactique. L'entretien de Michel avec le capitaine Chaumont est assez évocateur à cet égard.

[Le capitaine Chaumont] s'excusait, il n'avait pas eu le temps de passer la veille. Je lui proposai un café. [...] Ainsi, il pourrait me faire relire et signer ma déposition avant de partir ; j'eus un murmure d'approbation. La gendarmerie, trop accaparée par les tâches administratives, souffrait de ne pas avoir suffisamment de temps à consacrer à sa véritable mission : l'enquête ; c'est ce que j'avais pu déduire de différents magazines télévisés. Il approuva cette fois avec chaleur. (P. p. 17)

Le reste de l'entretien se déroula à peu près normalement ; j'avais déjà assisté à des téléfilms de société, j'étais préparé à ce type de dialogue. (P. p. 18)

En effet, nous voyons très clairement, dans les deux extraits ci-dessus, que les « différents magazines télévisés », de même que « les téléfilms de société », permettent à Michel d'appréhender, avec une certaine sérénité, son échange avec l'agent des forces de l'ordre. Cet « apprentissage » se voit, en outre, légitimé par l'interaction (cf. « il approuva cette fois avec chaleur ») ; il n'y a donc aucune fracture qui s'opère avec le réel.

À l'inverse, quand le protagoniste se détache de ce formatage médiatique, et verse dans la spontanéité, ses propos deviennent alors incongrus¹⁴⁹.

La lecture et, sans doute davantage encore, la télévision, constituent donc les seuls « divertissements » de notre protagoniste. Nous avons, en outre, abondamment souligné l'ambiguïté générique de ce type de « loisirs ». De fait, *stricto sensu*, Michel ne pratique aucun loisir, c'est-à-dire aucune activité qui lui permettrait de se défouler, d'échapper à son quotidien, de se purger, ou d'accéder à un état de bonheur. Notre narrateur en a d'ailleurs bien conscience : « j'étais trop tendu en général, et depuis trop longtemps. J'aurais peut-être dû faire des activités le soir, du badminton, du chant choral ou autre chose. » (*P.* p. 122) Notons tout de même que quelques modestes changements surviendront grâce à Valérie, comme sa participation à la thalassothérapie (*P.* p. 177) et son goût pour la cuisine. (*P.* p. 270)

Considérons, à présent, les loisirs que notre narrateur attribue aux jeunes ingénieurs et aux adolescents. L'extrait ci-dessous, qui traite du premier groupe d'individus, est particulièrement intéressant.

C'est souvent le cas chez les garçons qui font des études d'ingénieur ; ils n'ont pas le temps de sortir, d'avoir de petites amies. Leurs loisirs sont consacrés à des distractions sans conséquence, du genre jeux de rôles intelligents ou parties d'échecs sur Internet. (*P.* p. 121)

Ce qui se manifeste ici avec force, c'est la stéréotypisation qu'opère Michel sur les jeunes ingénieurs. Quoiqu'en réalité, il s'agit sans doute moins d'une stéréotypisation que d'une vision de ce qu'on appellerait en sociologie les *attributs périphériques* du statut d'étudiant ingénieur. Pour bien saisir cette notion, nous devons partir du concept de *rôle*¹⁵⁰. Le rôle est la troisième dimension¹⁵¹ qui définit les rapports sociaux entre les individus. Très simplement, nous pourrions dire que le rôle est un filtre permettant de concevoir l'action individuelle comme une action sociale. Au niveau interpersonnel, l'individu joue constamment un rôle par rapport à un autre individu (cela peut être le rôle de père ou de fils, de patron ou d'employé, de médecin ou de patient, etc.). Les rôles se forgent à partir de modèles d'actions typiques, préalablement institutionnalisés ; il s'agit du *statut* –

¹⁴⁹ Cf. le passage suivant : « Déjà, il chargeait son imprimante. “ Mon père était très sportif ! ” lançais-je avec brusquerie. Il leva vers moi un regard interrogateur. “ Je ne sais pas... fis-je en écartant les mains avec désespoir, je voulais juste dire qu'il était très sportif. ” » (*P.* p. 19)

¹⁵⁰ Nous nous basons surtout ici *I.S.* de M. De Coster (voir, notamment, *I.S.* p 113 – 120).

¹⁵¹ Les deux autres dimensions étant la *communication* – que nous avons considéré, plus haut, au niveau macrosociologique – et le *pouvoir*.

aspect normatif du rôle. Autrement dit, le rôle est l'exercice concret dudit statut par l'individu. L'anthropologue S. F. Nadel¹⁵² va distinguer trois composantes du statut : *l'attribut fondamental*¹⁵³, les *attributs importants*¹⁵⁴ et les *attributs périphériques*. C'est effectivement sur cette dernière composante que va jouer notre narrateur, puisqu'il s'agit de l'image que les individus ont du style de vie du *statut* – en l'occurrence celui d'étudiant ingénieur. De fait, Michel perçoit les étudiants d'ingénierie (ceux-ci étant déjà des garçons) comme étant trop concentrés sur leurs études que pour pouvoir sortir et « avoir des petites amies » ; et ce, sans qu'il n'y ait eu aucun témoignage, en amont, qui aurait pu corroborer cette vision. Il en va de même pour les loisirs qu'il qualifie de « distractions sans conséquence, du genre jeux de rôles intelligents ou parties d'échecs sur Internet ». Ces *attributs périphériques* du statut d'étudiant ingénieur, que nous livre notre protagoniste, ou plus précisément le ton quelque peu sarcastique avec lequel il les envisage (cf. « distractions sans conséquence, du genre [...] »), est assez surprenant. En effet, il conçoit les « jeux de rôles intelligents » et les « parties d'échecs sur Internet » comme des « distractions sans conséquence » ; ce qui, venant de la part d'un individu n'ayant pas de « réels » divertissements, peut sembler quelque peu inapproprié. Par ailleurs, en l'occurrence, il s'agit bel et bien de loisirs, étant donné que les *jeux* – comme nous l'avons dit en début de chapitre – forment l'un des trois grands domaines du loisir (et ce, en dépit de leur caractère coercitif¹⁵⁵).

Très sommairement, évoquons à présent, les divertissements attribués dans la diégèse aux enfants et aux préadolescents. Il s'agit de deux extraits d'une scène qui nous est rapportée par un narrateur hétérodiégétique¹⁵⁶. Ce dernier nous livre le retour de Jean-Yves à son domicile.

Johanna, la baby-sitter, vautreée dans le canapé, regardait MTV. (P. p. 252)

¹⁵² NADEL, Siegfried F., *La théorie de la structure sociale*, trad. de l'anglais par J. Favret, Paris, éditions de Minuit, [1957] 1970, p.229 (cité dans *I.S.* p. 115 – 116).

¹⁵³ Qui garantit l'accès au statut, il peut être « acquis » (par le mérite) ou « assigné » (par le hasard, la naissance, etc.)

¹⁵⁴ Qui sont « les droits et les obligations que confère le statut fondamental » (*I.S.* p. 115)

¹⁵⁵ Cf. les contraintes qui garantissent l'attractivité du jeu (soit les règles du jeu). Pour plus d'informations à ce propos, voir CAILLOIS, Roger, *Les jeux et les hommes. Le masque et le vertige*, éd. 2, Paris, Gallimard, « Idées », 1967, p. 88 (cité dans *S.L.* p. 147).

¹⁵⁶ Notons, au passage, que les transitions entre le discours du narrateur autodiégétique et celui du narrateur hétérodiégétique (qui adopte un point de vue plus omniscient) sont difficilement perceptibles ; en effet, il est parfois difficile de déterminer l'instance qui produit le discours. S'ajoute à cela, le prénom du narrateur autodiégétique *Michel*, qui pourrait égarer encore davantage un lecteur proustien.

Il monta au premier étage, poussa la porte de la chambre de son fils. Nicolas lui lança un regard distant, puis replongea dans sa partie de *Tomb Raider*. (P. p. 253)

La baby-sitter est en plein visionnage d'une émission sur MTV. Cela fait naturellement écho à notre analyse précédente sur Michel qui, lui aussi, regardait la télévision ; dans le cas présent, la thèse de *l'uniformisation culturelle* par le média est éclatante. Le fils de Jean-Yves, quant à lui, est en pleine partie de jeu vidéo. Sans entrer dans des débats plus contemporains (et assez virulents) sur les phénomènes d'aliénation ou de catharsis qui sont associés au jeu vidéo, nous nous contenterons, plus modestement, de souligner qu'il s'agit d'un loisir qui relève de la catégorie du « jeu ». Toutefois, au sein de l'extrait, l'exercice dudit jeu s'accompagne d'un phénomène de réclusion.

Nous l'avons vu, malheureusement, les « loisirs quotidiens » ne sont que faiblement représentés dans la diégèse de *P*. Outre les divertissements de notre narrateur autodiégétique, nous n'avons qu'un faible aperçu – et, qui plus est, s'avère être partiel et partial – des loisirs de deux groupes d'individus bien spécifiques (une narration polyphonique nous aurait vraisemblablement permis d'accéder à un panel de loisirs beaucoup plus vaste, et surtout plus fiable). Il serait, par conséquent, assez périlleux de tirer des constats généraux à partir de ces quelques informations. Néanmoins, si nous devons conclure sur la base des éléments observés, nous pourrions, sans conteste, affirmer que les « loisirs quotidiens » contenus dans notre diégèse sont peu stimulants, voire même assez futiles¹⁵⁷. En aucun cas, ils ne pourraient remplir leur fonction première – permettre aux individus d'échapper aux contraintes qui pèsent sur eux –, et encore moins pallier au sentiment de vacuité existentielle.

b. LE TOURISME

Penchons-nous désormais sur la pratique touristique. Le tourisme suggère naturellement l'idée d'évasion. Cette idée d'évasion est à entendre, d'une part, au sens figuré, c'est-à-dire en tant qu'elle permet de se distraire – à l'instar du jeu, de la fête et des activités de loisir ; mais aussi, d'autre part, dans un sens plus littéral, puisqu'elle nécessite un changement de cadre spatial¹⁵⁸. Ce faisant, tout porte à croire que nos protagonistes, de même que les autres personnages qui les accompagnent, pourront

¹⁵⁷ Ou, du moins, nous sont présentés comme tel par le narrateur.

¹⁵⁸ Cf. *S.L.* p. 155 - 159.

bénéficier d'un réel dépaysement, qui leur permettront de s'échapper de leur quotidien et d'accéder à un état de bonheur – ne fût-ce que momentanément. Considérons l'extrait suivant :

Dès qu'ils ont quelques jours de liberté les habitants d'Europe occidentale se précitent à l'autre bout du monde, ils traversent la moitié du monde en avion, ils se comportent littéralement comme des évadés de prisons. (*P.* p. 31)

Ainsi s'ouvre le troisième chapitre de *P.* Au-delà de l'association du concept de liberté et de la thématique du voyage, c'est surtout le recours au comparant « évadés de prison » qui s'impose avec force dans cet extrait ; l'idée d'évasion que nous venions d'évoquer se voit alors puissamment radicalisée. Cette comparaison est aussi très évocatrice du poids des contraintes qui pèsent sur l'individu : celui-ci se sent *prisonnier* de sa propre existence. La marge de manœuvre qui lui est laissée est donc prodigieusement réduite. Ce faisant, le tourisme se présente comme salutaire ; mais, qu'en est-il réellement ?

Nous allons envisager deux voyages réalisés par notre narrateur autodiégétique : le premier en Thaïlande, où il a fait la rencontre de Valérie ; et le second, à Cuba, en compagnie de Valérie et de Jean-Yves, dans le cadre d'une évaluation de la « formule normale » des hôtels *Eldorado*. Le premier voyage s'avère être de nature plus culturelle ; – nous l'avons vu – il s'agit d'un voyage en groupe organisé, avec une accompagnatrice locale qui encadre les visites. Le second correspond à un type de vacances plus sédentaires, dans un hôtel en bord de mer, où de nombreux divertissements sont mis à disposition des touristes ; il y a en outre une équipe d'animation qui prévoit toute une série d'activités (de même que l'une ou l'autre excursion), afin que les vacanciers passent un séjour inoubliable. Dans un premier temps, par le biais du voyage en Thaïlande, nous allons étudier les bienfaits du voyage culturel ; nous nous attarderons plus spécifiquement sur la question de l'évasion et des vertus régénératrices qui l'accompagnent. Ensuite, au moyen du second voyage, nous traiterons de la thématique des jeux et des activités, en tant qu'ils sont organisés par des professionnels et dans un cadre propice au délasserment. Naturellement, nous ne pouvons pas rendre compte des séjours et des différentes étapes qui les composent de manière détaillée ; c'est pourquoi, nous partirons d'une sélection d'extraits, nécessairement orientée vers nos conclusions¹⁵⁹.

Débutons avec les trois extraits suivants, issus du séjour en pays asiatique :

¹⁵⁹ Nous ne pouvons qu'encourager le lecteur à lire *P.*

[...] et [je] ramassai avec résignation *La Firme*, de John Grisham. C'était un best-seller américain, un des meilleurs ; un des plus vendus, s'entend. Le héros était [...] (P. p. 55)

Je ramassai quelques brochures d'information et partis les lire dans ma chambre. Je n'avais toujours pas envie de dîner avec les autres. (P. p. 89)

Je fis une tentative avec mon autre best-seller américain, *Total Control*, de David G. Balducci ; mais c'était encore pire. Le héros n'était pas cette fois [...] (P. p. 92)

En effet, alors que Michel se trouve dans un endroit paradisiaque, entouré d'autres vacanciers, il se plonge, à la moindre occasion, dans diverses lectures. En l'occurrence, il lit des best-sellers américains (largement décriés par notre protagoniste – ce qui ne l'empêche pourtant pas d'en faire la lecture et de nous la partager) et des brochures d'information (prises au hasard). À d'autres moments, il empruntera également un magazine *Elle*, puis le *Guide du Routard*, etc. Le peu d'intérêt qu'il accorde à toutes ces lectures, doublé de la ténacité avec laquelle il s'emploie pourtant à les effectuer, nous révèlent deux choses : premièrement, la permanence de ses « loisirs quotidiens », dont nous avons largement démontré la porosité ; et, deuxièmement, une volonté de prise de distance par rapport à son nouvel environnement ; ce qui, autrement dit, peut se traduire par un travail de sape vis-à-vis des bienfaits permis par le tourisme. Considérons maintenant l'extrait ci-dessous, qui arrive peu après dans la diégèse.

[...] je pris conscience que cette fois je n'avais plus rien à lire ; j'allais devoir affronter la fin du circuit sans le moindre texte imprimé pour faire écran. Je jetai un regard autour de moi, les battements de mon cœur s'étaient accélérés, le monde extérieur m'apparaissait d'un seul coup beaucoup plus proche. (P. p. 102)

Nous avons, ici, la confirmation de notre hypothèse sur le rôle protecteur joué par le « texte imprimé » – qui fait office de cloison face au monde extérieur. Comme nous pouvons le voir, l'absence de lecture, l'absence « d'écran », va créer une réelle angoisse pour notre protagoniste.

Par conséquent, si le tourisme, contrairement à ce qui se profilait pourtant, ne permet pas à Michel d'accéder à une certaine félicité, à quoi peut-il bien lui servir ? Ou – pour reprendre notre terminologie fonctionnaliste – quelle *fonction* peut bien remplir, en l'occurrence, la pratique touristique ? Nous n'étudierons pas la question en profondeur, puisqu'elle nous écarte de notre examen sur le caractère vertueux du loisir ; nous nous contenterons de proposer une hypothèse qui nous semble faire sens. Celle-ci, pour une fois, ne s'enracine pas au sein du discours de notre narrateur. En effet, celui-ci ne semble même pas conscient des motivations qui le poussent à voyager. Néanmoins, le discours

de Valérie, ainsi qu'une citation placée par M. Houellebecq en début de chapitre cinq, semblent nous mettre sur la voie :

En somme le tourisme, comme quête de sens, avec les sociabilités ludiques qu'il favorise, les images qu'il génère, est un dispositif d'appréhension graduée, codée et non traumatisante de l'extérieur et de l'altérité. – Rachid Amirou (*P.* p. 43)

« Je n'aime pas ce type... souffla-t-elle avec agacement.
– Il n'est pas bête... J'eus un geste indifférent.
– Il n'est pas bête, mais je ne l'aime pas. Il fait tout son possible pour choquer les autres, pour se rendre antipathique ; je n'aime pas ça. Vous, au moins, vous essayez de vous adapter.
– Ah bon ? je lui jetai un regard surpris.
– Oui. Évidemment on sent que vous avez du mal, vous n'êtes pas fait pour ce type de vacances ; mais au moins vous faites un effort. » (*P.* p. 124 – 125)

Ces deux extraits nous laissent penser que le tourisme remplit une fonction d'initiation sociale pour notre protagoniste solitaire. La citation de R. Amirou mériterait d'être approfondie.

Le tourisme culturel ne parvient donc pas à endiguer la détresse existentielle de Michel, mais qu'en est-il pour les autres personnages ? Nous répondrons à cette question en partant de deux postulats, étroitement liés : celui des *lunettes culturelles*¹⁶⁰ ; et celui de *double blind*. Commençons par le premier postulat. Celui-ci traduit la vision biaisée du touriste – par toute une série d'aprioris culturels – par rapport à son lieu de séjour. Bien entendu, l'idée d'évasion est fortement relativisée, par le rapport subjectif qu'entretiennent les touristes avec les pays qu'ils visitent. Autrement dit, le voyageur n'est jamais vierge de préconceptions ; il ne peut dès lors établir de connexion authentique avec son nouvel environnement. Dans *P.*, ce concept de *lunettes culturelles* s'actualise au moyen de l'omniprésence des guides touristiques. Illustrons notre propos par quelques exemples :

Josiane – qui, assise deux rangées devant nous, feuilletait son *Guide du Routard* avec fureur [...] (*P.* p. 47)

Le premier arrêt eut lieu à Kanchanaburi, ville dont les guides s'accordent à souligner le caractère animé et gai. Pour *Michelin*, c'est un « merveilleux point de départ pour la visite des contrées environnantes » ; et *Routard*, quant à lui, la qualifie de « bon camp de base ». La suite du programme impliquait un parcours [...] Je n'avais jamais bien démêlé cette histoire de rivière Kwaï, aussi tentai-je d'écouter les explications de la guide. Heureusement René, muni de son guide Michelin, suivait au fur et à mesure, toujours prêt à rectifier tel ou tel point. (*P.* p. 62)

Finalement, ce que cherchent avant tout les amateurs de voyages de découverte, c'est une confirmation de ce qu'ils ont pu lire dans leurs guides. (*P.* p. 225)

¹⁶⁰ Selon les termes de R. Barthes (*S.L.* p. 155).

Qu'il s'agisse, en l'occurrence, de Josiane ou de René, le filtre culturel se manifeste ici dans toute sa ferveur. En outre, le dernier extrait, issu du récit de pensée de Michel, confère une dimension universalisante au processus.

Le concept de *double blind*, quant à lui, nous vient de l'anthropologue G. Bateson¹⁶¹. Ce concept est envisagé au sein même de la diégèse de *P.* – dans le contexte du tourisme, cela va de soi :

Les premiers chapitres du livre illustrent à merveille la malédiction du touriste, plongé dans la quête effrénée d'endroits « non touristiques » que sa seule présence contribue à discréditer, poussé ainsi à aller toujours plus loin dans un projet que sa réalisation rend au fur et à mesure vaine. Cette situation sans espoir, semblable à celle de l'homme qui cherche à fuir son ombre, était bien connue dans les milieux du tourisme, m'apprit Valérie : en termes sociologiques, on la qualifiait de paradoxe de *double blind*. (*P.* p. 299-300)

Il serait sans doute bien inutile de paraphraser, ou même de commenter ce qui est déjà formulé de manière si limpide par notre narrateur. Il est néanmoins intéressant de remarquer que ce paradoxe du touriste est présent très tôt dans la diégèse (bien avant sa conceptualisation). Il est alors représenté de façon assez cocasse par le prisme de Josiane :

« Oh non, je n'apprécie pas trop ce genre de choses... poursuit-elle avec une ondulation quasi racinienne du bras. C'est un peu trop touristique... » Qu'est-ce qu'elle voulait dire par là ? Tout est touristique. (*P.* p. 52)

Ce qu'elle pensait des touristes français qui ne pouvaient pas voyager sans leur pinard, il ne fallait pas le lui demander. [...] « Si on part à l'étranger, martela Josiane, c'est pour manger la cuisine locale, et pour suivre les coutumes locales !... Sinon, autant rester chez soi. » (*P.* p. 73)

Une brève actualisation des concepts de *lunettes culturelles* et du *paradoxe de double blind*, au sein de notre diégèse, aura donc suffi à ébranler nos espérances vis-à-vis du tourisme culturel – qui, rappelons-le, bénéficiait d'un statut privilégié, par l'évasion effective qu'il permettait. En effet, ces deux processus, qui sont abondamment représentés dans notre récit – et qui plus est, de façon explicite pour le second –, témoignent du joug culturel qui accompagne l'occidental partout où il va, de même que l'inaccessibilité d'un *local* pur, aseptisé de toute présence allochtone. Pour terminer notre analyse sur le tourisme, il nous reste à envisager le voyage de Michel, Valérie et Jean-Yves en Amérique Latine. Les jeux, les activités et les excursions organisés par des équipes d'animation permettent-ils aux vacanciers de bénéficier d'une parenthèse ludique au sein d'une existence étouffante ? Leur permettent-ils, l'espace d'un instant, d'accéder à un état

¹⁶¹ Pour plus d'informations sur le concept même de *double blind*, voir WITTZAELE, Jean-Jacques et BATESON Mary Catherine. *La double contrainte : L'influence des paradoxes de Bateson en Sciences humaines*, Bruxelles, De Boeck Supérieur, 2008, p. 266.

d'allégresse ? Pour répondre à ces questions, nous examinerons trois extraits qui relèvent du récit de pensée de Michel.

Dans l'extrait ci-dessous, notre protagoniste nous livre son témoignage sur les « jeux apéros », qui ont pour vocation d'amuser les touristes.

J'avais très faim, mais le restaurant n'ouvrait qu'à huit heures ; je bus trois piñacoladas au bar en assistant aux *jeux apéros*. [...] [Les animateurs] poussaient des hurlements effroyables, et de temps en temps attrapaient une personne dans l'assistance pour la forcer à monter sur scène. Heureusement, j'étais trop loin pour être sérieusement menacé. (P. p. 208)

L'effet escompté n'est manifestement pas au rendez-vous. Les « hurlements effroyables » des animateurs leur confèrent un caractère presque bestial, quasi inhumain. Le fait qu'ils « attrapaient » des personnes dans l'assistance peut, en outre, traduire une certaine forme d'agressivité de leur part ; les touristes se trouvent alors en position de faiblesse, presque soumis, aux animateurs. Ce sont vraiment les sentiments d'angoisse et de vulnérabilité qui transparaissent dans ce passage ; d'ailleurs, l'idée de « menace » est textuellement évoquée par notre narrateur. Naturellement, la focalisation est celle de Michel ; il est, par conséquent, difficile de déterminer si les autres vacanciers partagent le même ressenti. Nonobstant, l'emploi du verbe « forcer » peut suggérer certaines manifestations de réticence, de malaise de la part des touristes. Le climat récréatif se voit dès lors supplanter par une atmosphère quelque peu pesante, voire inquiétante.

Dans le second extrait, notre narrateur ne laisse plus transparaître sa sensibilité ; il examine désormais avec calme et sérénité le rapport qu'entretiennent les touristes avec les activités des animateurs.

La clientèle était en grande partie composée de seniors ou d'adultes d'un certain âge, et l'équipe d'animation s'ingéniait à les entraîner vers un bonheur qu'ils ne pouvaient plus atteindre, plus sous cette forme tout du moins. Même Valérie et Jean-Yves, et moi-même dans un sens, nous avions tout de même des responsabilités professionnelles dans la vraie vie ; nous étions des employés sérieux, respectables, tous plus ou moins harassés de soucis – sans compter les impôts, les ennuis de santé, et d'autres choses. La plupart des gens assis à ces tables étaient dans le même cas : il y avait des cadres, des enseignants, des médecins [...]. Je ne comprenais pas que les animateurs puissent espérer que nous nous lancions avec enthousiasme dans des soirées de contact ou des tiercés de la chanson. Je ne voyais pas comment, à notre âge et dans notre situation, nous aurions pu garder le sens de la fête. (P. p. 210-211)

L'inadéquation des activités proposées et du public ciblé – les « seniors » et les « adultes d'un certain âge » – est patente. Le motif de cette dissonance relève de « l'âge » et de « la situation » des individus, qui sont « tous plus ou moins harassés de soucis ». Les contraintes du quotidien (« de la vraie vie ») sont si écrasantes qu'elles semblent désormais faire partie intégrante de l'être. Celui-ci, profondément gangréné par une

infinité d'impératifs, ne peut se figurer les « soirées de contact » et les « tiercés de la chanson » que de façon bien dérisoire. À ce stade, il serait peut-être judicieux, non plus de s'interroger sur le rôle salvateur des loisirs, mais plutôt sur les motivations des touristes à s'évertuer à partir en vacances.

Nous avons abondamment démontré que l'individu emporte son funeste carcan partout avec lui. Terminons notre étude des activités touristiques sur une note un plus burlesque.

Le retour fût assez morne. Bien sûr il restait la plongée, les soirées de karaoké, le tir à l'arc [...]. Je ne garde aucun souvenir des dernières journées de séjour, ni de la dernière excursion, sinon que la langouste était caoutchouteuse, et le cimetière décevant. (P. p. 240)

Les souvenirs de Michel paraissent, en effet, bien incongrus, au regard des activités proposées. Un mets mal préparé, de même qu'une visite de « cimetière décevant[e] », ont droit à plus d'égards que « la plongée, les soirées de karaoké, le tir à l'arc [et] de la dernière excursion ».

c. LES LOISIRS ORGIAQUES

Entamons notre présentation de notre troisième type de loisirs – quelque peu singulier, il faut bien le reconnaître – en nous plongeant, *in media res*, au sein des extraits suivants :

En général, en sortant du bureau, j'allais faire un tour dans un peep-show. [...] Voir des chattes en mouvement, ça me lavait la tête. [...] tout cela disparaissait vite devant la magie des chattes en mouvement. (P. p. 22)

[Je] me retrouvai devant le *Pussy Paradise*. Je poussai la porte et entrai. Trois mètres devant moi je reconnus Robert et Lionnel, attablés devant des Irish coffes. Dans le fond, derrière une vitre, une cinquantaine de filles étaient assises sur les gradins. [...] Tournant la tête vers moi, Lionnel m'aperçut, une expression de honte envahit son visage. (P. p. 110)

Je ne sais pas qui a proposé d'aller boire un verre au *Bar-Bar* [...] La plupart des clubs échangistes qui ont tenté d'intégrer à leur programme d'animation une soirée SM hebdomadaire ont échoué. Le Bar-bar par contre, consacré à l'origine exclusivement aux pratiques sado-masochistes [...] ne désemplassait pas depuis son ouverture. (P. p. 180)

[...] elle s'arrêtait juste avant que je jouisse, elle aurait pu me maintenir à la limite pendant des heures. Je vivais à l'intérieur d'un jeu, un jeu excitant et tendre, le seul jeu qui reste aux adultes ; je traversais un univers de désirs légers et de moments illimités de plaisir. (P. p. 202)

Nous commençons en fait à être un peu fatigués, il nous déposa au 2+2 avant de rentrer chez lui. [...] Nous fîmes la connaissance d'un couple de Noirs sympas [...] (P. p. 248)

Qu'il s'agisse de peep-show, de maison close, de bar SM ou de club échangiste, nous voyons, au travers de ce modeste échantillonnage, que les loisirs orgiaques sont bien représentés (et, qui plus est, de manière diverse et variée) dans notre diégèse.

Avant d'évaluer la fonction assurée par ces loisirs, il ne semble pas superflu d'en baliser l'acception. Le terme *orgiasme* traduit naturellement la célébration de l'orgie (< Littré). L'*orgie*, quant à elle, renvoie initialement aux « rites et fêtes en l'honneur principalement de Dionysos chez les Grecs, de Bacchus chez les Romains, donnant lieu à des trances de la part des participants et dégénéralant en enivremments et lubricité¹⁶². » (TLFI) Pour notre part, nous ne nous attarderons pas sur les origines de ce type de fête¹⁶³, mais nous nous intéresserons à ses manifestations contemporaines. En outre, nous ne considérerons pas non plus, sous cette dénomination, ce qui relève de la consommation de nourriture ou d'alcool¹⁶⁴. Par conséquent, dans la perspective qui est la nôtre, l'orgie « désigne[ra] [...] la débauche, principalement sexuelle et à plusieurs » (LINTERNAUTE).

Il est intéressant de constater que les pratiques orgiaques, présentes dans notre diégèse, ne sont pas réduites à un cadre spécifique ; en effet, elles prennent place à la fois dans la vie quotidienne de notre protagoniste (cf. extrait 1), mais également pendant ses séjours en vacances (elles atteignent d'ailleurs leur apogée avec la pratique du tourisme sexuel). Quant à leur fonction principale, notre premier extrait est sans équivoque :

En général, en sortant du bureau, j'allais faire un tour dans un peep-show. [...] Voir des chattes en mouvement, ça me lavait la tête. [...] tout cela disparaissait vite devant la magie des chattes en mouvement. (P. p. 22)

Pour Michel, il s'agit, bien entendu, de se « laver la tête », c'est-à-dire de se purger de tout tracas quotidien ou existentiel. En outre, en l'occurrence, l'intégration de cette activité au sein d'une routine post-travail, nous rappelle nos précédentes observations sur les effets délétères du travail – soit son caractère coercitif et le vide existentiel où il plonge l'individu ; ce dernier, sortant exsangue de sa pénible journée, ressent alors le besoin impérieux de se revitaliser (grâce à « la magie des chattes en mouvement »).

La fonction d'évasion – attribuée originellement aux activités de loisirs – se voit donc enfin remplie. Par ailleurs, l'orgiasme permet également à l'individu d'accéder à un

¹⁶² Nous n'emploierons pas le terme *lubricité*, au vu des connotations péjoratives qui l'accompagnent.

¹⁶³ Pour plus d'informations sur le sujet, voir MAFFESOLI, *op. cit.* chap. III.

¹⁶⁴ Pour plus d'informations sur le sujet, voir *Ibid.*, chap. V.

état d'allégresse – contrairement aux autres activités de loisirs, inadaptées ou soporifiques. Notre quatrième extrait illustre parfaitement notre propos :

[...] elle s'arrêtait juste avant que je jouisse, elle aurait pu me maintenir à la limite pendant des heures. Je vivais à l'intérieur d'un jeu, un jeu excitant et tendre, le seul jeu qui reste aux adultes ; je traversais un univers de désirs légers et de moments illimités de plaisir. (*P.* p. 202)

La formulation « de moments illimités de plaisir », qui témoigne de la volupté ressentie par Michel, suscite presque l'attendrissement du lecteur, habitué à un narrateur désabusé, cynique et froid. La fin du récit de pensée du protagoniste (« le seul jeu¹⁶⁵ réservé aux adultes ») vient, quant à lui, confirmer que l'orgiasme constitue bel et bien l'unique pratique digne de sens pour les adultes, ou – pour faire écho à une formulation envisagée au point précédent – l'unique « bonheur qu'ils [...] p[e]uv[er]ent [...] atteindre ».

Nous sommes arrivés à présent à la fin de notre périple, qui consistait à révéler le contexte sociétal de *P.* Nous avons démontré le rejet de l'idéologie productiviste, en soulignant les effets néfastes associés au travail (et ce, par l'intermédiaire de Michel et de Valérie – personnage qui a d'ailleurs été sacrifié pour la cause). Nous avons également rendu compte de la vacuité de l'idéologie du *carpe diem*. En effet, en dépit d'un enracinement au sein d'une éthique de l'instant, qui promet les joies du quotidien, nos protagonistes, de même que les autres personnages présentés, sont bien incapables de jouir de la vie. Qu'ils s'agissent des « loisirs quotidiens » ou du « tourisme », rien ne semble permettre aux hommes de s'évader et de trouver quelques moments de bonheur ; ainsi, le simulacre du *carpe diem* se voit divulgué dans toute sa splendeur par notre narrateur. C'est au sein d'une telle société – où l'homme se meurt, écrasé d'un côté par le poids des impératifs (nous avons surtout fait écho ici au travail) et, de l'autre, par l'angoisse infinie de l'existence – que viennent prendre place les pratiques orgiaques.

2.3. La catharsis orgiaque¹⁶⁶

Si l'orgiasme a été considéré jusqu'ici comme une catégorie de loisir (et qui découlait, plus spécifiquement de la fête) – ce qui nous aura permis d'assurer la transition

¹⁶⁵ L'orgiasme a été érigé au rang de *conflit intégrateur* par M. Maffesoli à partir de la fête, dont il dérive. Nous adopterons, quant à nous, une vision plus souple, qui nous permet d'inclure également la métaphore du jeu (et pas exclusivement celle de la fête, même si celle-ci est plus adéquate, par son caractère subversif).

¹⁶⁶ Pour réaliser cette partie, nous nous baserons sur l'ouvrage de M. Maffesoli (MAFFESOLI, Michel, *op. cit.*).

avec le contexte sociétal – à présent, nous allons l’étudier pour lui-même. Il s’agit effectivement d’un phénomène essentiel, qui, comme nous allons le voir, se reflète à la fois au niveau macro-, micro- et mésosociologique. En étudiant plus en détails la catharsis orgiaque et les différentes *fonctions* qu’elle revêt, nous pensons pouvoir légitimer son omniprésence dans *P.*, et par extension, dans le romanesque houellebecquien.

2.3.1. Dionysos au service d’Apollon

Nous débuterons notre analyse par les bienfaits de l’orgiasme au niveau macrosociologique. Nous l’avons déjà évoqué précédemment, la fête – en l’occurrence l’orgiasme – se traduit par un phénomène de subversion à l’encontre du système établi ; ce qui, de prime abord, peut paraître menaçant pour l’équilibre de la société. En effet, celle-ci est bâtie sur toute une série de principes moraux, orientés vers un idéal de bien commun. À partir du XIX^e siècle, sous l’influence de F. Nietzsche¹⁶⁷, ces principes fondamentaux d’ordre et de raison seront symbolisés par la figure du dieu grec Apollon. Au dieu du soleil sera naturellement opposé Dionysos, dieu du vin et des excès, mais également dieu de la vie. Comment pourrait-on envisager une quelconque corrélation entre ces deux antagonistes ?

Pour pouvoir répondre à cette question – nous tâcherons de le faire de façon concise –, il nous faut partir de l’ambivalence de l’homme. Bien que celui-ci soit convaincu du bienfondé et de l’absolue nécessité des différents dogmes qui garantissent la pérennité du vivre-ensemble, il doit également faire face à certaines passions qui l’habitent, et qui se manifestent plus ou moins fortement au fil du temps. Quel que soit le type d’inclinaison, de même que l’acuité avec laquelle elle se manifeste, il nous faut donc admettre le postulat suivant : il existe bel et bien une « “ part d’ombre ” qui taraude la société et chacun de ses membres¹⁶⁸ ». Ce faisant, l’omnipotence d’Apollon va se manifester, concrètement pour l’individu, comme un amoncellement progressif d’exclusions, voire d’évictions, qui, à terme, se soldera par l’appauvrissement de la

¹⁶⁷ Et plus spécifiquement avec l’ouvrage : *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik* (NIETZSCHE, Friedrich, *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik* [La Naissance de la tragédie à partir de l’esprit de la musique], Leipzig, Fritsch, 1872). Celui-ci fut d’ailleurs réédité en 1886, sous un nouveau titre, plus évocateur pour nous : *Die Geburt der Tragödie, Oder : Griechentum und Pessimismus*, soit [La Naissance de la tragédie, ou Hellénisme et Pessimisme].

¹⁶⁸ MAFFESOLI, *op. cit.* p. 25. Pour plus de facilité, nous utiliserons dorénavant l’abréviation suivante pour nous référer à cet ouvrage : *O.D.*

conscience de soi, mais aussi par la déperdition de toute volonté à lutter contre sa « part d'ombre ». Sans doute est-il inutile de préciser les désastreuses répercussions qu'un moralisme étouffant aurait sur l'individu, et sur l'ensemble de la société. C'est évidemment ici que l'apparition de l'immoral Dionysos prend tout son sens ; face à un ensemble de valeurs bien usées, l'individu va pouvoir – l'espace d'un instant et dans un cadre sécurisé – échapper aux injonctions morales, et se purger de toutes ses frustrations. À la suite de ce laps de temps anémique, l'homme se trouve ressourcé, et peut alors envisager, à nouveau, les différentes impositions sociales avec sérénité.

« L'orgiasme est certainement une de ces aberrations, peut-être même est-il le résumé de toutes les aberrations. » (*O.D.* p. 19) Nous voyons ici la place centrale qu'accorde M. Maffesoli à l'orgiasme au sein de la catharsis dionysiaque. De notre côté, au sein de la diégèse houellebecquienne, nous avons vu que l'orgiasme n'était pas seulement une catharsis prédominante, mais bien l'*unique* catharsis qui subsistait encore. La situation d'esseulement dans laquelle Michel se trouve, doublé de l'acuité exacerbée des protagonistes vis-à-vis des contraintes, explique naturellement l'ubiquité de ses manifestations. Il serait, en effet, bien compliqué de rendre compte, de façon tangible, des bénéfices de chaque pratique orgiaque de *P.* Pour ce faire, il faudrait vraisemblablement spéculer les conséquences de l'absence de telle ou telle pratique, en tenant compte du contexte spécifique, des personnages, etc. ; cela se serait avéré fort douteux. En revanche, nous pouvons très bien procéder inversement, en présentant quelques situations déplorables qui ont été provoquées par le débordement de passions (– passions qui n'ont pu être canalisées, faute d'exutoire).

Notre narrateur – adepte des pratiques orgiaques en tout genre – ne peut illustrer le *négatif* de l'image de notre catharsis. En revanche, Jean-Yves (qui s'avérera, plus tard, être sur le point de divorcer) est un candidat de choix. Parcourons les trois extraits suivants :

Jean-Yves écrasa sa cigarette, fixa longuement le boulevard à l'extérieur de la voiture ; il serrait le volant entre ses mains. Il avait l'air de plus en plus tendu, égaré ; Valérie remarqua que son costume lui-même commençait à avoir quelques taches. (*P.* p. 194)

« - C'est idiot ! » Jean-Yves s'échauffait un peu ; depuis son retour de vacances il était décidément trop tendu, il commençait à perdre son sens de l'humour. « Tout le monde fait ça ! » poursuivit-il d'une voix trop forte ; on se retourna à la table à côté. (*P.* p. 195)

« Oui, tu as raison... lui confirma-t-il autour d'un café au distributeur automatique, mon dossier s'aggrave, maintenant je me livre au harcèlement sexuel... Enfin ça s'est produit deux ou trois fois, ça n'ira pas plus loin, elle a un copain de toute façon. » Valérie lui jeta un regard rapide. Il aurait dû se faire couper les cheveux, il se négligeait beaucoup en ce moment. (P. p. 196)

Dans le premier passage, le narrateur hétérodiégétique nous présente – par l'intermédiaire de Valérie – Jean-Yves comme un homme à la dérive : il est de plus en plus « égaré » et se laisse vraisemblablement aller (cf. les « quelques taches » sur « son costume »). En outre, l'état de tension dans lequel il est plongé est très palpable (cf. « il serrait le volant entre ses mains » ; « il avait l'air de plus en plus tendu ») ; à tout moment, le lecteur s'attend à ce que le personnage explose. Le second extrait est particulièrement intéressant, parce qu'il associe directement l'état de nervosité de Jean-Yves avec son motif, soit les vacances qu'il a passé en famille et qui se sont avérées être très contraignantes¹⁶⁹. Par ailleurs, nous constatons que le personnage a de plus en plus difficile à se contrôler ; l'irritation cède ainsi sa place à la colère, qui s'échappe par bribes (cf. « poursuivit-il d'une voix trop forte »). Le dernier extrait est naturellement le plus percutant. Outre l'état de négligence du personnage, c'est surtout le harcèlement sexuel qui nous interpelle ici. En effet, celui-ci est reconnu comme un délit punissable par le Code pénal¹⁷⁰ ; Jean-Yves a donc franchi la ligne rouge, il est allé à l'encontre de la loi et des principes moraux qui la sous-tendent. La source de ce débordement est multiple : frustrations sexuelles, contrariétés familiales, etc¹⁷¹. Le recours à une pratique orgiaque, telle que la prostitution, lui aurait certainement permis d'éviter d'agir de la sorte ; et il ne s'agit pas ici d'une simple hypothèse personnelle, mais bien d'une interprétation *a posteriori*, à partir des propos de Valérie :

Jean-Yves allait un peu mieux. « Il s'est enfin décodé à aller voir des putes, m'apprit Valérie. Ça fait longtemps qu'il aurait dû le faire. Maintenant il boit moins, il est plus calme. » (P. p. 201)

Les bienfaits du recours à la prostitution sont limpides dans ce récit de paroles. Plus tard, Jean-Yves continuera à recourir aux prostituées ; il fera notamment la connaissance d'une *jinetera* cubaine, répondant au nom d'Angelina (P. p. 239). Nous ne retrouvons plus

¹⁶⁹ Le lecteur pourrait s'interroger sur l'imposition sociale à la source de l'état de tension du personnage. En réalité, derrière ce séjour en vacances gâché, se cache surtout une amertume vis-à-vis de l'institution du mariage (vers lequel il a été conduit, presque malgré lui), de même que vis-à-vis des obligations parentales.

¹⁷⁰ Voir l'article 442 bis du Code pénal.

¹⁷¹ Insistons ici sur le fait que nous ne cherchons pas à dédramatiser un tel acte, loin s'en faut. Toutefois, notre démarche dans ce chapitre n'est pas de réprouver les comportements des personnages, mais bien de les expliquer à la lumière de la catharsis orgiaque.

aucune allusion à un quelconque délit du personnage dans la diégèse ; les passions et les frustrations de Jean-Yves ont bel et bien été canalisées – du moins, suffisamment.

Terminons notre démonstration de la catharsis orgiaque par un passage illustrant la scène de viol dont fut victime une collègue de Jean-Yves et de Valérie. Il s'agit d'un extrait particulièrement difficile à lire, mais qui témoigne bien de l'absolue nécessité de cet exutoire.

« [...] elle s'est fait agresser et violer, en revenant du travail, dans le train pour Paris, mercredi dernier. » [...] Le wagon était au trois quarts vide. Les quatre types s'étaient approchés d'elle, ils avaient tout de suite commencé à l'insulter. [...] Ils l'avaient pénétrée violemment, sans ménagement, par tous les orifices. Chaque fois qu'elle tentait d'émettre un son elle recevait un coup de poing ou une nouvelle paire de gifles. [...] En se relayant pour la violer les types continuaient à plaisanter et à l'insulter, ils la traitaient de salope et de vide-couilles. [...] Ils finirent par lui cracher et lui pisser dessus [...] Le commissaire n'était pas réellement surpris ; d'après lui, elle avait eu, relativement de la chance. Il arrivait assez souvent, après avoir utilisé la fille, que les types la terminent en lui enfonçant une barre cloutée dans le vagin ou l'anus. (*P.* p. 191-192)

Outre la cruauté des faits narrés, l'absence de surprise du commissaire est particulièrement saisissante. Celle-ci nous suggère très clairement que telles abominations sont fréquentes, enjoignant ainsi à chacun de recourir à la catharsis. En l'occurrence, c'est plus spécifiquement le milieu SM qui est pointé du doigt. Notons que si celui-ci n'est pas considéré comme « un cas pathologique » (*O.D.* p. 70) par la sociologie de l'orgasme, nos protagonistes, et particulièrement Valérie, ont tendance à l'exclure, ou du moins à le placer en périphérie de la sexualité. Le SM – qui fera d'ailleurs l'objet d'une riche polémique¹⁷² au sein de l'établissement *Bar-bar* –, même s'il se centre peut-être davantage sur la cruauté que sur la sexualité, n'en demeure pas moins la pratique orgiaque qui permettait de canaliser les instincts les plus vils.

2.3.2. *Le Dasein face à l'Être*

À nouveau, l'intitulé du point peut suggérer une approche plus philosophique – et même phénoménologique – que sociologique ou littéraire. Toutefois, comme le dit M. De Coster, ce n'est pas l'objet ou le domaine qui fonde la discipline, mais bien le regard que l'on porte dessus¹⁷³. En conséquence, si nous prenons, ici, comme point de départ des considérations et une terminologie plus philosophiques, nous y répondrons bel et bien au moyen d'une analyse sociologique – et plus spécifiquement celle sur l'orgasme. Quoi

¹⁷² Nous encourageons le lecteur à prendre connaissance des différentes positions et propos tenus (voir *P.* p. 180-186) ; malheureusement, nous n'aurons pas l'occasion d'étudier cet extrait dans notre travail.

¹⁷³ Cf. « Domaine ou point de vue de la sociologie ? », *I.S.* p. 26 – 27.

qu'il en soit, nous sommes bien obligés de reconnaître que l'angoisse existentielle des protagonistes houellebecquiens – en l'occurrence, dans *P.*, Michel – dépend, certes, de toute une série de conjonctures (nous avons surtout souligné, dans ce chapitre, l'ancrage de nos personnages au sein de l'idéologie post-productiviste et toutes les conséquences qui en découlaient), mais dépend également de facteurs anhistoriques, liés à la nature même de l'homme. L'orgasme en tant que moyen d'évasion des contraintes du quotidien ayant déjà été envisagé dans notre point sur les loisirs orgiaques, nous proposerons donc ici d'élargir quelque peu notre champ d'investigation, afin de montrer toute la puissance, toutes les potentialités, du procédé orgiaque – qui permet également de s'affranchir de questionnements plus ontologiques. Pour ce faire, un bref détour par la philosophie heideggerienne¹⁷⁴, dont nous trouvons d'ailleurs de nombreuses réminiscences dans le roman houellebecquien, s'impose.

Dans *L'être et le temps*¹⁷⁵, Heidegger va affronter la question de *l'Être* qui a toujours été occultée, ou considérée comme présupposée, dans la philosophie. En vulgarisant fortement, nous pourrions dire que le philosophe allemand va partir d'une distinction entre deux grands concepts clés, *l'Être* et *l'Étant*. *L'Étant*, ou les *Étants*, c'est tout ce qui nous apparaît spontanément (ou extérieurement), comme par exemple ce travail en tant que document écrit, son auteur, etc. Toutefois, ces *Étants* peuvent être considérés sous deux modalités : il y a *l'Étant ontique*, soit *l'Étant* en tant qu'il est perçu par les autres *Étants* ; et, il y a le *mode d'être de l'Étant*, soit la possibilité ou non qu'à un *Étant* de s'interroger sur *l'Être*. En l'occurrence, l'homme est le seul *étant* à pouvoir se poser la question de *l'Être*, contrairement aux objets ou aux animaux. La capacité qu'à l'homme, parmi tous les autres *étants*, de se questionner sur son être va se traduire par le

¹⁷⁴ Notons qu'une corrélation entre M. Houellebecq écrivain et M. Heidegger nous a été dévoilée par une étude scrupuleuse sur l'onomastique de l'œuvre de Houellebecq. Cette étude, que nous avons menée en amont du présent travail, avait notamment révélé que les noms de lieux (rues, places, villes, etc.) figurant dans les différents romans existaient bel et bien dans le monde réel. Néanmoins, quatre d'entre eux s'exceptaient de ce constat : le rue Martin-Heidegger, l'impasse Leibniz, la Place Parménide et le rond-point Emmanuel Kant (*C.T.* p. 271-272). Ces toponymes se situaient dans un épisode bien spécifique de *C.T.* au cours duquel M. Houellebecq mettait en scène sa propre mort, dans le village de son enfance (dans le Loiret). Sans pousser trop loin notre interprétation, nous pouvons raisonnablement penser que ces différents philosophes cités ont pu constituer quelques étapes d'un itinéraire intellectuel de notre auteur.

¹⁷⁵ HEIDEGGER, Martin, BOEHM, Rudolf, De WÄELHENS, Alphonse, *et al.*, *L'être et le temps*, [1927]1964, traduit de l'allemand par Emmanuel Martineau, Paris, Gallimard, p. 356.

concept de *Dasein*, de « l'être-là » en français – soit l'homme en tant qu'il est ouverture à l'être¹⁷⁶.

M. Heidegger va identifier six grandes structures¹⁷⁷ à l'intérieur du *Dasein*. Deux d'entre elles vont nous intéresser particulièrement ; il s'agit de l'*Être-jeté* et de l'*Être-pour-la-mort*. L'*Être-jeté* se réfère à l'existence de l'Étant-homme qui a été, d'une certaine manière imposée, au *Dasein* – puisque celui-ci n'a pas choisi d'être là, de vivre parmi les Étants. Le *Dasein* va constamment devoir chercher un sens à cette existence ; cela va se traduire chez Michel par d'innombrables questionnements sur lui, sur ce qui l'entoure, sur le sens de la vie. L'*Être-pour-la-mort* – structure qui, finalement, englobe toutes les autres – se traduit par la conscience du *Dasein* de sa propre mort, de sa finitude. Pour M. Heidegger, le fait que l'Être est voué à mourir va créer un sentiment d'angoisse (plus ou moins conscient) pour le *Dasein* – angoisse de la mort qui est effectivement prépondérante dans toute l'œuvre houellebecquienne ; en outre, cette perspective de la mort va constamment pousser celui-ci à s'interroger sur le sens de son Être.¹⁷⁸

Ce bref détour par la philosophie de Heidegger nous aura permis de mettre en lumière les deux grandes préoccupations de nos personnages de *P.*, ou tout du moins de nos protagonistes¹⁷⁹ ; il s'agit de la quête de sens de l'existence et l'appréhension de la mort¹⁸⁰. Considérons le passage ci-dessous, dans lequel Michel parle de son père :

S'il avait fait autant de sport, m'avait-il expliqué une fois, c'était pour s'abrutir, pour s'empêcher de penser. Il avait réussi : j'étais persuadé qu'il avait réussi à traverser la vie sans jamais ressentir une réelle interrogation sur la condition humaine. (*P.* p. 67)

Cet extrait traduit bien la capacité du *Dasein* à s'interroger sur l'Être (cf. « la condition humaine ») ; en l'occurrence, cette disposition est perçue comme un fardeau auquel l'homme (ou du moins Michel) est obligé de faire face, et ce, bien malgré lui. En outre,

¹⁷⁶ RIEN NE VEUT RIEN DIRE, « Être et Temps de Heidegger (1/4) : Qu'est-ce que le *Dasein* ? » [En ligne], 15 juin 2017, 50'25. URL : <https://youtu.be/bJbWACqZ71A> (> VAN REETH, Adèle et CABESTAN, Philippe, « Être et Temps de Heidegger (1/4) : Qu'est-ce que le *Dasein* ? », dans *Les Chemins de la philosophie*, France Culture, le 29.05.2017).

¹⁷⁷ Certains commentateurs, comme François Vezin, parlent aussi de « figures » pour certaines de ces structures.

¹⁷⁸ *Op. cit.*, RIEN NE VEUT RIEN DIRE ; « Heidegger et le *Dasein* », dans *Philosophes allemands* [en ligne], sur La-Philosophie.com : Cours, Résumés & Citations de Philosophie, consulté en janvier 2023.

URL : <https://la-philosophie.com/heidegger-dasein>

¹⁷⁹ L'angoisse de la mort et les questionnements existentiels se manifestent souvent au travers du récit de pensée de notre narrateur autodiégétique.

¹⁸⁰ La sociologie ne nous aurait pas permis de décrire correctement ces préoccupations (nous nous serions probablement limités à évoquer la confusion des rôles chez l'individu, sans pouvoir témoigner de toute la profondeur de la détresse existentielle des personnages).

on constate que le père de Michel aurait réussi à ériger un rempart, grâce au sport, qui lui aurait permis de se protéger des interrogations inhérentes à l'Étant particulier, qu'est le Dasein. Malheureusement pour lui, notre protagoniste n'arrivera pas à bénéficier de la même protection que son père. Néanmoins, il pourra disposer d'un autre analgésique – certes, moins permanent que celui qui nous a été présenté – : l'orgasme. Nous verrons, dans un premier temps, comment celui-ci peut dépasser, momentanément, les préoccupations liées à l'*Être-jeté* ; ensuite, nous envisagerons la façon dont il permet au Dasein d'affronter, ou d'esquiver, l'angoisse de la mort.

La conscience de son individualité est très forte chez Michel. Celui-ci ne parvient pas à la dépasser et à trouver un véritable sens à son existence. Pour pallier à ce sentiment d'impuissance, le protagoniste va privilégier une posture d'observateur, adoptant ainsi des discours plus universalisants, ou partageant ses observations sur les individus qui l'entourent. Ce faisant, Michel va développer une conscience exacerbée de l'Altérité, de toutes les spécificités qui caractérisent les individus qu'ils rencontrent (au sens passif du terme) ; cela se traduira, en autres, pas des descriptions physiques (relatives au sexe, à la beauté, à l'ethnie, etc.), des estimations d'âge, des considérations sur une profession particulière ou sur l'appartenance à une classe sociale spécifique, etc. Toutefois, paradoxalement, concentrer son attention sur le monde qui l'environne ne fera que lui rappeler sa propre singularité, le ramenant ainsi, avec plus de force, vers son individualité et son angoisse existentielle. Notre narrateur en a d'ailleurs bien conscience : « C'est dans le rapport à autrui qu'on prend conscience de soi ; c'est bien ce qui rend le rapport à autrui insupportable. » (P. p. 89)

Envisageons à présent les trois passages ci-dessous. Le premier prend pour cadre le voyage de Michel, Valérie et Jean-Yves à Cuba ; le second est extrait d'une journée en Thalassothérapie, au cours de laquelle nos deux protagonistes réalisèrent un plan à trois avec une femme rencontrée dans le train ; le troisième témoigne de l'excellent fonctionnement des hôtels *Eldorado Aphrodite* (axés sur le tourisme sexuel).

Je vis Jean-Yves sortir de sa chambre en compagnie d'une fille que je reconnus comme une des danseuses de la veille. C'était une Noire élancée, aux jambes longues et fines, qui ne pouvait avoir plus de vingt ans. (P. p. 239)

Elle-même portait un tailleur avec une jupe serrée, des bas noirs ; elle faisait assez *bourgeoise excitante*, comme on dit. (P. p. 271)

Aux tables voisines, il y avait des Allemands et de Italiens accompagnés d'une Thaïe, quelques couples d'Allemands accompagnés ou non. Tout cela cohabitait gentiment, sans problèmes apparents, dans une ambiance générale marquée par le plaisir. (*P.* p. 316)

Ces trois extraits illustrent, certes, la propension de notre narrateur à décrire l'Autre, par sa couleur de peau, sa taille, sa nationalité, son apparence sociale, son état civil ; mais, en l'occurrence, ce rapport à l'Altérité, ou plutôt les spécificités de chaque individu, ne tendent plus à l'enfermer dans une singularité hermétique. Au contraire, dans ce contexte orgiaque, les différences se voient acceptées, dépassées, intégrées dans un collectif¹⁸¹. M. Maffesoli va jusqu'à parler « d'union cosmique » (*O.D.* chap. III) pour rendre compte de ce processus. Celui-ci s'actualise sans doute plus explicitement dans le passage suivant :

Elle était agenouillée à mes côtés, face à l'espagnole, qui s'était redressée sur les coudes pour regarder. Je rejetai la tête en arrière, fixant le bleu du ciel. Valérie posa une paume sur mes couilles, introduisit le majeur dans l'anus ; de l'autre main, elle continuait à me branler avec régularité. Tournant la tête sur la gauche, je vis que l'Espagnole s'activait sur la bite de son mec ; je reportai mon regard sur l'azur. Lorsque j'entendis des pas s'approcher dans le sable, je fermai à nouveau les yeux. Il y eut d'abord un bruit de baiser, puis je les entendis chuchoter. Je ne savais plus combien de mains ni de doigts enlaçaient et caressaient mon sexe ; le bruit de ressac était très doux. (*P.* p. 301-303)

La dernière phrase de cet extrait illustre bien la perte de soi ressentie par l'individu lors de la pratique orgiaque, de même que la disparition de toute réserve, de tout sentiment d'étrangeté vis-à-vis de l'Autre. L'individualité se voit alors transcendée dans un « confusionnel indéfini » (*O.D.* p. 14). Durant ce bref instant, les préoccupations de l'Être-jeté ne sont plus ; un *État social* supplante alors le Dasein.

Voyons, maintenant, comment l'orgasme se confronte à l'Être-pour-la-mort. Les rapports qui unissent ces deux concepts sont multiples ; l'orgasme peut avoir comme fonction de lutter contre la mort, mais aussi celle de l'appréhender, ou encore de l'éviter.

Il m'apparut d'un seul coup comme un homme battu, fini ; j'avais l'impression qu'il n'avait même plus envie de faire l'amour à ses filles. On peut caractériser la vie comme un long processus d'immobilisation, bien visible chez le bouledogue français – si frétilant dans sa jeunesse, si apathique dans son âge mûr. Chez Robert, le processus était déjà bien avancé ; il avait peut-être encore des érections, mais ce n'était même pas certain ; on peut toujours faire le malin, donner l'impression d'avoir compris quelque chose de la vie, toujours est-il que la vie se termine. (*P.* p. 115)

Ce passage rend compte du récit de pensée de notre narrateur, à la suite d'une discussion au *Pussy Paradise* avec Robert – un compagnon de voyage de Michel, lors de son premier séjour en Thaïlande. Le protagoniste conçoit la vie comme « un long processus

¹⁸¹ Nous parlons ici de contexte orgiaque, mais le processus orgiaque est surtout efficient lors de la pratique sexuelle même. Si nous n'avons pas présenté les scènes de sexe associées à nos passages, c'était pour témoigner de la singularité des individus en présence.

d'immobilisation ». Ce qui transparaît surtout c'est que la capacité d'avoir des rapports sexuels est perçue comme le témoignage d'une certaine vitalité. Lorsque l'individu ne peut plus avoir de rapports sexuels, comme Robert, il franchit un moment charnière de sa vie qui le propulse presque directement aux portes de la mort. D'aucuns pourraient penser que nous forçons quelque peu le trait ici, mais il s'agit bel et bien d'un constat général, que nous retrouvons dans l'ensemble du romanesque houellebecquien. Dans cette perspective, l'orgasme peut donc être perçu comme une manière de lutter contre l'inéluctable passage du temps.

Les pratiques orgiaques permettent également à l'individu d'appréhender plus facilement la mort, en l'intégrant de « manière homéopathique » (*O.D.* p. 103). Nous nous référons effectivement ici au moment de la « petite mort ». Cette expression désignait au XVI^e siècle les symptômes de la syncope (étourdissements, frissons nerveux), et, plus tard, par métaphore, elle sera employée, avec une connotation plus sexuelle, pour se référer à l'orgasme¹⁸². Ce faisant, en atteignant la plénitude sexuelle, l'individu fait face au simulacre de la mort. Naturellement, le plaisir ressenti, de même que la dimension collective de l'expérience, atténuent considérablement le caractère contraignant du « rituel »¹⁸³. Voyons comment la « petite mort » transparaît dans la diégèse.

Elle m'attira vers elle et chuchota à mon oreille : « Viens... » À ce moment, je sentis les parois de sa chatte qui se refermaient sur mon sexe. J'eus l'impression de m'évanouir dans l'espace, seul mon sexe était vivant, parcouru par une onde de plaisir incroyablement violente. [...] J'aurais pu mourir pour un moment comme ça. (*P.* p. 134)

Elle gémit faiblement, tendit ses fesses vers moi. Je commençai à aller et venir en elle, un peu n'importe comment, la tête me tournait, mon corps était traversé de soubresauts de plaisir. [...] Comme venant de très loin, d'un autre monde, j'entendais les râles de Valérie qui augmentaient. [...] je jouis à mon tour. Pendant une ou deux secondes, j'eus l'impression de me vider de mon poids, de flotter dans l'atmosphère. Puis la sensation de pesanteur revint, je me sentis épuisé d'un seul coup. (*P.* p. 207)

J'écartai les bras et les jambes au maximum, fermai les yeux. La sensation progressa par à-coups brusques, comme par éclairs, puis explosa juste avant que je vienne dans la bouche de Nicole. J'eus un moment de quasi-commotion, des points lumineux fulgurèrent derrière mes paupières, je réalisai un peu plus tard que j'avais été au bord de l'évanouissement. J'ouvris les yeux avec effort. (*P.* p. 250)

¹⁸² REVERSO, *Expressio.fr*. [Le dictionnaire des expressions françaises décortiquées – Définitions, origine, histoire, étymologie, encyclopédie], consulté en janvier 2023.

URL : <https://www.expressio.fr/expressions/la-petite-mort>

¹⁸³ Pour aller plus loin sur la corrélation entre mort et plaisir, voir *O.D.* p. 102 – 123.

Le premier extrait, au cours duquel Michel et Valérie firent l'amour pour la première fois, rend compte, littéralement, de la sensation d'évanouissement ressentie par notre narrateur (cf. « l'impression de m'évanouir »). En outre, plus spécifiquement ici, la mort n'est pas simplement ritualisée par l'orgasme ; le plaisir ressenti au cours du rapport sexuel est tel que le narrateur se dit en mesure de « mourir pour un moment comme ça ». Autrement dit, Michel se voit prêt à quitter le cadre aseptisé de la « petite mort » ; l'orgasme est si intense qu'il envisage la mort – la grande – avec sérénité, il l'attend les bras ouverts. Ce qui est saisissant dans le second passage, c'est naturellement la figuration, par le protagoniste, du monde réel comme étant « un autre monde ». Au moment de l'orgasme, et de la montée du plaisir, il y a un basculement de la conscience de l'individu dans un au-delà – à l'image de la vraie mort. La confusion de Michel est telle qu'il y a renversement du monde référent. Le troisième extrait, quant à lui, vient confirmer ce que nous venons d'évoquer ; soulignons simplement, ici, la difficulté ressentie par le narrateur à ouvrir les yeux. En effet, l'orgasme l'a conduit très loin, c'est « avec effort » qu'il semble revenir à la vie.

En dernier lieu, examinons comment les pratiques orgiaques, dans leurs manifestations polymorphes, permettent à l'individu de contourner – momentanément, cela va de soi – la mort, ou plutôt, devrions-nous dire, comment l'homme, par le recours à l'orgasme, opère un travail de sape par rapport au cycle de la vie. Pour ce faire, il semble opportun de débiter en présentant la conception assez singulière, ou du moins fort archaïque, qu'à notre narrateur des enfants. Pour faciliter la démonstration, nous ferons une légère entorse à notre matériau littéraire, en empruntant un bref extrait à *C.T.*

[...] et les vieillards s'intéressent à leurs petits-enfants, c'est connu, ils relient ça au cycle de la nature ou à quelque chose, enfin il y a une sorte d'émotion qui parvient à naître dans leur vieille tête, le fils est la mort du père c'est certain mais pour le grand-père le petit-fils est une espèce de renaissance ou de revanche [...] (*C.T.* p. 21)

« Le fils est la mort du père », voilà une affirmation bien radicale et pessimiste, mais qui reflète, à sa façon, le devoir de procréation qui pèse sur les individus. Cet impératif de reproduction est d'autant plus contraignant, dans l'univers houellebecquien, que ses effets sont délétères pour les parents : « Les gens traînaient leur progéniture comme un boulet, comme un poids terrible qui entrave le moindre de leurs mouvements – et qui finit la plupart du temps, effectivement, par les tuer. » (*P.* p. 252) Dans un tel contexte, l'orgasme – par toute la palette érotique qu'il propose, et plus spécifiquement les

pratiques improductives – permet d'échapper à cette injonction mortifère. Illustrons notre propos par quelques exemples :

Elle s'agenouilla sur le trottoir, défit ma braguette, prit mon sexe dans sa bouche. [...] Elle ferma les yeux ; j'éjaculai sur son visage. (*P.* p. 174)

J'écartai ses fesses, la lubrifiai légèrement, puis commençai à l'enculer par petits coups prudents. Au moment où mon gland était totalement enfoncé, je sentis se contracter ses muscles rectaux. Je me raidis d'un seul coup, respirai profondément ; j'avais bien failli jouir. (*P.* p. 248-249)

Je la branlai posément, sûr de moi ; je contrôlais bien ces sensations, je sentais ses tétons durcis et sa chatte humide. [...] Elle jouit à peu près à la hauteur de la place d'Italie (*P.* p. 250-251)

Qu'il s'agisse de fellation, de cunnilingus mené jusqu'à la jouissance, ou de sodomie, nous voyons bel et bien que ces manifestations orgiaques, sans doute les plus idéalisées dans notre diégèse, s'écartent du joug productiviste. Outre le type de pratique sexuelle, la dernière phrase du second extrait exprime l'exercice du *coïtus reservatus* – procédé consistant à retarder le plus possible l'éjaculation – par notre narrateur ; dans un rapport sexuel « classique », ce procédé aurait également démenti toute volonté de reproduction. Notons, par ailleurs, que la bisexualité de Valérie – que nous n'avons qu'entre-aperçue jusqu'ici, par le biais d'un précédent extrait (*P.* p. 301-303), par « le dépassement de la limitation sexuelle » (*O.D.* p. 76) qu'elle induit, est certainement ce qui symbolise le plus fortement cette sexualité contestataire.

2.3.3. *Une socialité retrouvée*

Nous avons vu précédemment, en étudiant les « loisirs quotidiens », que notre narrateur menait une existence fort solitaire. Cela étant, il est plutôt difficile de déterminer si la difficulté de Michel à interagir avec autrui est symptomatique ou non d'une asociabilité généralisée, qui s'étendrait à l'ensemble de la société représentée dans *P.* La diégèse foisonne d'éléments contradictoires à ce sujet :

Les hommes vivent les uns à côté des autres comme des bœufs ; c'est tout juste s'ils arrivent, de temps en temps, à partager une bonne bouteille d'alcool. (*P.* p. 26)

Que faire, en fin de repas, si on n'a pas droit de fumer de cigarettes ? J'assistais tranquillement à la montée de l'ennui mutuel. Nous conclûmes la conversation, avec difficulté, par quelques considérations sur le climat. (*P.* p. 67)

À la table voisine, la conversation ronronnait gaiement sur la beauté de l'endroit, la joie de retrouver en pleine nature, loin de la civilisation, les valeurs essentielles, etc. « Ouais, c'est top, confirma Léa. Et vous avez vu, on est vraiment en pleine jungle... J'y crois pas. » (*P.* p. 73)

Le premier extrait, dont la portée du propos s'étend à l'ensemble des hommes, est sans appel : il y a une véritable difficulté de l'homme à interagir – le recours au comparant

« bœufs » est très explicite. En effet, si les travaux actuels tendent à reconnaître, chez les animaux, des aptitudes au vivre-ensemble, des siècles de tradition ont bâti un clivage entre l'homme et l'animal, notamment sur cette prédisposition à sociabiliser (pensons, par exemple, au célèbre précepte aristotélicien : « l'homme est un animal social »). S'ajoute à cela, l'exception à la règle, que constitue le partage d'une bouteille d'alcool, qui, par la rusticité qu'elle confère à l'homme, n'améliore que très modestement les considérations qui pèsent sur lui. Remarquons, enfin, que la femme, quant à elle, semble s'excepter de cette sentence. Les deux derniers extraits, que nous envisagerons conjointement, reflètent bien l'ambivalence de l'(a)sociabilité qui pourrait être attribuée aux individus : la conversation s'essouffle rapidement à la table de notre narrateur – ce qui témoigne, bien entendu, de la pauvreté de l'interaction, mais aussi de l'impératif tacite de maintenir un dialogue (« Nous conclûmes la conversation, avec difficulté »), ainsi que d'un sentiment de malaise lorsque la tentative a avorté ; tandis qu'à la table voisine, la « conversation ronronnait gaiement » – démontrant, de ce fait, que certaines personnes, aidées ou non d'un contexte spécifique, ont toujours cette faculté d'interagir et de socialiser.

Toujours est-il que la difficulté à dialoguer avec autrui est prégnante dans le quotidien de Michel. Les trois extraits ci-dessous sont particulièrement significatifs :

« Prenez votre temps, fis-je d'une voix étouffée, prenez tout votre temps... ». Elle ne répondit rien, n'interrompit pas son ascension ; probablement est-ce qu'elle n'avait même pas entendu. Je me rassis sur le canapé, épuisé par la confrontation. J'aurais dû lui proposer [...] (P. p. 12)

« À Paris, il y a du monde... » hasardai-je finalement avec douleur ; j'avais beau réfléchir ; c'était tout ce que je trouvais à dire sur Paris. L'extrême pauvreté de la réplique ne parut pas la décourager. (P. p. 26)

« [...] Il faut reconnaître, quand même, la nature, oui... » dis-je. Valérie tourna vers moi un visage attentif [...] « La nature, quand même, des fois... » poursuivis-je avec découragement. Il devrait y avoir des *cours de conversation* [...] (P. p. 119)

Les deux premiers passages rendent compte de *discussions* de notre protagoniste avec Aïcha, une étudiante qui faisait le ménage chez son père. Dans le premier extrait, au cours duquel la jeune femme venait récupérer des affaires (à la suite du décès du père de Michel), la réponse « étouffée » de notre protagoniste – qui ne sera vraisemblablement pas arrivée jusqu'aux oreilles d'Aïcha – reflète une certaine timidité de celui-ci, ou du moins un sentiment d'angoisse créé par la situation d'interaction. Certes, nous pourrions imaginer que le caractère impromptu de cette rencontre pourrait justifier un léger

malaise ; toutefois, en l'occurrence, l'état dans lequel se retrouve Michel, « épuisé par la confrontation », dépasse l'entendement. Outre la difficulté manifeste de notre protagoniste à participer à une conversation, il est intéressant de constater, à la fin des deux premiers extraits, la tendance de ce dernier à évaluer la qualité de ses réponses (cf. « L'extrême pauvreté de la réplique ») et à réaliser un feed-back sur sa performance (cf. « J'aurais dû lui proposer [...] »). Le dernier extrait, qui prend pour cadre le premier voyage de Michel en Thaïlande, vient confirmer l'inadaptation sociale du narrateur, puisqu'en l'occurrence le contexte d'interaction est tout à fait propice (il s'agit de vacances en groupe).

Observons, désormais, les situations de communications liées aux pratiques orgiaques. Dans les deux premiers passages, Michel est en compagnie de prostituées, Oôn puis Sin ; dans le dernier, il est au 2+2 – un bar libertin et échangiste parisien – avec Valérie et un autre couple rencontré sur place.

Après nous bavardâmes un peu, enlacés sur le lit ; elle n'avait pas l'air très pressée de retourner sur scène. (P. p. 51)

« *We have time...* dit-elle, *we have a little time.* » J'appris qu'elle avait trente-deux ans [...]. Je lui demandai si elle avait des amies parmi les autres filles. [...] (P. p. 117)

Nicole et Valérie s'agenouillèrent ensuite pour nous sucer, pendant que nous bavardions. Jérôme faisait encore des tournées, m'expliqua-t-il [...]. Nous nous quittâmes après avoir échangé nos numéros de téléphone. (P. p. 249-251)

Nous voyons clairement que notre protagoniste parvient à dialoguer, et, de surcroît, avec aisance, après son rapport sexuel avec les deux prostituées. De fait, il « bavard[e]¹⁸⁴ » avec Oôn, et va jusqu'à mener la conversation avec Sin, en lui posant des questions. Ces échanges, qui nous apparaissent comme étant sains et spontanés, témoignent en effet de la résurgence d'une socialité chez notre protagoniste. Les discussions au 2+2 confirment notre propos. Outre l'emploi renouvelé du verbe *bavarder*, nous assistons à un échange de « numéros de téléphone ». Autrement dit, la socialité retrouvée de Michel ne se limite pas uniquement au moment précis de l'orgasme ; certes, l'orgie en a été l'élément déclencheur, mais elle perdurera au-delà, du moins dans ce contexte mésosociologique spécifique.

¹⁸⁴ « Parler beaucoup, souvent de choses inutiles, sans intérêt. (P. ext.) Parler familièrement en prenant son temps ». (TLFI)

Les vertus socialisantes de l'orgiasme ne sont plus à démontrer. Toutefois, le dernier extrait envisagé nous amène inévitablement à nous interroger sur le rapport du couple à l'orgiasme – et plus spécifiquement à l'orgie et à l'échangisme. Pour ce faire, partons d'un constat fort pessimiste formulé par notre narrateur :

Si je voulais vivre quelque chose qui ressemble à une expérience conjugale, c'était de toute évidence le moment. Je connaissais bien entendu les inconvénients de la formule ; je savais que le désir s'émousse plus vite au sein d'un couple constitué. (*P.* p. 174)

L'appréhension de Michel à se mettre en couple avec Valérie prend pour motif l'amenuisement du désir. Comme le dit M. Maffesoli « une trop grosse clarté détruit la relation amoureuse » (*O.D.* p. 138). Néanmoins, notre protagoniste ne savait pas encore, à ce moment-là, qu'il jouirait d'une multitude de plaisirs, en compagnie de Valérie. Il reviendra d'ailleurs sur son propos un peu plus tard : « J'avais de la chance. [Valérie] connaissait les différentes choses qui conservent le désir d'un homme » (*P.* p. 201) Bien loin de le contraindre dans l'orgiasme, la protagoniste lui permettra, au contraire, d'accéder à d'autres voluptés, comme les orgies ou l'échangisme – qu'il n'aurait pas pu pratiquer seul. Nous pourrions très bien imaginer que le désir de Michel – qui constitue un indicateur essentiel de vitalité, rappelons-le – aurait pérennisé grâce à Valérie ; toutefois, la mort prématurée de celle-ci ne nous permet pas de le confirmer. Nous avons quand même tendance à penser que l'orgiasme, outre son rôle socialisant, se présente aussi, avec l'ouverture sexuelle qu'il permet, comme le ciment du couple et le gardien du désir.

Les pratiques orgiaques n'entachent donc nullement l'amour, au contraire, elles le subliment ; M. Houellebecq rejoint, à nouveau, la sociologie de l'orgie sur ce point. En revanche, ce qui est particulièrement intéressant dans notre diégèse, c'est qu'elle va nous amener à réfléchir encore plus loin, en envisageant le nouveau rapport de l'individu à l'orgiasme, après la disparition de l'être aimé.

Au début de mon troisième mois de séjour [en Thaïlande], je finis par me décider à retourner dans les salons de massage et les bars à hôtesses. *A priori* l'idée ne m'enthousiasmait pas vraiment, j'avais peur de connaître un fiasco total. Pourtant je réussis à bander, et même à éjaculer ; mais je n'ai plus jamais connu le plaisir. Ce n'était pas la faute des filles, elles étaient toujours aussi expertes, aussi douces ; mais j'étais comme insensibilisé. Un peu pour le principe, je continuai à me rendre dans un salon de massage une fois par semaine ; puis je décidai d'arrêter. (*P.* p. 347)

L'amour qui avait, dans un premier temps, sanctifié les pratiques orgiaques, ôte, à présent, tous les bienfaits de celles-ci à notre narrateur. En effet, Michel se voit désormais privé du seul loisir qu'il lui restait, de sa seule source de félicité, mais aussi, de sa dernière

attache sociale, ainsi que de l'exutoire qui lui permettait de surmonter son angoisse existentielle. L'amour s'est institué, presque à l'insu de notre narrateur, comme la composante fondamentale du processus orgiaque ; les deux sont désormais inextricablement liés. Cette fin quelque peu abrupte que M. Houellebecq a donné à son roman est un geste extrêmement puissant ; il nous invite, presque avec sentimentalité, à redéfinir, à repenser, toute l'importance qui avait été accordée à l'orgiasme jusqu'ici.

CHAPITRE III : L'ORGIASME FACE AU SYSTEME DE HIERARCHISATION SEXUELLE – VERS UNE LECTURE CROISEE D'*E.D.L.* ET DE *P.*

Dans les deux chapitres de ce travail, la sexualité aura été étudiée sous deux grandes modalités, celle du pouvoir et celle du loisir. Toutefois, si le choix des matériaux romanesques – *E.D.L.*, puis *P.* –, nous a semblé opportun pour étudier au mieux ces deux aspects, il n'en demeure pas moins relever du parti pris. En effet, pour faciliter notre analyse, nous avons été contraint de circonscrire, artificiellement, chaque objet sociologique à un seul roman ; or, en réalité, les dimensions du pouvoir et du loisir transcendent ces frontières romanesques – au prix, parfois, d'altérations relativement conséquentes. Cette remarque n'a pas pour objectif de suggérer une nouvelle étude, dans laquelle les matériaux d'analyse se verraient intervertis, loin s'en faut – notre choix, à cet égard, semble avoir été judicieux. À ce stade du travail, il nous a simplement semblé pertinent d'envisager, ne fût-ce que grossièrement, quelques pistes intéressantes qui nous conduiraient à une lecture croisée des deux romans. Nous nous limiterons à en présenter trois, particulièrement saillantes.

Une première piste à considérer – et qui, en l'occurrence, vient davantage compléter nos considérations précédentes qu'elle ne permet d'établir un contraste – est celle de la valeur d'échange (physique) des occidentaux dans *P.* Parcourons l'extrait suivant, issu du récit de pensée de Michel :

D'un autre côté, contrairement à une minette occidentale, Kim n'était pas en mesure de se rendre compte que Lionel était lui-même un *blaireau*. Les critères principaux de la beauté physique sont la jeunesse, l'absence de handicap, et la conformité générale aux normes de l'espèce ; ils sont de toute évidence universels. Les critères annexes, imprécis et relatifs, étaient plus difficilement appréciables par une jeune fille issue d'une autre culture. (*P.* p. 304)

En effet, cet extrait est intéressant, dans la mesure où il apporte un éclairage nouveau quant à notre étude sur la valeur et le fétichisme de la marchandise. Le recul culturel, rendu possible par la civilisation thaïe, permet de réinsister sur la dimension socio-culturelle des impératifs de beauté, qui – nous l'avons vu – se voit masquée par la fétichisation de l'être physique. En outre, ce passage nous donne accès à un élément primordial, mais qui demeurerait pourtant manquant de la diégèse d'*E.D.L.* ; il s'agit d'une définition claire des impératifs de beauté, associée cette fois à la valeur d'usage : « la jeunesse, l'absence de handicap, et la conformité générale aux normes de l'espèce ». Notons, en outre, que notre narrateur leur confère une dimension universelle ; une remise

en question de ces impératifs, notamment sur la base d'éléments diégétiques, serait porteuse de sens.

Une seconde piste à aborder, et non des moindres, est celle du système de hiérarchisation sexuelle qui, dans *P.*, pourrait tomber en désuétude.

« Il doit certainement se passer quelque chose, pour que les Occidentaux n'arrivent plus à coucher ensemble ; c'est peut-être lié au narcissisme, au sentiment d'individualité, au culte de la performance, peu importe. Toujours est-il qu'à partir de vingt-cinq ou de trente ans, les gens ont beaucoup de mal à faire des rencontres sexuelles nouvelles ; et pourtant, ils en éprouvent le besoin, c'est un besoin qui ne se dissipe que très lentement. Ils passent ainsi trente ans de leur vie, la quasi-totalité de leur âge adulte, dans un état de manque permanent. » (*P.* p. 233)

Nous voyons, dans cet extrait, que les rapports sexuels entre Occidentaux deviennent impossibles – pour diverses raisons, qu'il serait d'ailleurs intéressant de considérer ; ce qui nous conduit *ipso facto* à remettre en question le système de hiérarchisation sexuelle présenté dans *E.D.L.* (notons, au passage, que l'importance du besoin sexuel, sur lequel reposait notre analyse de notre premier chapitre, se trouve admirablement décrit à la fin de cet extrait). En effet, cet état de fait soulève de nombreuses questions. Nous pouvons nous demander si les ensembles sociaux des dominants et des dominés sont toujours en lutte, étant donné l'aliénation collective dans laquelle les individus semblent tous plongés. Sans doute pourrions-nous imaginer que ce changement, finalement soudain – au vu de l'encrage temporel, quasi identique, des deux romans (et de la société qui y est représentée) – aurait laissé intact la structuration sociale du système que nous avons étudié. Néanmoins, peut-être trouverions-nous déjà dans la diégèse les germes d'une nouvelle reconfiguration du social, qui prendrait place dans un avenir proche. Et si, finalement, cet ébranlement du système sexuel conduisait à l'abolition de tout ensemble social (du point de vue sexuel, s'entend) ? La lutte deviendrait, alors, tout bonnement individuelle.

Une dernière piste, qui découle immanquablement de la précédente, est celle des rapports entretenus entre les système capitaliste et sexuel. Rappelons-nous ce qu'il était dit à ce propos dans notre extrait principal d'*E.D.L.*

Décidément, me disais-je, dans nos sociétés, le sexe représente bel et bien un second système de différenciation tout à fait indépendant de l'argent ; et il se comporte comme un système de différenciation au moins aussi impitoyable. (*E.D.L.*, p. 100)

Le caractère « indépendant » des deux systèmes est bien visible dans ce passage ; nous avons d'ailleurs eu l'occasion de souligner, dans notre premier chapitre, l'herméticité des systèmes présentés. Par ailleurs, une autre dimension présente ici est celle de

l'importance accordée à chaque système : le système du sexe est présenté comme « au moins aussi impitoyable » que celui de l'argent ; autrement dit, son importance – du moins, telle qu'elle se manifeste dans ses effets – est équivalente, voire même supérieure (le doute est permis), à celle du système capitaliste. Voyons, à présent, ce qu'il en est dans *P.*, au travers d'un discours de Michel, s'adressant à Jean-Yves.

« Donc, poursuivis-je, d'un côté tu as plusieurs centaines de millions d'Occidentaux qui ont tout ce qu'ils veulent, sauf qu'ils n'arrivent plus à trouver de satisfaction sexuelle : ils cherchent, ils cherchent sans arrêt, mais ils ne trouvent rien, et ils en sont malheureux jusqu'à l'os. De l'autre côté, tu as plusieurs milliards d'individus qui n'ont rien, qui crèvent de faim, qui meurent jeunes, qui vivent dans des conditions insalubres, et qui n'ont plus rien à vendre que leur corps, et leur sexualité intacte. C'est simple, vraiment simple à comprendre : c'est une situation d'échange idéale. » (*P.* p. 234)

Nous constatons une fusion manifeste des systèmes capitaliste et du sexe dans ces considérations sur le tourisme sexuel, qui se présente comme dernier recours à la satisfaction de besoin sexuel. Cette fusion semble d'autant plus porteuse que la notion de *travail* s'en voit restaurée ; l'ensemble social dominant, qui possède les capitaux, se trouve en mesure d'exploiter sexuellement l'ensemble social dominé, qui, lui, n'a que son corps à offrir. Le syntagme « c'est une situation d'échange idéale. » vient sceller cette union de composantes hétéroclites ; le système sexuel tombe désormais sous le joug du capitalisme. Notons, en outre, que les deux ensembles sociaux en présence correspondent à deux cultures distinctes ; ce qui, par conséquent, ne nous éclaire pas davantage sur nos interrogations formulées au sein de notre seconde piste. Conformément à notre posture sociologique, nous nous garderons d'établir de jugement moral à l'égard du propos tenu. Néanmoins, au vu de la dimension critique que nous avons mise en lumière dans notre premier chapitre, le postulat amoral de Michel mériterait sans doute d'être interrogé. Pourquoi le protagoniste de *P.* chercherait-il à légitimer ce fameux système, alors que celui d'*E.D.L.*, quant à lui, s'est évertué à souligner les effets délétères du système sexuel ? Serait-ce par simple solidarité d'ensemble social ?

QUATRIEME PARTIE

CONCLUSION

Ce travail avait pour objectif de baliser le déterminisme du romanesque de M. Houellebecq. Toutefois, en nous nourrissant des apports théoriques de la sociologie – par l’intermédiaire de M. De Coster –, nous nous sommes rapidement rendu compte des innombrables possibilités d’étude qui s’offraient à nous, et que nous ne soupçonnions même pas alors. Dans l’incapacité de pouvoir prétendre à une démarche exhaustive, nous avons été contraint, bien malgré nous, de réaliser certains choix afin de pouvoir poursuivre, autant que faire se peut, notre ambition première. C’est à partir de la vision transversale et conciliante de M. De Coster, soit de son *déterminisme tempéré*, que nous avons choisi de mener notre étude de deux manières : d’abord, en nous intéressant aux discours tenus par les narrateurs de *E.D.L.* et de *P.* sur leur vision générale du monde et de son fonctionnement ; ensuite, en nous concentrant sur une thématique, commune aux deux romans référents, la sexualité – qui a été traitée selon deux modalités sociologiques bien distinctes. Arrivé au terme de notre travail, il est maintenant temps de mettre en lumière nos résultats.

Comme nous nous y attendions, les discours des narrateurs quant à leur vision du monde ne sont pas univoques. Néanmoins, s’il est vain de tenter de rattacher l’ensemble de ces discours sous la bannière d’une seule tradition sociologique, nous pouvons tout de même livrer quelques tendances générales. En considérant nos extraits dans leur totalité, nous nous rendons compte que l’affinité que les narrateurs entretiennent avec les traditions déterministes dépend, essentiellement, du statut adopté par ceux-ci au moment des discours tenus. En effet, les protagonistes épousent tantôt le rôle d’observateur ; tantôt celui d’acteur social.

Dans le premier cas de figure, le narrateur cherchera à adopter une posture déterministe, davantage propice à appréhender le monde dans sa totalité. La clé de lecture idéale s’avère être, naturellement, un déterminisme des plus radical (cf. ext. [2], chap. II). Néanmoins, au vu des singularités manifestes des individus et des actions sociales observées (cf. ext. [2], chap. I), le *narrateur observateur* ne peut conserver indéfiniment ses œillères. Deux solutions s’offrent alors à lui : soit il se convainc que les dissemblances rencontrées sont insignifiantes et, par conséquent, peuvent être négligées (cf. ext. [3], chap. II) – ce qui lui permet de maintenir une vision déterministe radicale ; soit il opte pour une lecture structuraliste de la société, qui justifie (ou autorise, selon les cas) certaines singularités (cf. ext. [2], chap. II et ext. [2], chap. II).

L'attrait du *narrateur acteur social* pour l'un ou l'autre pôle est plus complexe à établir. Certes, il a tendance à considérer ses actions sociales comme étant conformes aux impératifs qui découlent d'une vision déterministe du monde, mais cela n'induit pas, forcément, que son inclination soit du même ordre. En effet, nous avons vu qu'il considérait les contraintes sociales comme étant pesantes (cf. ext. [1], chap. I), voire même aliénantes (cf. ext. [1], chap. II). En outre, l'obéissance à celles-ci ne garantit pas l'accès au bonheur (cf. ext. [1], chap. I) – bien au contraire. Toutefois, la perspective de liberté n'en est pas plus reluisante pour autant : celle-ci est tantôt considérée comme factice (cf. ext. [4], chap. II), tantôt comme ayant des conséquences délétères sur le plan humain (cf. ext. [3], chap. I), tantôt encore comme étant angoissante (cf. ext. [1], chap. I). Notre narrateur, dont la pensée fuyante ne cesse d'osciller de Charybde en Scylla, trouve alors quelque havre de paix dans la croyance douce et réconfortante que ses tourments sont dus à une sensibilité d'un ordre supérieur (cf. ext. [4], chap. II).

La thématique de la sexualité, prégnante dans l'univers houellebecquien, aura d'abord été étudiée par le prisme du pouvoir, ensuite par celui du loisir. L'étude du pouvoir, qui – rappelons-le – incarne l'une des trois grandes dimensions de l'action sociale, aura permis d'explorer la thèse du narrateur de *E.D.L.*, à savoir que la sexualité incarnerait, à l'instar de l'argent, un système de hiérarchisation sociale. La filiation que nous avons établie, à la suite d'un bref panorama sur les grandes théories macrosociologiques, entre le système du sexe et le système capitaliste tel qu'il a été dépeint et critiqué par K. Marx, s'est avérée déterminante. De fait, le rapport analogique que nous avons pu établir avec les balises théoriques marxistes nous aura permis de révéler l'ensemble des rouages du système du sexe. Nous avons, d'abord, démontré le caractère aliénant dudit système, qui empêchait certains individus de répondre à leurs besoins fondamentaux. Nous avons, ensuite, déterminé, sur la base d'observations diégétiques, ce qui constituait la valeur (d'ordre sexuelle) d'un individu. Après cela, nous avons mis en lumière le fétichisme de la valeur, qui amène l'individu à nier l'existence d'une valeur sexuelle d'usage, le poussant ainsi à se soumettre au seul diktat de la valeur sexuelle d'échange. Nous nous sommes également intéressé au concept de réification qui, d'une part, le cas échéant, s'avérait être un prérequis existentiel du système sexuel et, d'autre part, s'étendait à la quasi-totalité des rapports sociaux – qui se voyaient pervertis par la quête de partenaires sexuel(le)s. En dernier lieu, nous avons considéré la

transformation sociale que nous pouvions suppléer à partir des propos du narrateur, à savoir, celle d'un retour exclusif à une valeur d'usage, qui garantirait la satisfaction sexuelle de tout un chacun.

Notre deuxième chapitre, quant à lui, nous aura permis d'analyser la sexualité du point de vue du loisir – qui, rappelons-le, constitue l'un des quatre grands domaines de l'action sociale. Avec le fonctionnalisme mertonien en toile de fond, nous sommes parti du rôle fondamental du loisir, qui, du point de vue sociologique, constitue une libération des contraintes. Nous avons, d'abord, contextualisé le loisir au sein de la société de nos protagonistes ; le terreau idéologique – celui d'une éthique de l'instant – s'avérait, en effet, fortement propice au développement des loisirs. Toutefois, après une analyse minutieuse des différentes manifestations diégétiques des activités de loisirs – qu'elles relèvent des « loisirs quotidiens » ou du tourisme –, nous avons été forcé de constater que celles-ci ne remplissaient plus leur rôle premier ; seul un type de loisirs, un peu particulier, continuait de remplir la fonction salvatrice : les « loisirs orgiaques ». Partant, nous avons démontré toute la complexité et l'importance de la catharsis orgiaque, qui s'est avérée fondamentale, et ce, aussi bien au niveau macrosociologique – où elle assurait la pérennité du système social –, qu'au niveau microsociologique – où elle permettait à l'individu de se libérer de ses angoisses existentielles –, et qu'au niveau mésociologique – où elle octroyait aux individus une nouvelle forme de socialité et garantissait l'harmonie du couple.

*
**

Considérant le présent retour, relativement synthétique, sur les résultats obtenus lors de cette étude, nous ne pouvons nous trouver que partiellement satisfait. Certes, nous pensons avoir apporté un éclairage nouveau et pertinent sur la sexualité, telle qu'elle est traitée dans le romanescque houellebecquien. Toutefois, cette sexualité – étudiée à partir de deux paradigmes sociologiques, traditionnellement rattachés au pôle déterministe – ne nous a permis de considérer qu'une seule facette du déterminisme houellebecquien ; nous n'avons finalement qu'ouvert une simple brèche au sein de celui-ci. Pour délimiter davantage le déterminisme du romanescque de M. Houellebecq, il aurait fallu pouvoir traiter de la totalité des dimensions de l'action sociale (aux niveaux micro-, méso- et macrosociologiques), mais aussi des autres domaines de l'action sociale, et ce, en

mobilisant le(s) (sous-)paradigme(s) le(s) plus approprié(s) pour chaque objet d'étude. Selon nous, au regard de l'ensemble des romans de notre auteur, les facettes les plus prometteuses qu'il reste à considérer sont : la communication aux niveaux micro- et macrosociologiques – déjà abordée, modestement, dans notre étude (cf. *Supra*, p. 80-83 et 104-106) ; le pouvoir au niveau mésociologique (notamment par le biais du roman *P.I.*) ; le rôle aux niveaux micro- et mésociologiques (notamment dans une perspective parsonsienne) ; et l'art, en ce qui concerne le domaine de l'action sociale (principalement à partir du roman *C.T.*)

À défaut d'avoir pu réaliser une étude plus approfondie, nous avons tenté de pourvoir à notre aspiration en envisageant, de manière plus généralisante, les discours des protagonistes relatifs au déterminisme. Néanmoins, cette étude ne s'est avérée que fort sommaire ; outre les extraits qui n'ont pas été considérés, nous pensons qu'une corrélation plus étroite entre les différents extraits et la diégèse mériterait d'être réalisée. Ce faisant, il faudrait tenter d'établir la nature des éléments diégétiques qui influence le discours du narrateur, c'est-à-dire qui conduit ce dernier à adopter une vision du monde conforme à tel ou tel (sous-)paradigme déterministe ou (inter)actionniste. Quoiqu'il en soit, nous ne pouvons qu'espérer que notre démarche puisse être complétée par d'autres études à venir, et que ce travail – aussi modeste soit-il – puisse un jour faire partie d'un édifice bien plus grand.

Si l'incomplétude de notre étude du déterminisme a été anticipée dès le départ, une autre limite méthodologique s'avère avoir été révélée, cette fois, en aval de nos analyses. Celle-ci relève de l'orientation sociologique que nous avons choisi d'appliquer à un corpus littéraire. Bien que ce choix (cf. *Supra*, p. 3) s'est avéré fort congruent, force est de constater que la discipline sociologique, parce qu'elle traite de la réalité humaine, nous a conduit à considérer notre objet d'étude, essentiellement, en tant que réel observable. C'est pourquoi, par souci d'objectivité, nous avons étudié le social de *E.D.L.* et de *P.* en négligeant l'implication de notre auteur/narrateur dans les descriptions de la société dépeinte. Autrement dit, en s'efforçant d'adopter un regard neutre sur les faits narratifs, nous nous sommes vu privé de tout recul critique possible. Or, il aurait peut-être été opportun, à certains endroits, d'interroger la partialité de l'auteur/narrateur dans les discours tenus. Pensons, par exemple, dans notre premier chapitre, à l'universalité apparente du système sexuel proposé. En effet, en étudiant la valeur d'échange, nous

avons entre-aperçu des dissemblances du point de vue du genre (cf. *Supra*, p. 51-52). Dans notre second chapitre, il aurait sans doute été pertinent d'évaluer la teneur du fantasme masculin dans les pratiques orgiaques proposées. Ces deux exemples ne déforcent pas nos analyses, dans la mesure où il faut être conscient que celles-ci se sont attachées au romanesque houellebecquien en tant qu'univers clos ; toutefois, un éclairage supplémentaire, notamment au prisme des *gender studies*, pourrait s'avérer intéressant pour pallier au manquement évoqué.

Ne plus se vouloir tout est tout mettre en cause. N'importe qui, sournoisement, voulant éviter de souffrir se confond avec le tout de l'univers, juge de chaque chose comme s'il l'était, de la même façon qu'il imagine, au fond, ne jamais mourir. Ces illusions nuageuses, nous les recevons avec la vie comme un narcotique nécessaire à la supporter. Mais qu'en est-il de nous quand, désintoxiqués, nous apprenons ce que nous sommes ? perdus entre des bavards, dans une nuit où nous ne pouvons que haïr l'apparence de lumière qui vient des bavardages. (G. BATAILLE)

Bibliographie

1. Sources primaires

1.1. Corpus

HOUELLEBECQ, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, Maurice Nadeau, « J'ai lu », 1994, p. 156.

HOUELLEBECQ, Michel, *Plateforme*, Paris, Flammarion, « J'ai lu », 2001, p. 351.

1.2. Autres œuvres de Houellebecq citées

HOUELLEBECQ, Michel, *La Carte et le Territoire*, Paris, Flammarion, « J'ai lu », 2010, p. 414.

HOUELLEBECQ, Michel, *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, « J'ai lu », 1998, p. 317.

HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, Paris, Fayard, « J'ai lu », 2005, p. 447.

2. Sources secondaires

2.1. Ouvrages

ARTOUS, Antoine, *Le fétichisme chez Marx. Le marxisme comme théorie critique*, Paris, Editions Syllepse, « Mille Marxismes », 2006, p. 205.

COLLIN, Denis, *Introduction à la pensée de Marx*, Seuil, 2018, p. 245.

DE COSTER, Michel, *Introduction à la sociologie*, 4^e édition, Bruxelles, De Boeck Université, « Ouverture sociologique », 1996, p. 290.

DE COSTER, Michel, *Sociologie de la liberté. Mise en perspective d'un discours voilé*, Bruxelles, De Boeck Université, « Ouverture sociologique », 1996, p. 239.

DURAND, Jean-Pierre, *La Sociologie de Marx*, Paris, Editions La Découverte, « Repères », 1995, p. 124.

ENRIQUES, Federigo, dir., *Causalité et Déterminisme dans la philosophie et l'histoire des sciences*, Paris, Hermann, « Actualités scientifiques et industrielles, 899. Philosophie et histoire de la pensée scientifique, 8 », 1941, p. 114.

ESCARPIT, Robert et VIALA, Alain *Sociologie de la littérature*, Presses universitaires de France, « Que sais-je ? », 1958.

FARIAT, Juliette et MONFERRAND, Frédéric, *Dictionnaire de Marx*, Editions Ellipses, « coll. dirigée par J.-P. Zarader », Paris, 2020, p. 249.

GENETTE, Gérard, *Discours du récit*, Paris, Seuil, « Points », [1983] 2007, p. 435.

ISRAEL, Joachim, *L'aliénation de Marx à la sociologie contemporaine. Une étude macrosociologique*, trad. de l'anglais par N. Agnoli, Editions Anthropos, Paris, 1972, p. 579.

LUKACS, Georg, *Histoire et conscience de classes*, trad. par K. AXELOS et J. BOIS, Les Editions de Minuit, « Arguments », Paris, 1960, p. 381

MAFFESOLI, Michel, *L'ombre de Dionysos. Contribution à une sociologie de l'orgie*, Paris, Méridiens-Anthropos, « Sociologies au quotidien », 1982, p. 212.

2.2. Articles et ressources électroniques

ARÈNES, Claire et Jacques, « M. Houellebecq prophète des temps finissants », dans *Études*, Vol. 404, n°6, 2006, p. 796-803, consulté en septembre 2021. URL : <https://doi.org/10.3917/etu.046.0796>

ARÈNES, Jacques et SARTHOU-LAJUS, Nathalie, « Nouvelles tyrannies du destin », dans *Études*, Tome 403, 2005, p. 629-638, consulté en septembre 2021. URL : <https://doi.org/10.3917/etu.036.0629>

BERNARD, Jean, « Le productivisme aura-t-il une fin ? », à propos de Serge Audier (cf. AUDIER, Serge, *L'âge productiviste : hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques*, Paris, La Découverte, « Sciences humaines », 2019, p. 978.), 2019, sur lavedesidees.fr, consulté en janvier 2023. URL : <https://lavedesidees.fr/Le-productivisme-aura-t-il-une-fin.html>

BIRON, Michel « L'effacement du personnage contemporain : l'exemple de Michel Houellebecq », dans *Études françaises*, Vol.41, n°1, 2005, p. 27-41, consulté en septembre 2022. URL : <https://doi.org/10.7202/010843ar>

BOURDIEU, Pierre, « Conditions de classes et position de classe », dans *Archives européenne de Sociologie*, tome 7, p. 201 – 223.

BURGELIN, Pierre, « De l'« Homo faber » à l'« Homo laborans », dans *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 44^e année, n° 2, 1964. Éthique et Technique. Travaux du Colloque des Facultés de Théologie de langue française, 1963, p. 110-118, consulté en novembre 2022. URL : <https://doi.org/10.3406/rhpr.1964.3764>

CHABERT, George, « M. Houellebecq – lecteur d'Auguste Comte », dans *Revue romane*, Vol. 37, n° 2, 2002, p.187-204.

DORÉ, Kim, « Doléances d'un surhomme ou La question de l'évolution dans Les particules élémentaires de M. Houellebecq », dans *Tangence*, n° 70, 2002, p. 67-83, consulté en septembre 2022. URL : <https://doi.org/10.7202/008486ar>

DORÉ, Kim, « Le laboratoire du roman : fictions et représentations de la science dans *Les particules élémentaires* de M. Houellebecq », Université du Québec à Montréal (UQAM), p. 105.

- EKORONG, Alain, « Matérialisme, positivisme, physique quantique et utopie posthumaine dans l'œuvre de Houellebecq », dans *Revue de Philologie et de communication interculturelle*, Vol. 4, n° 1, 2020, p. 133.
- HU, Hua, « L'utopie chez Houellebecq : interprétation des éléments dominants et du style d'écriture dans l'univers houellebecquien », dans *ReS Futurae*, n° 8, 2016, consulté septembre 2022. URL : <https://doi.org/10.4000/resf.902>
- JUIGNET, Patrick, « Le productivisme », sur *Philosophie, Science et société*, 2019, consulté en janvier 2023. URL : <https://philosciences.com/386-productivisme> (> Mediapart, « Aux sources de l'hégémonie productiviste », [Entretien avec Serge Audier], 2019. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=ewBl2iKemGo>
- PELLIZZARI, Diego, « Nu(dité)s littéraires. Lecture croisée de Walter Siti et de Michel Houellebecq », dans *Revue de littérature comparée*, n° 1, 2020, p. 73-92, consulté en septembre 2022. URL : <https://doi.org/10.3917/rlc.373.0073>
- POSTHUMUS, Stéphanie, « Portraits de l'homo litteratus dans le darwinisme littéraire et La Possibilité d'une île de M. Houellebecq », dans *@ nalyse. Revue des littératures franco-canadiennes et québécoise*, Vol. 9, n° 2, 2014, p. 95, consulté en septembre 2022. URL : <https://doi.org/10.18192/analyses.v9i2.1000>
- RAISON DU CLEUZIQU, Yann, « L'apologie du catholicisme dans les romans de M. Houellebecq : une conjugaison du conservatisme moral et de l'antilibéralisme économique », dans *15e Congrès de l'AFSP, Session thématique 26: Existe-t-il quelque chose comme un'conservatisme de gauche'?*, 2019, p. 17.
- RIEN NE VEUT RIEN DIRE, « Être et Temps de Heidegger (1/4) : Qu'est-ce que le Dasein ?, le 15 juin 2017, 50'25, consulté en février 2023. URL : <https://youtu.be/bJbWACqZ71A> (> VAN REETH, Adèle et CABESTAN, Philippe, « Être et Temps de Heidegger (1/4) : Qu'est-ce que le Dasein ? », dans *Les Chemins de la philosophie*, France Culture, le 29.05.2017).
- VANBEVEREN, Lilia, « La masculinité hégémonique, entre déconstruction et résurgence », dans *Institut du genre en géopolitique (IGG)*, 2021, consulté en octobre 2022. URL : <https://igg-geo.org/?p=2526#f+2526+3+38>
- (VAN) WESEMAEL, Sabine, « Penser la narrativité contemporaine : *La Carte et le territoire*, formidable autoportrait de l'écrivain M. Houellebecq », dans *Revue électronique de littérature française (RELIEF)*, 2018, Vol. 12, n° 1, p. 68-85.

2.3. Cours universitaires

- DENIS, Benoît, « Les images du poète romantique », notes prises dans le cours d'Histoire de la littérature française du XIXe au XXIe siècle [LROM1018-1], Université de Liège (ULG), Liège, 2015 – 2016.

DENIS, Benoît, « La littérature française après 1945 », syllabus fourni dans le cours d'Histoire approfondie de la littérature française [LROM1013B], Université de Liège (ULG), Liège, 2018 – 2019.

2.4. Mémoires universitaires

BANVILLE, Annie, « Cynisme et bonheur dans Plateforme et la Possibilité d'une île de M. Houellebecq : effet de cassure, effet de lecture », Université du Québec à Montréal (UQAM), mémoire de master, 2013.

FILINOWICZ, Justyna, « La sociologie dans l'œuvre littéraire de M. Houellebecq. L'esprit interactionniste dans Les Particules élémentaires, Plateforme et Soumission », Université nationale d'enseignement à distance (UNED), mémoire de master, 2008.

HANSSON, Virginie, « L'amour dans l'œuvre romanesque de Houellebecq », Lunds universitet, mémoire, 2013.

MAESSEN, Valentin, « L'individu a du style : La représentation de l'individualisme dans les romans de Jean-Philippe Toussaint, d'Emmanuel Carrère et de Michel Houellebecq », Université de Liège (ULG), mémoire de master, 2009.

3. Sources d'approfondissement

AUDIER, Serge, *L'âge productiviste : hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques*, Paris, La Découverte, « Sciences humaines », 2019, p. 978.

BERGER, Peter L., *Comprendre la sociologie. Son rôle dans la société moderne*, trad. de l'américain par J. Feisthauer, Paris, Resma, « Connaissances du présent », [1963] 1977, p. 263.

BOURDIEU, Pierre, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, p. 244.

BOURDIEU, Pierre, *La noblesse d'Etat. Grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Seuil, p. 481.

CAILLOIS, Roger, *Les jeux et les hommes. Le masque et le vertige*, éd. 2, Paris, Gallimard, « Idées », 1967, p. 378.

(DE) CERTEAU, Michel, *L'invention du quotidien*, tome 1 : Art de faire, Paris, Union générale d'Édition, « 10-18 », 1980, p. 375

COMTE, Auguste, *Lettres d'Auguste Comte à M. (P.) Valat, professeur de mathématiques ancien recteur de l'académie de Rhodéz 1815-1844*, Paris, Dunod, 1870, p. 350.

COMTE, Auguste, *Cours de philosophie positive*, Paris, Bachelier, [1830-1842], tome 4 : La partie dogmatique de la philosophie sociale, [1839], p. 736.

- CROZIER, Michel, FRIEDBERG, Erhard, *L'acteur et le système. Les contraintes de l'action collective*, Paris, Seuil, « Sociologie politique », 1977, p. 437.
- DAHL, Robert, « The concept of power », dans *Behavioral Science*, n° 2, 1957, p. 201-215.
- DUMAS, Isabelle, « Houellebecq au Canada et sur la toile », dans *Lectures croisées de l'œuvre de M. Houellebecq*, Littérature des XX^e et XXI^e siècles, « Rencontres », n° 26, 2017, p. 153-166.
- DURKHEIM, Emile, *De la division du travail social*, Ed. 8, Paris, Presses Universitaires de France, [1906] 1963, p.109
- DURKHEIM, Emile, *Les règles de la méthode sociologique*, Ed. 18, Paris, Presses Universitaires de France, « Collections de Philosophie contemporaine », [1895] 1973, p. 149.
- FRIEDBERG, Erhard, *Le pouvoir et la règle. Dynamique de l'action organisée*, Paris, Seuil, « Sociologie », 1993, p. 405.
- GUIGNARD, Frédéric, « Violences sexuelles en imaginaire. Stratégies masculines d'intelligibilité (Houellebecq, Damasio, Volodine) », dans *Revue critique de fixation française contemporaine*, n° 24, 2022, consulté en novembre 2022.
URL : <https://doi.org/10.4000/fixxion.2153>
- HEIDEGGER, Martin, BOEHM, Rudolf, De WAELHENS, Alphonse, *et al.*, *L'être et le temps*, [1927]1964, traduit de l'allemand par Emmanuel Martineau, Paris, Gallimard, p. 356.
- HU, Hua, « L'écriture à l'heure d'Éros : la représentation sexuelle dans l'œuvre littéraire de M. Houellebecq », Université Clermont Auvergne (UCA), thèse de Doctorat, 2017-2020.
- QUÉTELET, Adolphe, *Du système social et des lois qui le régissent*, Paris, Guillaumin, 1848, p. 360.
- QUÉTELET, Adolphe, *Physique sociale ou essai sur l'homme et le développement de ses facultés*, Paris, Baillière, [1835] 1869, tome 1, p. 503 et tome 2, p. 485.
- LEFRANC, Clément, « Taylor, Ford et la rationalisation du travail », dans *Sciences humaines*, hors-série n° 11 : « La Grande histoire du capitalisme », 2010, consulté en octobre 2022. URL : https://www.scienceshumaines.com/taylor-ford-et-la-rationalisation-du-travail_fr_25463.html
- MARX, Karl, *Le 18 brumaire de Napoléon Bonaparte*, Paris, Editions sociales, [1852]1969, p. 156.

- MARX, Karl, *Le capital. Critique de l'économie politique*, 3 t., trad. de l'allemand par J. Roy, Paris, Editions sociales, [1867] 1976, tome 1, p. 762, tome 2, p. 872.
- MARX, Karl, ENGELS, Friedrich, *Manifeste du parti communiste*, trad. de l'allemand par J. Molitor, Paris, Costes, [1848] 1947, p. 195.
- NADEL, Siegfried F., *La théorie de la structure sociale*, trad. de l'anglais par J. Favret, Paris, éditions de Minuit, 1970 [1957], p.229.
- NIETZSCHE, Friedrich, *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik* [La Naissance de la tragédie à partir de l'esprit de la musique], Leipzig, Fritzsch, 1872.
- (DE) SAINT-SIMON, Claude-Henri, *Du système industriel*, Paris, Hachette Bnf, « Savoirs et Traditions », [1821] 2012, p. 336.
- SIMMEL, Georg, *Philosophie de l'argent*, trad. de l'allemand par S. Cornille et Ph. Ivernel, Paris, Presses Universitaires de France, « Sociologies », [1900] 1987, p. 662.
- TÖNNIES, Ferdinand, *Communauté et société. Catégories fondamentales de la sociologie pure*, trad. de l'allemand par J. Leif, Paris, Retz, « Les classiques de sciences humaines », [1887] 1977, p. 285.
- TOURAINE, Alain, *La société post-industrielle. Naissance d'une société*, Paris, Denoël-Gonthier, « Bibliothèque Médiations », 1969, p. 313 ;
- WEBER, Max, *Economie et société*, trad. de l'allemand par J. Freund et al., Paris, Plon, [1922] 1971, tome 1, p. 659.
- WEBER, Max, *Wirtschaft und Gesellschaft. Grundriss der verstehende Soziologie*, 4^e éd., tome 2, Tübingen, Mohr, [1922]1956, p. 1033.
- WITZAELE, Jean-Jacques et BATESON Mary Catherine. *La double contrainte : L'influence des paradoxes de Bateson en Sciences humaines*, Bruxelles, De Boeck Supérieur, 2008, p. 266.